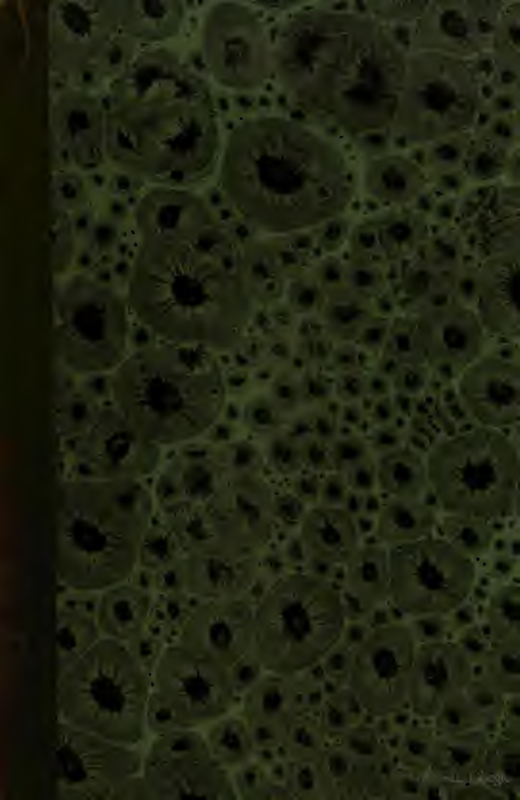
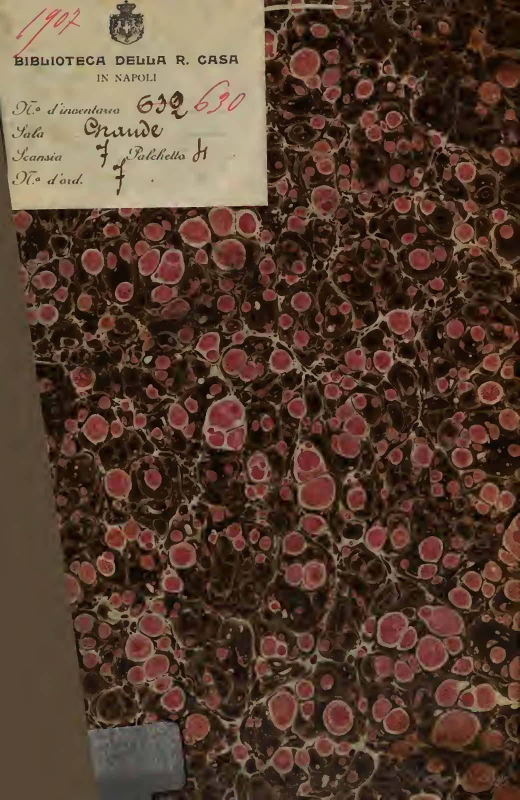
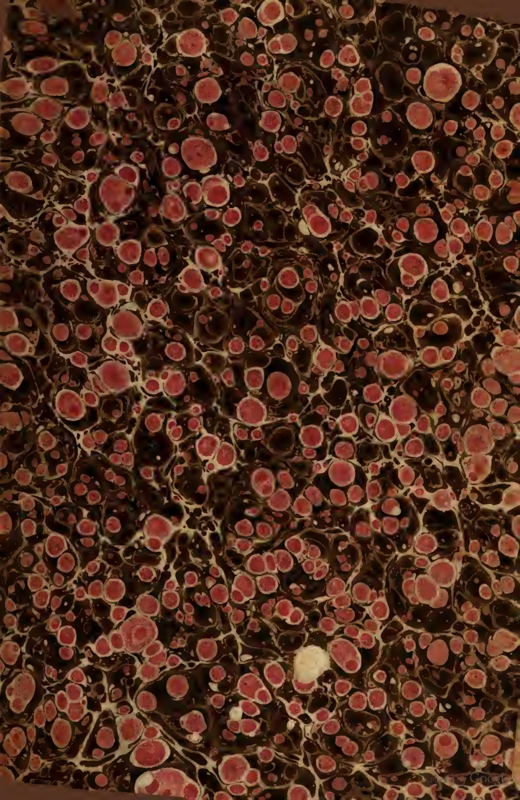



1907
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 632 630
Sala Grande
Scansia 7 Palchetto 4
N.° d'ord. 7





CHATEAUBRIAND.

ŒUVRES COMPLÈTES.



Onzième Livraison.

VOYAGES

EN AMÉRIQUE ET EN ITALIE.

On souscrit également :

A BRUXELLES, MÊME MAISON,
Montagne de la Cour, n°. 731;

ET A PARIS,
CHEZ LENORMANT, RUE DE SEINE, N°. 8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N°. 8.


LADVOCAT, ÉDITEUR.
1827.




CHATEAUBRIAND.
ŒUVRES COMPLÈTES.
TOME VII.
LADVOCAT, ÉDITEUR.
1827.



ŒUVRES COMPLÈTES

De M. le Vicomte

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME VII.







Paris.

LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES.

M DCCC XXVII.



VOYAGE EN AMÉRIQUE.

SUITE DES MOEURS DES SAUVAGES.

LA GUERRE.

Chez les Sauvages tout porte les armes, hommes, femmes et enfants; mais le corps des combattants se compose en général du cinquième de la tribu.

Quinze ans est l'âge légal du service militaire. La guerre est la grande affaire des Sauvages et tout le fond de leur politique; elle a quelque chose de plus légitime que la guerre chez les peuples civilisés, parce qu'elle est presque toujours déclarée pour l'existence même du peuple qui l'entreprend : il s'agit de conserver des pays de chasse ou des terrains propres à la culture.

Mais par la raison même que l'Indien ne s'applique que pour vivre à l'art qui lui donne la mort, il en résulte des fureurs implacables entre les tribus; c'est la nourriture de la famille qu'on se dispute. Les haines deviennent individuelles : comme les armées sont peu nombreuses, comme chaque ennemi connoît le nom et le visage de son ennemi, on se bat encore avec acharnement par des antipathies de caractère, et par des ressentiments particuliers; ces enfants du même désert portent dans leurs querelles étrangères quelque chose de l'animosité des troubles civils.

A cette première et générale cause de guerre parmi les Sauvages, viennent se mêler d'autres raisons de prises d'armes, tirées de quelque motif superstitieux, de quelques dissensions domestiques, de quelque intérêt né du commerce des Européens. Ainsi, tuer des femelles de castor, étoit devenu chez les hordes du nord de l'Amérique un sujet légitime de guerre.

La guerre se dénonce d'une manière extraordinaire et terrible. Quatre guerriers, peints en noir de la tête aux pieds, se glissent dans les plus profondes ténèbres, chez le peuple menacé : parvenus aux portes des cabanes, ils jettent au foyer de ces cabanes un casse-tête peint en rouge, sur le pied duquel sont marqués, par

des signes connus des Sachems, les motifs des hostilités : les premiers Romains lançoient une javeline sur le territoire ennemi. Ces hérauts-d'armes indiens disparoissent aussitôt dans la nuit comme des fantômes, en poussant le fameux cri ou *woop* de guerre. On le forme en appuyant une main sur la bouche et frappant les lèvres, de manière à ce que le son échappé en tremblotant, tantôt plus sourd, tantôt plus aigu, se termine par une espèce de rugissement dont il est impossible de se faire une idée.

La guerre dénoncée, si l'ennemi est trop foible pour la soutenir, il fuit; s'il se sent fort, il l'accepte : commencent aussitôt les préparatifs et les cérémonies d'usage.

Un grand feu est allumé sur la place publique, et la chaudière de la guerre placée sur ce bûcher : c'est la marmite du janissaire. Chaque combattant y jette quelque chose de ce qui lui appartient. On plante aussi deux poteaux où l'on suspend des flèches, des casse-tête et des plumes, le tout peint en rouge. Les poteaux sont placés au septentrion, à l'orient, au midi ou à l'occident de la place publique, selon le point géographique d'où la bataille doit venir.

Cela fait, on présente aux guerriers la *médecine* de la guerre, vomitif violent, délayé dans deux pintes d'eau qu'il faut avaler d'un trait.

1.

Les jeunes gens se dispersent aux environs, mais sans trop s'écarter. Le chef qui doit les commander, après s'être frotté le cou et le visage de graisse d'ours et de charbon pilé, se retire à l'étuve où il passe deux jours entiers à suer, à jeûner et à observer ses songes. Pendant ces deux jours, il est défendu aux femmes d'approcher des guerriers; mais elles peuvent parler au chef de l'expédition, qu'elles visitent, afin d'obtenir de lui une part du butin fait sur l'ennemi, car les Sauvages ne doutent jamais du succès de leurs entreprises.

Ces femmes portent différents présents qu'elles déposent aux pieds du chef. Celui-ci note avec des graines ou des coquillages les prières particulières : une sœur réclame un prisonnier pour lui tenir lieu d'un frère mort dans les combats; une matrone exige des chevelures pour se consoler de la perte de ses parents; une veuve requiert un captif pour mari, ou une veuve étrangère pour esclave; une mère demande un orphelin pour remplacer l'enfant qu'elle a perdu.

Les deux jours de retraite écoulés, les jeunes guerriers se rendent à leur tour auprès du chef de guerre : ils lui déclarent leur dessein de prendre part à l'expédition; car, bien que le conseil ait résolu la guerre, cette résolution

ne lie personne, l'engagement est purement volontaire.

Tous les guerriers se barbouillent de noir et de rouge de la manière la plus capable, selon eux, d'épouvanter l'ennemi. Ceux-ci se font des barres longitudinales ou transversales sur les joues; ceux-là, des marques rondes ou triangulaires; d'autres y tracent des figures de serpents. La poitrine découverte et les bras nus d'un guerrier offrent l'histoire de ses exploits : des chiffres particuliers expriment le nombre des chevelures qu'il a enlevées, les combats où il s'est trouvé, les dangers qu'il a courus. Ces hiéroglyphes, imprimés dans la peau en points bleus, restent ineffaçables : ce sont des piqûres fines, brûlées avec de la gomme de pin.

Les combattants, entièrement nus ou vêtus d'une tunique sans manches, ornent de plumes la seule touffe de cheveux qu'ils conservent sur le sommet de la tête. A leur ceinture de cuir est passé le couteau pour découper le crâne; le casse-tête pend à la même ceinture : dans la main droite ils tiennent l'arc ou la carabine; sur l'épaule gauche ils portent le carquois garni de flèches, ou la corne remplie de poudre et de balles. Les Cimbres, les Teutons et les Francs essayoient ainsi de se rendre formidables aux yeux des Romains.

Le chef de guerre sort de l'étuve un collier de

porcelaine rouge à la main, et adresse un discours à ses frères d'armes : « Le Grand-Esprit » ouvre ma bouche. Le sang de nos proches » tués dans la dernière guerre n'a point été » essuyé; leurs corps n'ont point été recouverts: » il faut aller les garantir des mouches. Je suis » résolu de marcher par le sentier de la guerre; » j'ai vu des ours dans mes songes; les bons » Manitoüs m'ont promis de m'assister, et les » mauvais ne me seront pas contraires : j'irai » donc manger les ennemis, boire leur sang, » faire des prisonniers. Si je péris, ou si quelques-uns de ceux qui consentent à me suivre » perdent la vie, nos âmes seront reçues dans la » contrée des Esprits; nos corps ne resteront » pas couchés dans la poussière ou dans la boue, » car ce collier rouge appartiendra à celui qui » couvrira les morts. »

Le chef jette le collier à terre; les guerriers les plus renommés se précipitent pour le ramasser : ceux qui n'ont point encore combattu ou qui n'ont qu'une gloire commune n'osent disputer le collier. Le guerrier qui le relève devient le lieutenant-général du chef; il le remplace dans le commandement, si ce chef périt dans l'expédition.

Le guerrier possesseur du collier fait un discours. On apporte de l'eau chaude dans un vase.

Les jeunes gens lavent le chef de guerre et lui enlèvent la couleur noire dont il est couvert; ensuite ils lui peignent les joues, le front, la poitrine avec des craies et des argiles de différentes teintes, et le revêtent de sa plus belle robe.

Pendant cette ovation, le chef chante à demi-voix cette fameuse chanson de mort que l'on entonne lorsqu'on va subir le supplice du feu.

« Je suis brave, je suis intrépide, je ne crains » point la mort; je me ris des tourments; qu'ils » sont lâches ceux qui les redoutent! des femmes, » moins que des femmes! Que la rage suffoque » mes ennemis! puissé-je les dévorer et boire » leur sang jusqu'à la dernière goutte! »

Quand le chef a achevé la chanson de mort, son lieutenant-général commence la chanson de guerre.

« Je combattrai pour la patrie; j'enlèverai des » chevelures; je boirai dans le crâne de mes » ennemis, etc. »

Chaque guerrier, selon son caractère, ajoute à sa chanson des détails plus ou moins atroces. Les uns disent : « Je couperai les doigts de mes » ennemis avec les dents; je leur brûlerai les » pieds et ensuite les jambes. » Les autres disent: » Je laisserai les vers se mettre dans leur plaie; » je leur enlèverai la peau du crâne; je leur ar-

» racherai le cœur, et je le leur enfoncerai dans
» la bouche. »

Ces infernales chansons n'étoient guère hurlées que par les hordes septentrionales. Les tribus du midi se contentoient d'étouffer les prisonniers dans la fumée.

Le guerrier ayant répété sa chanson de guerre, redit sa chanson de famille; elle consiste dans l'éloge des aïeux. Les jeunes gens qui vont au combat pour la première fois gardent le silence.

Ces premières cérémonies achevées, le chef se rend au conseil des Sachems qui sont assis en rond, une pipe rouge à la bouche : il leur demande s'ils persistent à vouloir lever la hache. La délibération recommence, et presque toujours la première résolution est confirmée. Le chef de guerre revient sur la place publique, annonce aux jeunes gens la décision des vieillards, et les jeunes gens y répondent par un cri.

On délie le chien sacré qui étoit attaché à un poteau; on l'offre à Areskoui, dieu de la guerre. Chez les nations canadiennes on égorge ce chien, et, après l'avoir fait bouillir dans une chaudière, on le sert aux hommes rassemblés. Aucune femme ne peut assister à ce festin mystérieux. A la fin du repas, le chef déclare qu'il se mettra en marche tel jour, au lever ou au coucher du soleil.

L'indolence naturelle des Sauvages est tout à coup remplacée par une activité extraordinaire ; la gaîté et l'ardeur martiale des jeunes gens se communiquent à la nation. Il s'établit des espèces d'ateliers pour la fabrique des traîneaux et des canots.

Les traîneaux employés au transport des bagages, des malades et des blessés, sont faits de deux planches fort minces, d'un pied et demi de long, sur sept pouces de large; relevés sur le devant, ils ont des rebords où s'attachent des courroies pour fixer les fardeaux. Les Sauvages tirent ce char sans roues à l'aide d'une double bande de cuir, appelée *metump*, qu'ils se passent sur la poitrine, et dont les bouts sont liés à l'avant-train du traîneau.

Les canots sont de deux espèces; les uns plus grands, les autres plus petits. On les construit de la manière suivante :

Des pièces courbes s'unissent par leur extrémité, de façon à former une ellipse d'environ huit pieds et demi dans le court diamètre, de vingt dans le diamètre long. Sur ces maîtres pièces, on attache des côtes minces de bois de cèdre rouge; ces côtes sont renforcées par un treillage d'osier. On recouvre ce squelette du canot de l'écorce enlevée pendant l'hiver aux ormes et aux bouleaux, en jetant de l'eau bouillante sur le tronc

de ces arbres. On assemble ces écorces avec des racines de sapin extrêmement souples, et qui sèchent difficilement. La couture est enduite en dedans et en dehors d'une résine dont les Sauvages gardent le secret. Lorsque le canot est fini, et qu'il est garni de ses pagaies d'érable, il ressemble assez à une araignée d'eau ; élégant et léger insecte qui marche avec rapidité sur la surface des lacs et des fleuves.

Un combattant doit porter avec lui dix livres de maïs ou d'autres grains, sa natte, son Manitou et *son sac de médecine*.

Le jour qui précède celui du départ, et qu'on appelle le jour des adieux, est consacré à une cérémonie touchante, chez les nations des langues Huronne et Algonquine. Les guerriers qui jusqu'alors ont campé sur la place publique, ou sur une espèce de Champ-de-Mars, se dispersent dans les villages et vont faire leurs adieux de cabane en cabane. On les reçoit avec les marques du plus tendre intérêt ; on veut avoir quelque chose qui leur ait appartenu ; on leur ôte leur manteau pour leur en donner un meilleur ; on échange avec eux un calumet : ils sont obligés de manger, ou de vider une coupe. Chaque hutte a pour eux un vœu particulier, et il faut qu'ils répondent par un souhait semblable à leurs hôtes.

Lorsque le guerrier fait ses adieux à sa propre cabane, il s'arrête, debout, sur le seuil de la porte. S'il a une mère, cette mère s'avance la première : il lui baise les yeux, la bouche et les mamelles. Ses sœurs viennent ensuite, et il leur touche le front : sa femme se prosterne devant lui; il la recommande aux bons Génies. De tous ses enfants, on ne lui présente que ses fils; il étend sur eux sa hache ou son casse-tête sans prononcer un mot. Enfin, son père paroît le dernier. Le Sachem, après lui avoir frappé l'épaule, lui fait un discours pour l'inviter à honorer ses aïeux; il lui dit : « Je suis derrière » toi comme tu es derrière ton fils : si on vient » à moi, on fera du bouillon de ma chair en in- » sultant ta mémoire. »

Le lendemain du jour des adieux est le jour même du départ. A la première blancheur de l'aube, le chef de guerre sort de sa hutte et pousse le cri de mort. Si le moindre nuage a obscurci le ciel, si un songe funeste est survenu, si quelque oiseau ou quelque animal de mauvais augure a été vu, le jour du départ est différé. Le camp, réveillé par le cri de mort, se lève et s'arme.

Les chefs des tribus haussent les étendarts formés de morceaux d'écorce ronds, attachés au bout d'un long dard, et sur lesquels se voient

grossièrement dessinés des Manitous, une tortue, un ours, un castor, etc. Les chefs des tribus sont des espèces de maréchaux-de-camp, sous le commandement du général et de son lieutenant. Il y a de plus des capitaines non reconnus par le gros de l'armée : ce sont des partisans que suivent les aventuriers.

Le recensement ou le dénombrement de l'armée s'opère : chaque guerrier donne au chef, en passant devant lui, un petit morceau de bois marqué d'un sceau particulier. Jusqu'au moment de la remise de leur symbole, les guerriers se peuvent retirer de l'expédition; mais, après cet engagement, quiconque recule est déclaré infâme.

Bientôt arrive le prêtre suprême suivi du collége des jongleurs ou médecins. Ils apportent des corbeilles de jonc en forme d'entonnoirs, des sacs de peau remplis de racines et de plantes. Les guerriers s'asseyent à terre les jambes croisées, formant un cercle; les prêtres se tiennent debout au milieu.

Le grand jongleur appelle les combattants par leurs noms : le guerrier appelé se lève, et donne son Manitou au jongleur, qui le met dans une des corbeilles de jonc en chantant ces mots algonquins : *ajouh-oyah-alluya!*

Les Manitous varient à l'infini, parce qu'ils re-

présentent les caprices et les songes des Sauvages : ce sont des peaux de souris rembourrées avec du foin ou du coton, de petits cailloux blancs, des oiseaux empaillés, des dents de quadrupèdes ou de poissons, des morceaux d'étoffe rouge, des branches d'arbre, des verroteries ou quelques parures européennes, enfin toutes les formes que les bons Génies sont censés avoir prises pour se manifester aux possesseurs de ces Manitous; heureux du moins de se rassurer à si peu de frais, et de se croire sous un fétu à l'abri des coups de la fortune! Sous le régime féodal on prenoit acte d'un droit acquis par le don d'une baguette, d'une paille, d'un anneau, d'un couteau, etc.

Les Manitous, distribués en trois corbeilles, sont confiés à la garde du chef de guerre et des chefs de tribus.

De la collection des Manitous, on passe à la bénédiction des plantes médicinales et des instruments de la chirurgie. Le grand jongleur les tire tour à tour du fond d'un sac de cuir ou de poil de buffle; il les dépose à terre, danse à l'entour avec les autres jongleurs, se frappe les cuisses, se démonte le visage, hurle et prononce des mots inconnus. Il finit par déclarer qu'il a communiqué aux simples une vertu surnaturelle, et qu'il a la puissance de rendre à la vie les guer-

riers expirés. Il s'ouvre les lèvres avec les dents, applique une poudre sur la blessure dont il a sucé le sang avec adresse, et paroît subitement guéri. Quelquefois on lui présente un chien réputé mort; mais, à l'application d'un instrument, le chien se relève sur ses pattes, et l'on crie au miracle. Ce sont pourtant des hommes intrépides qui se laissent enchanter par des prestiges aussi grossiers. Le Sauvage n'aperçoit, dans les jongleries de ses prêtres, que l'intervention du Grand-Esprit; il ne rougit point d'invoquer à son aide celui qui a fait la plaie, et qui peut la guérir.

Cependant les femmes ont préparé le festin du départ; ce dernier repas est composé de chair de chien comme le premier. Avant de toucher au mets sacré, le chef s'adresse à l'assemblée :

« Mes frères,

« Je ne suis pas encore un homme, je le sais ;
« cependant on n'ignore pas que j'ai vu quelquefois l'ennemi. Nous avons été tués dans la
« dernière guerre; les os de nos compagnons
« n'ont point été garantis des mouches ; il les
« faut aller couvrir. Comment avons-nous pu rester si long-temps sur nos nattes? Le Manitou
« de mon courage m'ordonne de venger l'homme.
« Jeunesse, ayez du cœur. »

Le chef entonne la chanson du Manitou des combats[1]; les jeunes gens en répètent le refrain. Après le cantique, le chef se retire au sommet d'une éminence, se couche sur une peau, tenant à la main un calumet rouge dont le fourneau est tourné du côté du pays ennemi. On exécute les danses et les pantomimes de la guerre. La première s'appelle la *danse de la découverte*.

Un Indien s'avance seul et à pas lents au milieu des spectateurs; il représente le départ des guerriers : on les voit marcher, et puis camper au déclin du jour. L'ennemi est découvert; on se traîne sur les mains pour arriver jusqu'à lui: attaque, mêlée, prise de l'un, mort de l'autre, retraite précipitée ou tranquille, retour douloureux ou triomphant.

Le guerrier qui exécute cette pantomime, y met fin par un chant en son honneur et à la gloire de sa famille :

« Il y a vingt neiges que je fis douze prison-
» niers; il y a dix neiges que je sauvai le chef.
» Mes ancêtres étoient braves et fameux. Mon
» grand-père étoit la sagesse de la tribu et le
» rugissement de la bataille; mon père étoit un
« pin dans sa force. Ma trisaïeule fut mère de
» cinq guerriers; ma grand'mère valoit seule un

[1] Voyez *les Natchez*.

» conseil de Sachems; ma mère fait de la saga-
» mité excellente. Moi je suis plus fort, plus sage
» que tous mes aïeux. » C'est la chanson de Sparte : *Nous avons été jadis jeunes, vaillants et hardis.*

Après ce guerrier, les autres se lèvent et chantent pareillement leurs hauts faits; plus ils se vantent, plus on les félicite : rien n'est noble, rien n'est beau comme eux; ils ont toutes les qualités et toutes les vertus. Celui qui se disoit au-dessus de tout le monde, applaudit à celui qui déclare le surpasser en mérite. Les Spartiates avoient encore cette coutume : ils pensoient que l'homme qui se donne en public des louanges, prend l'engagement de les mériter.

Peu à peu tous les guerriers quittent leur place, pour se mêler aux danses; on exécute des marches au bruit du tambourin, du fifre et du chichikoué. Le mouvement augmente; on imite les travaux d'un siége, l'attaque d'une palissade : les uns sautent comme pour franchir un fossé, les autres semblent se jeter à la nage; d'autres présentent la main à leurs compagnons pour les aider à monter à l'assaut. Les casse-tête retentissent contre les casse-tête; le chichikoué précipite la mesure; les guerriers tirent leurs poignards; ils commencent à tourner sur eux-mêmes, d'abord lentement, ensuite plus vite,

et bientôt avec une telle rapidité, qu'ils disparoissent dans le cercle qu'ils décrivent : d'horribles cris percent la voûte du ciel. Le poignard que ces hommes féroces se portent à la gorge avec une adresse qui fait frémir, leur visage noir ou bariolé, leurs habits fantastiques, leurs longs hurlements, tout ce tableau d'une guerre sauvage inspire la terreur.

Épuisés, haletants, couverts de sueur, les acteurs terminent la danse, et l'on passe à l'épreuve des jeunes gens. On les insulte, on leur fait des reproches outrageants, on répand des cendres brûlantes sur leurs cheveux, on les frappe avec des fouets, on leur jette des tisons à la tête; il leur faut supporter ces traitements avec la plus parfaite insensibilité. Celui qui laisseroit échapper le moindre signe d'impatience, seroit déclaré indigne de lever la hache.

Le troisième et dernier banquet du chien sacré couronne ces diverses cérémonies : il ne doit durer qu'une demi-heure. Les guerriers mangent en silence; le chef les préside; bientôt il quitte le festin. À ce signal, les convives courent aux bagages, et prennent les armes. Les parents et les amis les environnent sans prononcer une parole; la mère suit des regards son fils occupé à charger les paquets sur les traîneaux; on voit couler des larmes muettes. Des familles

sont assises à terre; quelques-unes se tiennent debout ; toutes sont attentives aux occupations du départ; on lit, écrite sur tous les fronts, cette même question faite intérieurement par diverses tendresses : « Si je n'allois plus le revoir? »

Enfin le chef de guerre sort, complétement armé, de sa cabane. La troupe se forme dans l'ordre militaire : le grand jongleur, portant les Manitous, paroît à la tête; le chef de guerre marche derrière lui; vient ensuite le porte-étendart de la première tribu, levant en l'air son enseigne; les hommes de cette tribu suivent leur symbole. Les autres tribus défilent après la première, et tirent les traîneaux chargés des chaudières, des nattes et des sacs de maïs; des guerriers portent sur leurs épaules, quatre à quatre ou huit à huit, les petits et les grands canots : les *filles peintes* ou les courtisanes, avec leurs enfants, accompagnent l'armée. Elles sont aussi attelées aux traîneaux, mais au lieu d'avoir le *metump* passé sur la poitrine, elles l'ont appliqué sur le front. Le lieutenant-général marche seul sur le flanc de la colonne.

Le chef de guerre, après quelques pas faits sur la route, arrête les guerriers et leur dit :

« Bannissons la tristesse : quand on va mou-
» rir on doit être content. Soyez dociles à mes

» ordres. Celui qui se distinguera recevra beau-
» coup de petun. Je donne ma natte à porter
» à...., puissant guerrier. Si moi et mon lieute-
» nant nous sommes mis dans la chaudière, ce
» sera..... qui vous conduira. Allons, frappez-
» vous les cuisses et, hurlez trois fois. »

Le chef remet alors son sac de maïs et sa natte au guerrier qu'il a désigné, ce qui donne à celui-ci le droit de commander la troupe si ce chef et son lieutenant périssent.

La marche recommence : l'armée est ordinairement accompagnée de tous les habitants des villages jusqu'au fleuve ou au lac où l'on doit lancer les canots. Alors se renouvelle la scène des adieux : les guerriers se dépouillent et partagent leurs vêtements entre les membres de leur famille. Il est permis, dans ce dernier moment, d'exprimer tout haut sa douleur : chaque combattant est entouré de ses parents qui lui prodiguent des caresses, le pressent dans leurs bras, l'appellent par les plus doux noms qui soient entre les hommes. Avant de se quitter, peut-être pour jamais, on se pardonne les torts qu'on a pu avoir réciproquement. Ceux qui restent, prient les Manitous d'abréger la longueur de l'absence; ceux qui partent invitent la rosée à descendre sur la hutte natale; ils n'oublient pas même, dans leurs souhaits de bonheur,

les animaux domestiques, hôtes du foyer paternel. Les canots sont lancés sur le fleuve; on s'y embarque, et la flotte s'éloigne. Les femmes, demeurées au rivage, font de loin les derniers signes de l'amitié à leurs époux, à leurs pères et à leurs fils.

Pour se rendre au pays ennemi, on ne suit pas toujours la route directe; on prend quelquefois le chemin le plus long comme le plus sûr. La marche est réglée par le jongleur, d'après les bons ou les mauvais présages : s'il a observé un chat-huant, on s'arrête. La flotte entre dans une crique; on descend à terre, on dresse une palissade; après quoi, les feux étant allumés, on fait bouillir les chaudières. Le souper fini, le camp est mis sous la garde des Esprits. Le chef recommande aux guerriers de tenir auprès d'eux leur casse-tête, et de ne pas ronfler trop fort. On suspend aux palissades les Manitous, c'est-à-dire, les souris empaillées, les petits cailloux blancs, les brins de paille, les morceaux d'étoffe rouge, et le jongleur commence la prière :

« Manitous, soyez vigilants : ouvrez les yeux » et les oreilles. Si les guerriers étoient surpris, » cela tourneroit à votre déshonneur. Comment! » diroient les Sachems, les Manitous de notre » nation se sont laissé battre par les Manitous » de l'ennemi! Vous sentez combien cela seroit

» honteux; personne ne vous donneroit à manger; les guerriers rêveroient pour obtenir d'autres Esprits plus puissants que vous. Il est de votre intérêt de faire bonne garde; si l'on enlevoit notre chevelure pendant notre sommeil, ce ne seroit pas nous qui serions blâmables, mais vous qui auriez tort. »

Après cette admonition aux Manitous, chacun se retire dans la plus parfaite sécurité, convaincu qu'il n'a pas la moindre chose à craindre.

Des Européens qui ont fait la guerre avec les Sauvages, étonnés de cette étrange confiance, demandoient à leurs compagnons de natte s'ils n'étoient jamais surpris dans leurs campements : « Très-souvent, répondoient ceux-ci.—Ne feriez-vous pas mieux, dans ce cas, disoient les étrangers, de poser des sentinelles ?— Cela seroit fort bien, » répondoit le Sauvage en se tournant pour dormir. L'Indien se fait une vertu de son imprévoyance et de sa paresse, en se mettant sous la seule protection du ciel.

Il n'y a point d'heure fixe pour le repos ou pour le mouvement : que le jongleur s'écrie à minuit qu'il a vu une araignée sur une feuille de saule, il faut partir.

Quand on se trouve dans un pays abondant en gibier, la troupe se disperse; les bagages et ceux qui les portent restent à la merci du pre-

mier parti hostile; mais deux heures avant le coucher du soleil, tous les chasseurs reviennent au camp avec une justesse et une précision dont les Indiens sont seuls capables.

Si l'on tombe dans le *sentier blazed*, ou le *sentier du commerce*, la dispersion des guerriers est encore plus grande : ce sentier est marqué, dans les forêts, sur le tronc des arbres, entaillés à la même hauteur. C'est le chemin que suivent les diverses nations rouges, pour trafiquer les unes avec les autres, ou avec les nations blanches. Il est de droit public que ce chemin demeure neutre ; on ne trouble point ceux qui s'y trouvent engagés.

La même neutralité est observée dans le *sentier du sang :* ce sentier est tracé par le feu que l'on a mis aux buissons. Aucune cabane ne s'élève sur ce chemin consacré au passage des tribus, dans leurs expéditions lointaines. Les partis même ennemis s'y rencontrent, mais ne s'y attaquent jamais. Violer le sentier *du commerce* ou celui *du sang*, est une cause immédiate de guerre contre la nation coupable du sacrilége.

Si une troupe trouve endormie une autre troupe avec laquelle elle a des alliances, elle reste debout, en dehors des palissades du camp, jusqu'au réveil des guerriers. Ceux-ci, étant sor-

tis de leur sommeil, leur chef s'approche de la troupe voyageuse, lui présente quelques chevelures destinées pour ces occasions, et lui dit: « *Vous avez coup ici.* » Ce qui signifie « Vous » pouvez passer, vous êtes nos frères, votre hon- » neur est à couvert. » Les alliés répondent: « Nous avons coup ici; » et ils poursuivent leur chemin. Quiconque prendroit pour ennemie une tribu amie, et la réveilleroit, s'exposeroit à un reproche d'ignorance et de lâcheté.

Si l'on doit traverser le territoire d'une nation neutre, il faut demander le passage. Une députation se rend, avec le calumet, au principal village de cette nation. L'orateur déclare que l'arbre de paix a été planté par les aïeux; que son ombrage s'étend sur les deux peuples; que la hache est enterrée au pied de l'arbre; qu'il faut éclaircir la chaîne d'amitié et fumer la pipe sacrée. Si le chef de la nation neutre reçoit le calumet et fume, le passage est accordé. L'ambassadeur s'en retourne, toujours dansant, vers les siens.

Ainsi l'on avance vers la contrée où l'on porte la guerre sans plan, sans précaution comme sans crainte. C'est le hasard qui donne ordinairement les premières nouvelles de l'ennemi : un chasseur reviendra en hâte déclarer qu'il a rencontré des traces d'homme. On ordonne aussitôt

de cesser toute espèce de travaux, afin qu'aucun bruit ne se fasse entendre. Le chef part avec les guerriers les plus expérimentés pour examiner les traces. Les Sauvages qui entendent les sons à des distances infinies, reconnoissent des empreintes sur d'arides bruyères, sur des rochers nus où tout autre œil que le leur ne verroit rien. Non - seulement ils découvrent ces vestiges, mais ils peuvent dire quelle tribu indienne les a laissés, et de quelle date ils sont. Si la disjonction des deux pieds est considérable, ce sont des Illinois qui ont passé là; si la marque du talon est profonde, et l'impression de l'orteil large, on reconnoît les Outchipouois; si le pied a porté de côté, on est sûr que les Pontonétamis sont en course; si l'herbe est à peine foulée, si son pli est à la cime de la plante et non près de la terre, ce sont les traces fugitives des Hurons; si les pas sont tournés en dehors, s'ils tombent à trente-six pouces l'un de l'autre, des Européens ont marqué cette route : les Indiens marchent la pointe du pied en dedans, les deux pieds sur la même ligne. On juge de l'âge des guerriers par la pesanteur ou la légèreté, le raccourci ou l'allongement du pas.

Quand la mousse ou l'herbe n'est plus humide, les traces sont de la veille; ces traces

comptent quatre ou cinq jours, quand les insectes courent déjà dans l'herbe ou dans la mousse foulée; elles ont huit, dix ou douze jours, lorsque la force végétale du sol a reparu, et que des feuilles nouvelles ont poussé: ainsi quelques insectes, quelques brins d'herbes et quelques jours effacent les pas de l'homme et de sa gloire.

Les traces ayant été bien reconnues, on met l'oreille à terre, et l'on juge, par des murmures que l'ouïe européenne ne peut saisir, à quelle distance est l'ennemi.

Rentré au camp, le chef fait éteindre les feux: il défend la parole, il interdit la chasse; les canots sont tirés à terre et cachés dans les buissons. On fait un grand repas en silence, après quoi on se couche.

La nuit qui suit la première découverte de l'ennemi, s'appelle *la nuit des songes*. Tous les guerriers sont obligés de rêver et de raconter le lendemain ce qu'ils ont rêvé, afin que l'on puisse juger du succès de l'entreprise.

Le camp offre alors un singulier spectacle: des Sauvages se lèvent et marchent dans les ténèbres, en murmurant leur chanson de mort, à laquelle ils ajoutent quelques paroles nouvelles, comme celles-ci : « J'avalerai quatre serpents » blancs, et j'arracherai les ailes à un aigle

» roux. » C'est le rêve que le guerrier vient de faire et qu'il entremêle à sa chanson. Ses compagnons sont tenus de deviner ce songe, ou le songeur est dégagé du service. Ici les quatre serpents blancs peuvent être pris pour quatre Européens que le songeur doit tuer, et l'aigle roux, pour un Indien auquel il enlèvera la chevelure.

Un guerrier, dans la *nuit des songes*, augmenta sa chanson de mort de l'histoire d'un chien qui avoit des oreilles de feu; il ne put jamais obtenir l'explication de son rêve, et il partit pour sa cabane. Ces usages qui tiennent du caractère de l'enfance, pourroient favoriser la lâcheté chez l'Européen; mais chez le Sauvage du nord de l'Amérique, ils n'avoient point cet inconvénient : on n'y reconnoissoit qu'un acte de cette volonté libre et bizarre dont l'Indien ne se départ jamais, quel que soit l'homme auquel il se soumet un moment par raison ou par caprice.

Dans la *nuit des songes*, les jeunes gens craignent beaucoup que le jongleur n'ait mal rêvé, c'est-à-dire, qu'il n'ait eu peur; car le jongleur, par un seul songe, peut faire rebrousser chemin à l'armée, eût-elle marché deux cents lieues. Si quelque guerrier a cru voir les Esprits de ses pères, ou s'il s'est figuré entendre leur voix, il oblige

aussi le camp à la retraite. L'indépendance absolue et la religion sans lumières gouvernent les actions des Sauvages.

Aucun rêve n'ayant dérangé l'expédition, elle se remet en route. Les *femmes peintes* sont laissées derrière avec les canots; on envoie en avant une vingtaine de guerriers choisis entre ceux qui ont fait le serment des amis [1]. Le plus grand ordre et le plus profond silence règnent dans la troupe ; les guerriers cheminent à la file, de manière que celui qui suit pose le pied dans l'endroit quitté par le pied de celui qui précède : on évite ainsi la multiplicité des traces. Pour plus de précaution, le guerrier qui ferme la marche, répand des feuilles mortes et de la poussière derrière lui. Le chef est à la tête de la colonne; guidé par les vestiges de l'ennemi, il parcourt leurs sinuosités à travers les buissons, comme un limier sagace. De temps en temps, on fait halte et l'on prête une oreille attentive. Si la chasse est l'image de la guerre parmi les Européens , chez les Sauvages la guerre est l'image de la chasse : l'Indien apprend, en poursuivant les hommes, à découvrir les ours. Le plus grand général, dans l'état de nature, est le plus fort et le plus vigoureux chasseur; les qua-

[1] Voyez les *Natchez*.

lités intellectuelles, les combinaisons savantes, l'usage perfectionné du jugement, font, dans l'état social, les grands capitaines.

Les coureurs envoyés à la découverte rapportent quelquefois des paquets de roseaux nouvellement coupés; ce sont des défis ou des cartels. On compte les roseaux: leur nombre indique celui des ennemis. Si les tribus qui portoient autrefois ces défis étoient connues, comme celles des Hurons, pour leur franchise militaire, les paquets de jonc disoient exactement la vérité; si, au contraire, elles étoient renommées, comme celles des Iroquois, pour leur génie politique, les roseaux augmentoient ou diminuoient la force numérique des combattants.

L'emplacement d'un camp que l'ennemi a occupé la veille vient-il à s'offrir, on l'examine avec soin : selon la construction des huttes, les chefs reconnoissent les différentes tribus de la même nation, et leurs différents alliés. Les huttes qui n'ont qu'un seul poteau à l'entrée, sont celles des Illinois. L'addition d'une seule perche, son inclinaison plus ou moins forte, devient un indice. Les ajouppas ronds sont ceux des Outouois. Une hutte dont le toit est plat et exhaussé annonce des *Chairs blanches*. Il arrive quelquefois que les ennemis, avant d'être rencontrés par la nation qui les cherche, ont battu

un parti allié de cette nation : pour intimider ceux qui sont à leur poursuite, ils laissent derrière eux un monument de leur victoire. On trouva un jour un large bouleau dépouillé de son écorce. Sur l'aubier nu et blanc, étoit tracé un ovale où se détachoient, en noir et en rouge, les figures suivantes : un ours, une feuille de bouleau rongée par un papillon, dix cercles et quatre nattes, un oiseau volant, une lune sur des gerbes de maïs, un canot et trois ajouppas, un pied d'homme et vingt huttes, un hibou et un soleil à son couchant, un hibou, trois cercles et un homme couché, un casse-tête et trente têtes rangées sur une ligne droite, deux hommes debout sur un petit cercle, trois têtes dans un arc avec trois lignes.

L'ovale, avec des hiéroglyphes, désignoit un chef Illinois appelé Atabou; on le reconnoissoit par les marques particulières qui étoient celles qu'il avoit au visage; l'ours étoit le Manitou de ce chef; la feuille de bouleau rongée par un papillon représentoit le symbole national des Illinois; les dix cercles nombroient mille guerriers, chaque cercle étant posé pour cent; les quatre nattes proclamoient quatre avantages obtenus; l'oiseau volant marquoit le départ des Illinois; la lune sur des gerbes de maïs signifioit que ce départ avoit eu lieu dans la lune du blé

vert; le canot et les trois ajouppas racontoient que les mille guerriers avoient voyagé trois jours par eau; le pied d'homme et les vingt huttes dénotoient vingt jours de marche par terre; le hibou étoit le symbole des Chicassas; le soleil à son couchant montroit que les Illinois étoient arrivés à l'ouest du camp des Chicassas; le hibou, les trois cercles et l'homme couché disoient que trois cents Chicassas avoient été surpris pendant la nuit; le casse-tête et les trente têtes rangées sur une ligne droite déclaroient que les Illinois avoient tué trente Chicassas. Les deux hommes debout sur un petit cercle annonçoient qu'ils emmenoient vingt prisonniers; les trois têtes dans l'arc comptoient trois morts du côté des Illinois, et les trois lignes indiquoient trois blessés.

Un chef de guerre doit savoir expliquer avec rapidité et précision ces emblèmes; et par les connoissances qu'il a de la force et des alliances de l'ennemi, il doit juger du plus ou moins d'exactitude historique de ces trophées. S'il prend le parti d'avancer, malgré les victoires vraies ou prétendues de l'ennemi, il se prépare au combat.

De nouveaux investigateurs sont dépêchés. Ils s'avancent en se courbant le long des buissons, et quelquefois en se traînant sur les mains.

Ils montent sur les plus hauts arbres; quand ils ont découvert les huttes hostiles, ils se hâtent de revenir au camp, et de rendre compte au chef de la position de l'ennemi. Si cette position est forte, on examine par quel stratagème on pourra la lui faire abandonner.

Un des stratagèmes les plus communs est de contrefaire le cri des bêtes fauves. Des jeunes gens se dispersent dans les taillis, imitant lé bramement des cerfs, le mugissement des buffles, le glapissement des renards. Les Sauvages sont accoutumés à cette ruse; mais telle est leur passion pour la chasse, et telle est la parfaite imitation de la voix des animaux, qu'ils sont continuellement pris à ce leurre. Ils sortent de leur camp, et tombent dans des embuscades. Ils se rallient, s'ils le peuvent, sur un terrain défendu par des obstacles naturels, tels qu'une chaussée dans un marais, une langue de terre entre deux lacs.

Cernés dans ce poste, on les voit alors, au lieu de chercher à se faire jour, s'occuper paisiblement de différents jeux, comme s'ils étoient dans leurs villages. Ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité que deux troupes d'Indiens se déterminent à une attaque de vive force; elles aiment mieux lutter de patience et de ruse; et comme ni l'une ni l'autre n'a de provisions, ou ceux qui bloquent un défilé sont contraints à la

retraite, ou ceux qui y sont enfermés sont obligés de s'ouvrir un passage.

La mêlée est épouvantable; c'est un grand duel comme dans les combats antiques: l'homme voit l'homme. Il y a dans le regard humain, animé par la colère, quelque chose de contagieux, de terrible qui se communique. Les cris de mort, les chansons de guerre, les outrages mutuels font retentir le champ de bataille; les guerriers s'insultent comme les héros d'Homère; ils se connoissent tous par leur nom: « Ne te » souvient-il plus, se disent-ils, du jour où tu » désirois que tes pieds eussent la vitesse du vent » pour fuir devant ma flèche? Vieille femme! te » ferois-je apporter de la sagamité nouvelle, et » de la cassine brûlante dans le nœud de ro- » seau? — Chef babillard, à la large bouche! ré- » pondent les autres; on voit bien que tu es ac- » coutumé à porter le jupon; ta langue est » comme la feuille du tremble; elle remue sans » cesse! »

Les combattants se reprochent aussi leurs imperfections naturelles: ils se donnent le nom de boiteux, de louche, de petit; ces blessures faites à l'amour-propre augmentent leur rage. L'affreuse coutume de scalper l'ennemi augmente la férocité du combat. On met le pied sur le cou du vaincu: de la main gauche on saisit le tou-

pet de cheveux que les Indiens gardent sur le sommet de la tête; de la main droite on trace, à l'aide d'un étroit couteau, un cercle dans le crâne, autour de la chevelure : ce trophée est souvent enlevé avec tant d'adresse, que la cervelle reste à découvert sans avoir été entamée par la pointe de l'instrument.

Lorsque deux partis ennemis se rencontrent en rase campagne, et que l'un est plus foible que l'autre, le plus foible creuse des trous dans la terre : il y descend et s'y bat, ainsi que dans ces villes de guerre dont les ouvrages presque de niveau avec le sol présentent peu de surface au boulet. Les assiégeants lancent leurs flèches comme des bombes avec tant de justesse, qu'elles retombent sur la tête des assiégés.

Des honneurs militaires sont décernés à ceux qui ont abattu le plus d'ennemis : on leur permet de porter des plumes de killiou. Pour éviter les injustices, les flèches de chaque guerrier portent une marque particulière : en les retirant du corps de la victime, on connoît la main qui les a lancées.

L'arme à feu ne peut rendre témoignage de la gloire de son maître. Lorsque l'on tue avec la balle, le casse-tête ou la hache, c'est par le nombre des chevelures enlevées que les exploits sont comptés.

Pendant le combat, il est rare que l'on obéisse au chef de guerre, qui lui-même ne cherche qu'à se distinguer personnellement. Il est rare que les vainqueurs poursuivent les vaincus : ils restent sur le champ de bataille à dépouiller les morts, à lier les prisonniers, à célébrer le triomphe par des danses et des chants : on pleure les amis que l'on a perdus : leurs corps sont exposés avec de grandes lamentations sur les branches des arbres : les corps des ennemis demeurent étendus dans la poussière.

Un guerrier détaché du camp porte à la nation la nouvelle de la victoire et du retour de l'armée[1] : les vieillards s'assemblent; le chef de guerre fait au conseil le rapport de l'expédition : d'après ce rapport on se détermine à continuer la guerre ou à négocier la paix.

Si l'on se décide à la paix, les prisonniers sont conservés comme moyen de la conclure : si l'on s'obstine à la guerre, les prisonniers sont livrés au supplice. Qu'il me soit permis de renvoyer les lecteurs à l'épisode d'*Atala* et aux *Natchez* pour le détail. Les femmes se montrent ordinairement cruelles dans ces vengeances : elles déchirent les prisonniers avec leurs ongles, les percent avec les instruments

[1] Ce retour est décrit dans le XI[e] livre des *Natchez*.

des travaux domestiques, et apprêtent le repas de leur chair. Ces chairs se mangent grillées ou bouillies; et les cannibales connoissent les parties les plus succulentes de la victime. Ceux qui ne dévorent pas leurs ennemis, du moins boivent leur sang, et s'en barbouillent la poitrine et le visage.

Mais les femmes ont aussi un beau privilége: elles peuvent sauver les prisonniers en les adoptant pour frères ou pour maris, surtout si elles ont perdu des frères ou des maris dans le combat. L'adoption confère les droits de la nature : il n'y a point d'exemple qu'un prisonnier adopté ait trahi la famille dont il est devenu membre, et il ne montre pas moins d'ardeur que ses nouveaux compatriotes en portant les armes contre son ancienne nation; de là les aventures les plus pathétiques. Un père se trouve assez souvent en face d'un fils : si le fils terrasse le père, il le laisse aller une première fois; mais il lui dit : « Tu m'as donné la vie, je te la rends : nous » voilà quittes. Ne te présente plus devant moi, » car je t'enlèverois la chevelure. »

Toutefois les prisonniers adoptés ne jouissent pas d'une sûreté complète. S'il arrive que la tribu où ils servent fasse quelque perte, on les massacre : telle femme qui avoit pris soin d'un enfant, le coupe en deux d'un coup de hache.

Les Iroquois, renommés d'ailleurs pour leur cruauté envers les prisonniers de guerre, avoient un usage qu'on auroit dit emprunté des Romains, et qui annonçoit le génie d'un grand peuple : ils incorporoient la nation vaincue dans leur nation sans la rendre esclave; ils ne la forçoient même pas d'adopter leurs lois, ils ne la soumettoient qu'à leurs mœurs.

Toutes les tribus ne brûloient pas leurs prisonniers; quelques-unes se contentoient de les réduire en servitude. Les Sachems, rigides partisans des vieilles coutumes, déploroient cette humanité, dégénération, selon eux, de l'ancienne vertu. Le christianisme, en se répandant chez les Indiens, avoit contribué à adoucir des caractères féroces. C'étoit au nom d'un Dieu sacrifié par les hommes que les Missionnaires obtenoient l'abolition des sacrifices humains : ils plantoient la croix à la place du poteau du supplice, et le sang de Jésus-Christ rachetoit le sang du prisonnier.



RELIGION.

Lorsque les Européens abordèrent en Amérique, ils trouvèrent parmi les Sauvages des croyances religieuses presque effacées aujourd'hui. Les peuples de la Floride et de la Louisiane adoroient presque tous le soleil comme les Péruviens et les Mexicains. Ils avoient des temples, des prêtres ou jongleurs, des sacrifices; ils mêloient seulement à ce culte du midi le culte et les traditions de quelque divinité du nord.

Les sacrifices publics avoient lieu au bord des fleuves; ils se faisoient aux changements de saison, ou à l'occasion de la paix ou de la guerre. Les sacrifices particuliers s'accomplissoient dans les huttes. On jetoit au vent les cendres profanes, et l'on allumoit un feu nouveau. L'offrande aux bons et aux mauvais Génies consistoit en peaux de bête, ustensiles de ménage, armes, colliers, le tout de peu de valeur.

Mais une superstition commune à tous les Indiens, et pour ainsi dire la seule qu'ils aient conservée, c'étoit celle des *Manitous*. Chaque

Sauvage a son Manitou, comme chaque Nègre a sa fétiche: c'est un oiseau, un poisson, un quadrupède, un reptile, une pierre, un morceau de bois, un lambeau d'étoffe, un objet coloré, un ornement américain ou européen. Le chasseur prend soin de ne tuer ni blesser l'animal qu'il a choisi pour Manitou : quand ce malheur lui arrive, il cherche par tous les moyens possibles à apaiser les mânes du dieu mort; mais il n'est parfaitement rassuré que quand il a *rêvé* un autre Manitou.

Les songes jouent un grand rôle dans la religion du Sauvage; leur interprétation est une science et leurs illusions sont tenues pour des réalités. Chez les peuples civilisés, c'est souvent le contraire : les réalités sont des illusions.

Parmi les nations indigènes du Nouveau-Monde, le dogme de l'immortalité de l'âme n'est pas distinctement exprimé; mais elles en ont toutes une idée confuse, comme le témoignent leurs usages, leurs fables, leurs cérémonies funèbres, leur piété envers les morts. Loin de nier l'immortalité de l'âme, les Sauvages la multiplient : ils semblent l'accorder aux âmes des bêtes, depuis l'insecte, le reptile, le poisson et l'oiseau, jusqu'au plus grand quadrupède. En effet, des peuples qui voient et qui entendent partout des *esprits* doivent natu-

rellement supposer qu'ils en portent un en eux-mêmes, et que les êtres animés compagnons de leur solitude ont aussi leurs intelligences divines.

Chez les nations du Canada il existoit un système complet de fables religieuses, et l'on remarquoit, non sans étonnement, dans ces fables des traces des fictions grecques et des vérités bibliques.

Le Grand-Lièvre assembla un jour sur les eaux sa cour composée de l'orignal, du chevreuil, de l'ours et des autres quadrupèdes. Il tira un grain de sable du fond du grand lac, et il en forma la terre. Il créa ensuite les hommes des corps morts de divers animaux.

Une autre tradition fait d'Areskoui ou d'Agresgoué, dieu de la guerre, l'Être suprême ou le Grand-Esprit.

Le Grand-Lièvre fut traversé dans ses desseins; le dieu des eaux, Michabou, surnommé le Grand Chat-Tigre, s'opposa à l'entreprise du Grand-Lièvre; celui-ci ayant à combattre Michabou ne put créer que six hommes: un de ces hommes monta au ciel; il eut commerce avec la belle Athaënsic, divinité des vengeances. Le Grand-Lièvre s'apercevant qu'elle étoit enceinte, la précipita d'un coup de pied sur la terre: elle tomba sur le dos d'une tortue.

Quelques jongleurs prétendent qu'Athaënsic eut deux fils, dont l'un tua l'autre; mais on croit généralement qu'elle ne mit au monde qu'une fille, laquelle devint mère de Tahouet-Saron et de Jouskeka. Jouskeka tua Tahouet-Saron.

Athaënsic est quelquefois prise pour la lune, et Jouskeka pour le soleil. Areskoui, dieu de la guerre, devient aussi le soleil. Parmi les Natchez Athaënsic, déesse de la vengeance, étoit la *femme-chef* des mauvais Manitous, comme Jouskeka étoit la *femme-chef* des bons.

A la troisième génération, la race de Jouskeka s'éteignit presque tout entière : le Grand-Esprit envoya un déluge. Messou, autrement Saketchak, voyant ce débordement, députa un corbeau pour s'enquérir de l'état des choses, mais le corbeau s'acquitta mal de sa commission; alors Messou fit partir le rat musqué, qui lui apporta un peu de limon. Messou rétablit la terre dans son premier état; il lança des flèches contre le tronc des arbres qui restoient encore debout, et ces flèches devinrent des branches. Il épousa ensuite par reconnoissance une femelle du rat musqué : de ce mariage naquirent tous les hommes qui peuplent aujourd'hui le monde.

Il y a des variantes à ces fables : selon quelques autorités, ce ne fut pas Messou qui fit cesser l'inondation, mais la tortue sur laquelle

Athaënsic tomba du ciel: cette tortue en nageant, écarta les eaux avec ses pattes, et découvrit la terre. Ainsi c'est la vengeance qui est la mère de la nouvelle race des hommes.

Le Grand-Castor est après le Grand-Lièvre le plus puissant des Manitous: c'est lui qui a formé le lac Nipissingue: les cataractes que l'on trouve dans la rivière des Ontaouois, qui sort du Nipissingue, sont les restes des chaussées que le Grand-Castor avoit construites pour former ce lac; mais il mourut au milieu de son entreprise. Il est enterré au haut d'une montagne à laquelle il a donné sa forme. Aucune nation ne passe au pied de son tombeau sans fumer en son honneur.

Michabou, dieu des eaux, est né à Méchillinakinac, sur le détroit qui joint le lac Huron au lac Michigan. De là il se transporta au Détroit, jeta une digue au saut Sainte-Marie, et arrêtant les eaux du lac Alimipigon, il fit le lac Supérieur pour prendre des castors. Michabou apprit de l'araignée à tisser des filets, et il enseigna ensuite le même art aux hommes.

Il y a des lieux où les Génies se plaisent particulièrement. A deux journées au-dessous du saut Saint-Antoine, on voit la grande Wakon-Teebe (la caverne du Grand-Esprit); elle renferme un lac souterrain d'une profondeur in-

connue; lorsqu'on jette une pierre dans ce lac, le Grand-Lièvre fait entendre une voix redoutable. Des caractères sont gravés par les Esprits sur la pierre de la voûte.

Au soleil couchant du lac Supérieur sont des montagnes formées de pierres qui brillent comme la glace des cataractes en hiver. Derrière ces montagnes s'étend un lac bien plus grand que le lac Supérieur : Michabou aime particulièrement ce lac et ces montagnes [1]. Mais c'est au lac Supérieur que le Grand-Esprit a fixé sa résidence; on l'y voit se promener au clair de la lune: il se plaît aussi à cueillir le fruit d'un groseiller qui couvre la rive méridionale du lac. Souvent, assis sur la pointe d'un rocher, il déchaîne les tempêtes. Il habite dans le lac une île qui porte son nom : c'est là que les âmes des guerriers tombés sur le champ de bataille se rendent pour jouir du plaisir de la chasse.

Autrefois, du milieu du lac sacré émergeoit une montagne de cuivre que le Grand-Esprit a enlevée et transportée ailleurs depuis long-temps; mais il a semé sur le rivage des pierres du même métal qui ont une vertu singulière : elles rendent

[1] Cette ancienne tradition d'une chaîne de montagnes et d'un lac immense situés au nord-ouest du lac Supérieur, indique assez les montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique.

invisibles ceux qui les portent. Le Grand-Esprit ne veut pas qu'on touche à ces pierres. Un jour des Algonquins furent assez téméraires pour en enlever une ; à peine étoient-ils rentrés dans leurs canots qu'un Manitou de plus de soixante coudées de hauteur, sortant du fond d'une forêt, les poursuivit : les vagues lui alloient à peine à la ceinture ; il obligea les Algonquins de jeter dans les flots le trésor qu'ils avoient ravi.

Sur les bords du lac Huron, le Grand-Esprit a fait chanter le lièvre blanc comme un oiseau, et donné la voix d'un chat à l'oiseau bleu.

Athaënsic a planté dans les îles du lac Erié l'*herbe à la puce* : si un guerrier regarde cette herbe, il est saisi de la fièvre; s'il la touche, un feu subtil court sur sa peau. Athaënsic planta encore au bord du lac Erié le cèdre blanc pour détruire la race des hommes : la vapeur de l'arbre fait mourir l'enfant dans le sein de la jeune mère, comme la pluie fait couler la grappe sur la vigne.

Le Grand-Lièvre a donné la sagesse au chat-huant du lac Erié. Cet oiseau fait la chasse aux souris pendant l'été ; il les mutile, et les emporte toutes vivantes dans sa demeure, où il prend soin de les engraisser pour l'hiver. Cela ne ressemble pas trop mal aux maîtres des peuples.

A la cataracte du Niagara habite le Génie redoutable des Iroquois.

Auprès du lac Ontario, des ramiers mâles se précipitent le matin dans la rivière Génessé; le soir ils sont suivis d'un pareil nombre de femelles; ils vont chercher la belle Endaé qui fut retirée de la contrée des âmes par les chants de son époux.

Le petit oiseau du lac Ontario fait la guerre au serpent noir. Voici ce qui a donné lieu à cette guerre.

Hondioun étoit un fameux chef des Iroquois, constructeurs de cabanes. Il vit la jeune Almilao, et il fut étonné. Il dansa trois fois de colère, car Almilao étoit fille de la nation des Hurons, ennemis des Iroquois. Hondioun retourna à sa hutte en disant : « C'est égal »; mais l'âme du guerrier ne parloit pas ainsi.

Il demeura couché sur la natte pendant deux soleils, et il ne put dormir : au troisième soleil il ferma les yeux, et vit un ours dans ses songes. Il se prépara à la mort.

Il se lève, prend ses armes, traverse les forêts, et arrive à la hutte d'Almilao dans le pays des ennemis. Il faisoit nuit.

Almilao entend marcher dans sa cabane; elle dit : « Akouessan, assieds-toi sur ma natte. » Hondioun s'assit sans parler sur la natte. Athaënsic et sa rage étoient dans son cœur. Almilao jette un bras autour du guerrier iroquois sans le con-

noître, et cherche ses lèvres. Hondioun l'aima comme la lune.

Akouessan l'Abénaquis, allié des Hurons, arrive; il s'approche dans les ténèbres: les amants dormoient. Il se glisse auprès d'Almilao, sans apercevoir Hondioun roulé dans les peaux de la couche. Akouessan enchanta le sommeil de sa maîtresse.

Hondioun s'éveille, étend la main, touche la chevelure d'un guerrier. Le cri de guerre ébranle la cabane. Les Sachems des Hurons accourent. Akouessan, l'Abénaquis, n'étoit plus.

Hondioun, le chef iroquois, est attaché au poteau des prisonniers; il chante sa chanson de mort; il appelle Almilao au milieu du feu, et invite la fille huronne à lui dévorer le cœur. Celle-ci pleuroit et sourioit: la vie et la mort étoient sur ses lèvres.

Le Grand-Lièvre fit entrer l'âme d'Hondioun dans le serpent noir, et celle d'Almilao dans le petit oiseau du lac Ontario. Le petit oiseau attaque le serpent noir, et l'étend mort d'un coup de bec. Akouessan fut changé en homme marin.

Le Grand-Lièvre fit une grotte de marbre noir et vert dans le pays des Abénaquis; il planta un arbre dans le lac salé (la mer), à l'entrée de la grotte. Tous les efforts des chairs blanches n'ont jamais pu arracher cet arbre. Lorsque la

tempête souffle sur le lac sans rivage, le Grand-Lièvre descend du rocher bleu, et vient pleurer sous l'arbre Hondioun, Almilao et Akouessan.

C'est ainsi que les fables des Sauvages amènent le voyageur du fond des lacs du Canada aux rivages de l'Atlantique. Moïse, Lucrèce et Ovide sembloient avoir légué à ces peuples, le premier sa tradition, le second sa mauvaise physique, le troisième ses métamorphoses. Il y avoit dans tout cela assez de religion, de mensonge et de poésie, pour s'instruire, s'égarer et se consoler.



GOUVERNEMENT.

LES NATCHEZ.

Despotisme dans l'état de nature.

Presque toujours on a confondu l'état de nature avec l'état sauvage : de cette méprise il est arrivé qu'on s'est figuré que les Sauvages n'avoient point de gouvernement, que chaque famille étoit simplement conduite par son chef ou par son père ; qu'une chasse ou une guerre réunissoit occasionellement les familles dans un intérêt commun ; mais que cet intérêt satisfait, les familles retournoient à leur isolement et à leur indépendance.

Ce sont là de notables erreurs. On retrouve parmi les Sauvages le type de tous les gouvernements connus, des peuples civilisés, depuis le despotisme jusqu'à la république, en passant par la monarchie limitée ou absolue, élective ou héréditaire.

Les Indiens de l'Amérique septentrionale connoissent les monarchies et les républiques représentatives ; le fédéralisme étoit une des formes politiques les plus communes employées par

eux : l'étendue de leur désert avoit fait pour la science de leurs gouvernements ce que l'excès de la population a produit pour les nôtres.

L'erreur où l'on est tombé relativement à l'existence politique du gouvernement Sauvage, est d'autant plus singulière que l'on auroit dû être éclairé par l'histoire des Grecs et des Romains : à la naissance de leur empire, ils avoient des institutions très-compliquées.

Les lois politiques naissent chez les hommes avant les lois civiles, qui sembleroient néanmoins devoir précéder les premières; mais il est de fait que le *pouvoir* s'est réglé avant le *droit*, parce que les hommes ont besoin de se défendre contre l'arbitraire avant de fixer les rapports qu'ils ont entre eux.

Les lois politiques naissent spontanément avec l'homme, et s'établissent sans antécédents; on les rencontre chez les hordes les plus barbares.

Les lois civiles, au contraire, se forment par les usages : ce qui étoit une coutume religieuse pour le mariage d'une fille et d'un garçon, pour la naissance d'un enfant, pour la mort d'un chef de famille, se transforme en loi par le laps de temps. La propriété particulière, inconnue des peuples chasseurs, est encore une source de lois civiles qui manque à l'état de nature. Aussi n'existoit-il point chez les Indiens de l'Amérique sep-

tentrionale de code de délits et de peines. Les crimes contre les choses et les personnes étoient punis par la famille, non par la loi. La vengeance étoit la justice : le droit naturel poursuivoit, chez l'homme sauvage, ce que le droit public atteint chez l'homme policé.

Rassemblons d'abord les traits communs à tous les gouvernements des Sauvages, puis nous entrerons dans le détail de chacun de ces gouvernements.

Les nations indiennes sont divisées en tribus; chaque tribu a un chef héréditaire différent du chef militaire, qui tire son droit de l'élection comme chez les anciens Germains.

Les tribus portent un nom particulier : la tribu de l'Aigle, de l'Ours, du Castor, etc. Les emblèmes qui servent à distinguer les tribus deviennent des enseignes à la guerre, des sceaux au bas des traités.

Les chefs des tribus et des divisions de tribus tirent leurs noms de quelque qualité, de quelque défaut de leur esprit ou de leur personne, de quelque circonstance de leur vie. Ainsi l'un s'appelle le bison blanc, l'autre la jambe cassée, la bouche plate, le jour sombre, le dardeur, la belle voix, le tueur de castors, le cœur de feu, etc.

Il en fut ainsi dans la Grèce : à Rome, Coclès tira son nom de ses yeux rapprochés, ou de la

perte de son œil, et Cicéron, de la verrue ou de l'industrie de son aïeul. L'histoire moderne compte ses rois et ses guerriers, Chauve, Bègue, Roux, Boiteux, Martel ou marteau, Capet ou grosse-tête, etc.

Les conseils des nations indiennes se composent des chefs des tribus, des chefs militaires, des matrones, des orateurs, des prophètes ou jongleurs, des médecins; mais ces conseils varient selon la constitution des peuples.

Le spectacle d'un conseil de Sauvages est très-pittoresque. Quand la cérémonie du calumet est achevée, un orateur prend la parole. Les membres du conseil sont assis ou couchés à terre dans diverses attitudes: les uns, tout nus, n'ont pour s'envelopper qu'une peau de buffle; les autres, tatoués de la tête aux pieds, ressemblent à des statues égyptiennes; d'autres entremêlent, à des ornements sauvages, à des plumes, à des becs d'oiseau, à des griffes d'ours, à des cornes de buffle, à des os de castor, à des dents de poisson, entremêlent, dis-je, des ornements européens. Les visages sont bariolés de diverses couleurs, ou peinturés de blanc ou de noir. On écoute attentivement l'orateur; chacune de ses pauses est accueillie par le cri d'applaudissements, *oah! oah!*

Des nations aussi simples ne devroient avoir

rien à débattre en politique; cependant il est vrai qu'aucun peuple civilisé ne traite plus de choses à la fois. C'est une ambassade à envoyer à une tribu pour la féliciter de ses victoires, un pacte d'alliance à conclure ou à renouveler, une explication à demander sur la violation d'un territoire, une députation à faire partir pour aller pleurer sur la mort d'un chef, un suffrage à donner dans une diète, un chef à élire, un compétiteur à écarter, une médiation à offrir ou à accepter pour faire poser les armes à deux peuples, une balance à maintenir, afin que telle nation ne devienne pas trop forte et ne menace pas la liberté des autres. Toutes ces affaires sont discutées avec ordre; les raisons pour et contre sont déduites avec clarté. On a connu des Sachems qui possédoient à fond toutes ces matières, et qui parloient avec une profondeur de vue et de jugement dont peu d'hommes d'état en Europe seroient capables.

Les délibérations du conseil sont marquées dans des colliers de diverses couleurs; archives de l'État qui renferment les traités de guerre, de paix et d'alliance, avec toutes les conditions et clauses de ces traités. D'autres colliers contiennent les harangues prononcées dans les divers conseils. J'ai mentionné ailleurs la mémoire artificielle dont usoient les Iroquois pour rete-

nir un long discours. Le travail se partageoit entre des guerriers qui, au moyen de quelques osselets, apprenoient par cœur, ou plutôt écrivoient dans leur mémoire, la partie du discours qu'ils étoient chargés de reproduire [1].

Les arrêtés des Sachems sont quelquefois gravés sur des arbres en signes énigmatiques. Le temps, qui ronge nos vieilles chroniques, détruit également celles des Sauvages, mais d'une autre manière; il étend une nouvelle écorce sur le papyrus qui garde l'histoire de l'Indien : au bout d'un petit nombre d'années, l'Indien et son histoire ont disparu à l'ombre du même arbre.

Passons maintenant à l'histoire des institutions particulières des gouvernements indiens, en commençant par le despotisme.

Il faut remarquer d'abord que partout où le despotisme est établi, règne une espèce de civilisation *physique*, telle qu'on la trouve chez la plupart des peuples de l'Asie, et telle qu'elle existoit au Pérou et au Mexique. L'homme qui ne peut plus se mêler des affaires publiques, et qui livre sa vie à un maître comme une brute ou comme un enfant, a tout le temps de s'oc-

[1] On peut voir dans *les Natchez* la description d'un conseil de Sauvages, tenu sur le Rocher du Lac : les détails en sont rigoureusement historiques.

cuper de son bien-être matériel. Le système de l'esclavage soumettant à cet homme d'autres bras que les siens, ces machines labourent son champ, embellissent sa demeure, fabriquent ses vêtements et préparent son repas. Mais, parvenue à un certain degré, cette civilisation du despotisme reste stationnaire; car le tyran supérieur, qui veut bien permettre quelques tyrannies particulières, conserve toujours le droit de vie et de mort sur ses sujets, et ceux-ci ont soin de se renfermer dans une médiocrité qui n'excite ni la cupidité, ni la jalousie du pouvoir.

Sous l'empire du despotisme, il y a donc commencement de luxe et d'administration, mais dans une mesure qui ne permet pas à l'industrie de se développer, ni au génie de l'homme d'arriver à la liberté par les lumières.

Ferdinand de Soto trouva des peuples de cette nature dans les Florides, et vint mourir au bord du Mississipi. Sur ce grand fleuve s'étendoit la domination des Natchez. Ceux-ci étoient originaires du Mexique, qu'ils ne quittèrent qu'après la chute du trône de Montezume. L'époque de l'émigration des Natchez concorde avec celle des Chicassais qui venoient du Pérou, également chassés de leur terre natale par l'invasion des Espagnols.

Un chef surnommé *le Soleil* gouvernoit les

Natchez : ce chef prétendoit descendre de l'astre du jour. La succession au trône avoit lieu par les femmes : ce n'étoit pas le fils même du *Soleil* qui lui succédoit, mais le fils de sa sœur ou de sa plus proche parente. Cette *femme-chef*, tel étoit son nom, avoit avec le *Soleil* une garde de jeunes gens appelés *Allouez*.

Les dignitaires au-dessous du *Soleil* étoient les deux chefs de guerre, les deux prêtres, les deux officiers pour les traités, l'inspecteur des ouvrages et des greniers publics, homme puissant, appelé le *Chef de la farine*, et les quatre maîtres des cérémonies.

La récolte, faite en commun et mise sous la garde du *Soleil*, fut dans l'origine la cause principale de l'établissement de la tyrannie. Seul dépositaire de la fortune publique, le monarque en profita pour se faire des créatures : il donnoit aux uns aux dépens des autres ; il inventa cette hiérarchie de places qui intéressent une foule d'hommes au pouvoir, par la complicité dans l'oppression. Le Soleil s'entoura de satellites prêts à exécuter ses ordres. Au bout de quelques générations, des classes se formèrent dans l'État : ceux qui descendoient des généraux ou des officiers des Allouez se prétendirent nobles ; on les crut. Alors furent inventées une multitude de lois : chaque individu se vit obligé de porter au

Soleil une partie de sa chasse ou de sa pêche. Si celui-ci commandoit tel ou tel travail, on étoit tenu de l'exécuter sans en recevoir de salaire. En imposant la corvée, le *Soleil* s'empara du droit de juger. « Qu'on me défasse de ce chien, disoit-il, » et ses gardes obéissoient.

Le despotisme du *Soleil* enfanta celui de la *femme-chef*, et ensuite celui des nobles. Quand une nation devient esclave, il se forme une chaîne de tyrans depuis la première classe jusqu'à la dernière. L'arbitraire du pouvoir de la *femme-chef* prit le caractère du sexe de cette souveraine; il se porta du côté des mœurs. La *femme-chef* se crut maîtresse de prendre autant de maris et d'amants qu'elle le voulut : elle faisoit ensuite étrangler les objets de ses caprices. En peu de temps il fut admis que le jeune *Soleil*, en parvenant au trône, pouvoit faire étrangler son père, lorsque celui-ci n'étoit pas noble.

Cette corruption de la mère de l'héritier du trône descendit aux autres femmes. Les nobles pouvoient abuser des vierges, et même des jeunes épouses, dans toute la nation. Le *Soleil* avoit été jusqu'à ordonner une prostitution générale des femmes, comme cela se pratiquoit à certaines initiations babyloniennes.

A tous ces maux il n'en manquoit plus qu'un, la superstition : les Natchez en furent accablés,

Les prêtres s'étudièrent à fortifier la tyrannie par la dégradation de la raison du peuple. Ce devint un honneur insigne, une action méritoire pour le ciel que de se tuer sur le tombeau d'un noble : il y avoit des chefs dont les funérailles entraînoient le massacre de plus de cent victimes. Ces oppresseurs, sembloient n'abandonner le pouvoir absolu dans la vie que pour hériter de la tyrannie de la mort : on obéissoit encore à un cadavre, tant on étoit façonné à l'esclavage! Bien plus; on sollicitoit quelquefois, dix ans d'avance, l'honneur d'accompagner le *Soleil* au pays des âmes. Le ciel permettoit une justice : ces mêmes *Allouez*, par qui la servitude avoit été fondée, recueilloient le fruit de leurs œuvres; l'opinion les obligeoit de se percer de leur poignard aux obsèques de leur maître; le suicide devenoit le digne ornement de la pompe funèbre du despotisme. Mais que servoit au Souverain des Natchez d'emmener sa garde au-delà de la vie? pouvoit-elle le défendre contre l'éternel vengeur des opprimés?

Une *femme-chef* étant morte, son mari, qui n'étoit pas noble, fut étouffé. La fille aînée de la *femme-chef*, qui lui succédoit en dignité, ordonna l'étranglement de douze enfants : ces douze corps furent rangés autour de ceux de l'ancienne *femme-chef* et de son mari. Ces qua-

torze cadavres étoient déposés sur un brancard pompeusement décoré.

Quatorze *Allouez* enlevèrent le lit funèbre. Le convoi se mit en marche : les pères et les mères des enfants étranglés ouvroient la marche, marchant lentement deux à deux, et portant leurs enfants morts dans leurs bras. Quatorze victimes qui s'étoient dévouées à la mort suivoient le lit funèbre, tenant dans leurs mains le cordon fatal qu'elles avoient filé elles-mêmes. Les plus proches parents de ces victimes les environnoient. La famille de la *femme-chef* fermoit le cortége.

De dix pas en dix pas, les pères et les mères qui précédoient la Théorie, laissoient tomber les corps de leurs enfants; les hommes qui portoient le brancard marchoient sur ces corps, de sorte que quand on arriva au temple, les chairs de ces tendres hosties tomboient en lambeaux.

Le convoi s'arrêta au lieu de la sépulture. On déshabilla les quatorze personnes dévouées; elles s'assirent à terre; un *Allouez* s'assit sur les genoux de chacune d'elles, un autre leur tint les mains par derrière; on leur fit avaler trois morceaux de tabac et boire un peu d'eau; on leur passa le lacet au cou, et les parents de la *femme-chef* tirèrent en chantant, sur les deux bouts du lacet.

On a peine à comprendre comment un peuple chez lequel la propriété individuelle étoit inconnue, et qui ignoroit la plupart des besoins de la société, avoit pu tomber sous un pareil joug. D'un côté des hommes nus, la liberté de la nature; de l'autre des exactions sans exemple, un despotisme qui passe ce qu'on a vu de plus formidable au milieu des peuples civilisés; l'innocence et les vertus primitives d'un état politique à son berceau, la corruption et les crimes d'un gouvernement décrépit : quel monstrueux assemblage!

Une révolution simple, naturelle, presque sans effort, délivra en partie les Natchez de leurs chaînes. Accablés du joug des nobles et du *Soleil*, ils se contentèrent de se retirer dans les bois; la solitude leur rendit la liberté. Le *Soleil* demeuré au *grand village* n'ayant plus rien à donner aux *Allouez*, puisqu'on ne cultivoit plus le champ commun, fut abandonné de ces mercenaires. Ce *Soleil* eut pour successeur un prince raisonnable. Celui-ci ne rétablit point les gardes; il abolit les usages tyranniques, rappela ses sujets, et leur fit aimer son gouvernement. Un conseil de vieillards formé par lui détruisit le principe de la tyrannie, en réglant d'une manière nouvelle la propriété commune.

Les nations sauvages, sous l'empire des idées

primitives, ont un invincible éloignement pour la propriété particulière, fondement de l'ordre social. De là, chez quelques Indiens, cette propriété commune, ce champ public des moissons, ces récoltes déposées dans des greniers où chacun vient puiser selon ses besoins; mais de là aussi la puissance des chefs qui veillent à ces trésors, et qui finissent par les distribuer au profit de leur ambition.

Les Natchez régénérés trouvèrent un moyen de se mettre à l'abri de la propriété particulière, sans tomber dans l'inconvénient de la propriété commune. Le champ public fut divisé en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque famille emportoit chez elle la moisson contenue dans un de ces lots. Ainsi le grenier public fut détruit, en même temps que le champ commun resta, et comme chaque famille ne recueilloit pas précisément le produit du carré qu'elle avoit labouré et semé, elle ne pouvoit pas dire qu'elle avoit un droit particulier à la jouissance de ce qu'elle avoit reçu. Ce ne fut plus la communauté de la terre, mais la communauté du travail qui fit la propriété commune.

Les Natchez conservèrent l'extérieur et les formes de leurs anciennes institutions : ils ne cessèrent point d'avoir une monarchie absolue, un *Soleil*, une *femme-chef*, et différents ordres

ou différentes classes d'hommes; mais ce n'étoit plus que des souvenirs du passé; souvenirs utiles aux peuples, chez lesquels il n'est jamais bon de détruire l'autorité des aïeux. On entretint toujours le feu perpétuel dans le temple; on ne toucha pas même aux cendres des anciens chefs déposées dans cet édifice, parce qu'il y a crime à violer l'asile des morts, et qu'après tout, la poussière des tyrans donne d'aussi grandes leçons que celle des autres hommes.



LES MUSCOGULGES.

Monarchie limitée dans l'état de nature.

A l'orient du pays des Natchez accablés par le despotisme, les Muscogulges présentoient dans l'échelle des gouvernements des Sauvages la monarchie constitutionnelle ou limitée.

Les Muscogulges forment avec les Siminoles, dans l'ancienne Floride, la confédération des Creeks. Ils ont un chef appelé Mico, roi ou magistrat.

Le Mico, reconnu pour le premier homme de la nation, reçoit toutes sortes de marques de respect. Lorsqu'il préside le conseil, on lui rend des hommages presque abjects; lorsqu'il est absent, son siége reste vide.

Le Mico convoque le conseil pour délibérer sur la paix et sur la guerre; à lui s'adressent les ambassadeurs et les étrangers qui arrivent chez la nation.

La royauté du Mico est élective et inamovible. Les vieillards nomment le Mico; le corps des guerriers confirme la nomination. Il faut avoir versé son sang dans les combats, ou s'être dis-

tingué par sa raison, son génie, son éloquence, pour aspirer à la place de Mico. Ce Souverain, qui ne doit sa puissance qu'à son mérite, s'élève sur la confédération des Crecks, comme le soleil pour animer et féconder la terre.

Le Mico ne porte aucune marque de distinction : hors du conseil, c'est un simple Sachem qui se mêle à la foule, cause, fume, boit la coupe avec tous les guerriers : un étranger ne pourroit le reconnoître. Dans le conseil même, où il reçoit tant d'honneurs, il n'a que sa voix; toute son influence est dans sa sagesse : son avis est généralement suivi, parce que son avis est presque toujours le meilleur.

La vénération des Muscogulges pour le Mico est extrême. Si un jeune homme est tenté de faire une chose déshonnête, son compagnon lui dit : « Prends garde, le Mico te voit, » et le jeune homme s'arrête : c'est l'action du despotisme invisible de la vertu.

Le Mico jouit cependant d'une prérogative dangereuse. Les moissons chez les Muscogulges se font en commun. Chaque famille, après avoir reçu son lot, est obligée d'en porter une partie dans un grenier public, où le Mico puise à volonté. L'abus d'un pareil privilége produisit la tyrannie des *Soleils* des Natchez, comme nous venons de le voir.

Après le Mico, la plus grande autorité de l'État réside dans le conseil des vieillards. Ce conseil décide de la paix et de la guerre, et applique les ordres du Mico; institution politique singulière. Dans la monarchie des peuples civilisés, le roi est le pouvoir exécutif, et le conseil, ou l'assemblée nationale, le pouvoir législatif : ici, c'est l'opposé; le monarque fait les lois et le conseil les exécute. Ces Sauvages ont peut-être pensé qu'il y avoit moins de péril à investir un conseil de vieillards du pouvoir exécutif, qu'à remettre ce pouvoir aux mains d'un seul homme. D'un autre côté, l'expérience ayant prouvé qu'un seul homme d'un âge mûr, d'un esprit réfléchi, élabore mieux des lois qu'un corps délibérant, les Muscogulges ont placé le pouvoir législatif dans le roi.

Mais le conseil des Muscogulges a un vice capital; il est sous la direction immédiate du grand jongleur qui le conduit par la crainte des sortiléges et par la divination des songes. Les prêtres forment chez cette nation un collége redoutable qui menace de s'emparer des divers pouvoirs.

Le chef de guerre, indépendant du Mico, exerce une puissance absolue sur la jeunesse armée. Néanmoins, si la nation est dans un péril imminent, le Mico devient pour un temps

limité général au dehors, comme il est magistrat au dedans.

Tel est, ou plutôt tel étoit, le gouvernement Muscogulge, considéré en lui même et à part. Il a d'autres rapports comme gouvernement fédératif.

Les Muscogulges, nation fière et ambitieuse, vinrent de l'ouest et s'emparèrent de la Floride après en avoir extirpé les Yamases ses premiers habitants [1]. Bientôt après, les Siminoles, arrivant de l'est, firent alliance avec les Muscogulges. Ceux-ci étant les plus forts, forcèrent ceux-là d'entrer dans une confédération, en vertu de laquelle les Siminoles envoient des députés au grand village des Muscogulges, et se trouvent ainsi gouvernés en partie par le Mico de ces derniers.

Les deux nations réunies furent appelées par les Européens la nation des Creeks, et divi-

[1] Ces traditions des migrations indiennes sont obscures et contradictoires. Quelques hommes instruits regardent les tribus des Florides comme un débris de la grande nation des Allighewis qui habitoit les vallées du Mississipi et de l'Ohio, et que chassèrent vers les douzième et treizième siècles les Lennilénaps (les Iroquois et les Sauvages Delaware), horde nomade et belliqueuse, venue du nord et de l'ouest, c'est-à-dire, des côtes voisines du détroit de Behring.

sées par eux en Creeks supérieurs, les Muscogulges, et en Creeks inférieurs, les Siminoles. L'ambition des Muscogulges n'étant pas satisfaite, ils portèrent la guerre chez les Chéroquois et chez les Chicassais, et les obligèrent d'entrer dans l'alliance commune; confédération aussi célèbre dans le midi de l'Amérique septentrionale, que celle des Iroquois dans le nord. N'est-il pas singulier de voir des Sauvages tenter la réunion des Indiens dans une république fédérative, au même lieu où les Européens devoient établir un gouvernement de cette nature?

Les Muscogulges, en faisant des traités avec les blancs, ont stipulé que ceux-ci ne vendroient point d'eau-de-vie aux nations alliées. Dans les villages des Creeks on ne souffroit qu'un seul marchand européen : il y résidoit sous la sauvegarde publique. On ne violoit jamais à son égard les lois de la plus exacte probité; il alloit et venoit, en sûreté de sa fortune comme de sa vie.

Les Muscogulges sont enclins à l'oisiveté et aux fêtes; ils cultivent la terre; ils ont des troupeaux, et des chevaux de race espagnole; ils ont aussi des esclaves. Le serf travaille aux champs, cultive dans le jardin les fruits et les fleurs, tient la cabane propre et prépare les repas. Il est logé, vêtu et nourri comme ses maîtres. S'il se marie, ses enfants sont libres;

ils rentrent dans leur droit naturel par la naissance. Le malheur du père et de la mère ne passe point à leur postérité; les Muscogulges n'ont point voulu que la servitude fût héréditaire : belle leçon que des Sauvages ont donnée aux hommes civilisés!

Tel est néanmoins l'esclavage : quelle que soit sa douceur, il dégrade les vertus. Le Muscogulge, hardi, bruyant, impétueux, supportant à peine la moindre contradiction, est servi par le Yamase timide, silencieux, patient, abject. Ce Yamase, ancien maître des Florides, est cependant de race indienne; il combattit en héros pour sauver son pays de l'invasion des Muscogulges; mais la fortune le trahit. Qui a mis entre le Yamase d'autrefois et le Yamase d'aujourd'hui, entre ce Yamase vaincu et ce Muscogulge vainqueur, une si grande différence? deux mots : liberté et servitude.

Les villages Muscogulges sont bâtis d'une manière particulière : chaque famille a presque toujours quatre maisons ou quatre cabanes pareilles. Ces quatre cabanes se font face les unes aux autres, et forment entre elles une cour carrée d'environ un demi-arpent : on entre dans cette cour par les quatre angles. Les cabanes, construites en planches, sont enduites en dehors et en dedans d'un mortier rouge qui

ressemble à de la terre de briques. Des morceaux d'écorces de cyprès, disposés comme des écailles de tortue, servent de toiture aux bâtiments.

Au centre du principal village, et dans l'endroit le plus élevé, est une place publique environnée de quatre longues galeries. L'une de ces galeries est la salle du conseil, qui se tient tous les jours pour l'expédition des affaires. Cette salle se divise en deux chambres par une cloison longitudinale : l'appartement du fond est ainsi privé de lumière; on n'y entre que par une ouverture surbaissée, pratiquée au bas de la cloison. Dans ce sanctuaire sont déposés les trésors de la religion et de la politique : les chapelets de corne de cerf, la coupe à médecine, les chichikoués, le calumet de paix, l'étendard national fait d'une queue d'aigle. Il n'y a que le Mico, le chef de guerre et le grand-prêtre qui puissent entrer dans ce lieu redoutable.

La chambre extérieure de la salle du conseil est coupée en trois parties, par trois petites cloisons transversales, à hauteur d'appui. Dans ces trois balcons s'élèvent trois rangs de gradins appuyés contre les parois du sanctuaire. C'est sur ces bancs couverts de nattes que s'asseyent les Sachems et les guerriers.

Les trois autres galeries, qui forment avec la galerie du conseil l'enceinte de la place pu-

blique, sont pareillement divisées chacune en trois parties; mais elles n'ont point de cloison longitudinale. Ces galeries se nomment *galeries du banquet* : on y trouve toujours une foule bruyante occupée de divers jeux.

Les murs, les cloisons, les colonnes de bois de ces galeries sont chargés d'ornements hiéroglyphiques qui renferment les secrets sacerdotaux et politiques de la nation. Ces peintures représentent des hommes dans diverses attitudes, des oiseaux et des quadrupèdes à tête d'hommes, des hommes à tête d'animaux. Le dessin de ces monuments est tracé avec hardiesse et dans des proportions naturelles; la couleur en est vive, mais appliquée sans art. L'ordre d'architecture des colonnes varie dans les villages selon la tribu qui habite ces villages: à Otasses, les colonnes sont tournées en spirale, parce que les Muscogulges d'Otasses sont de la tribu du Serpent.

Il y a chez cette nation une ville de paix et une ville de sang. La ville de paix est la capitale même de la confédération des Creeks, et se nomme Apalachucla. Dans cette ville on ne verse jamais le sang; et quand il s'agit d'une paix générale, les députés des Creeks y sont convoqués.

La ville de sang est appelée Coweta; elle est

située à douze milles d'Apalachucla : c'est là que l'on délibère de la guerre.

On remarque, dans la confédération des Creeks, les Sauvages qui habitent le beau village d'Uche, composé de deux mille habitants, et qui peut armer cinq cents guerriers. Ces Sauvages parlent la langue *savanna* ou *savantica*, langue radicalement différente de la langue muscogulge. Les alliés du village d'Uche, sont ordinairement dans le conseil d'un avis différent des autres alliés qui les voient avec jalousie ; mais on est assez sage de part et d'autre pour n'en pas venir à une rupture.

Les Siminoles, moins nombreux que les Muscogulges, n'ont guère que neuf villages, tous situés sur la rivière Flint. Vous ne pouvez faire un pas dans leur pays sans découvrir des savanes, des lacs, des fontaines, des rivières de la plus belle eau. Le Siminole respire la gaîté, le contentement, l'amour ; sa démarche est légère ; son abord ouvert et serein ; ses gestes décèlent l'activité et la vie : il parle beaucoup et avec volubilité ; son langage est harmonieux et facile. Ce caractère aimable et volage est si prononcé chez ce peuple, qu'il peut à peine prendre un maintien digne, dans les assemblées politiques de la confédération.

Les Siminoles et les Muscogulges sont d'une assez grande taille, et, par un contraste extraor-

dinaire, leurs femmes sont la plus petite race de femmes connue en Amérique : elles atteignent rarement la hauteur de quatre pieds deux ou trois pouces; leurs mains et leurs pieds ressemblent à ceux d'une européenne de neuf ou dix ans. Mais la nature les a dédommagées de cette espèce d'injustice : leur taille est élégante et gracieuse; leurs yeux sont noirs, extrêmement longs, pleins de langueur et de modestie. Elles baissent leurs paupières avec une sorte de pudeur voluptueuse : si on ne les voyoit pas, lorsqu'elles parlent, on croiroit entendre des enfants qui ne prononcent que des mots à moitié formés.

Les femmes Creeks travaillent moins que les autres femmes Indiennes : elles s'occupent de broderies, de teinture et d'autres petits ouvrages. Les esclaves leur épargnent le soin de cultiver la terre; mais elles aident pourtant, ainsi que les guerriers, à recueillir la moisson.

Les Muscogulges sont renommés pour la poésie et pour la musique. La troisième nuit de la fête du maïs nouveau, on s'assemble dans la galerie du conseil; on se dispute le prix du chant. Ce prix est décerné à la pluralité des voix, par le Mico : c'est une branche de chêne vert; les Hellènes briguoient une branche d'olivier. Les femmes concourent et souvent obtiennent la couronne : une de leurs odes est restée célèbre.

Chanson de la chair blanche.

« La chair blanche vint de la Virginie. Elle étoit riche : elle avoit des étoffes bleues, de la poudre, des armes, et du poison françois [1]. La chair blanche vit Tibeïma, l'Ikouessen [2].

» Je t'aime, dit-elle à la fille peinte : quand je m'approche de toi, je sens fondre la moelle de mes os ; mes yeux se troublent ; je me sens mourir.

» La fille peinte, qui vouloit les richesses de la chair blanche, lui répondit : « Laisse-moi graver mon nom sur tes lèvres ; presse mon sein contre ton sein.

» Tibeïma et la chair blanche bâtirent une cabane. L'Ikouessen dissipa les grandes richesses de l'étranger, et fut infidèle. La chair blanche le sut ; mais elle ne put cesser d'aimer. Elle alloit de porte en porte mendier des grains de maïs pour faire vivre Tibeïma. Lorsque la chair blanche pouvoit obtenir un peu de feu liquide [3], elle le buvoit pour oublier sa douleur.

» Toujours aimant Tibeïma, toujours trompé par elle, l'homme blanc perdit l'esprit et se mit

[1] Eau-de-vie.
[2] Courtisane.
[3] Eau-de-vie.

à courir dans les bois. Le père de la fille peinte, illustre Sachem, lui fit des réprimandes : le cœur d'une femme qui a cessé d'aimer est plus dur que le fruit du papaya.

« La chair blanche revint à sa cabane. Elle étoit nue; elle portoit une longue barbe hérissée; ses yeux étoient creux; ses lèvres pâles : elle s'assit sur une natte pour demander l'hospitalité dans sa propre cabane. L'homme blanc avoit faim : comme il étoit devenu insensé, il se croyoit un enfant, et prenoit Tibeïma pour sa mère.

« Tibeïma, qui avoit retrouvé des richesses avec un autre guerrier dans l'ancienne cabane de la chair blanche, eut horreur de celui qu'elle avoit aimé. Elle le chassa. La chair blanche s'assit sur un tas de feuilles à la porte, et mourut. Tibeïma mourut aussi. Quand le Siminole demande quelles sont les ruines de cette cabane recouverte de grandes herbes, on ne lui répond point. »

Les Espagnols avoient placé, dans les beaux déserts de la Floride, une fontaine de Jouvenee. N'étois-je donc pas autorisé à choisir ces déserts, pour le pays de quelques autres illusions?

On verra bientôt ce que sont devenus les Creeks et quel sort menace ce peuple qui marchoit à grands pas vers la civilisation.

LES HURONS ET LES IROQUOIS.

République dans l'état de nature.

Si les Natchez offrent le type du despotisme dans l'état de nature, les Creeks, le premier trait de la monarchie limitée; les Hurons et les Iroquois présentoient, dans le même état de nature, la forme du gouvernement républicain. Ils avoient, comme les Creeks, outre la constitution de la nation proprement dite, une assemblée générale représentative, et un pacte fédératif.

Le gouvernement des Hurons différoit un peu de celui des Iroquois. Auprès du conseil des tribus s'élevoit un chef héréditaire dont la succession se continuoit par les femmes, ainsi que chez les Natchez. Si la ligne de ce chef venoit à manquer, c'étoit la plus noble matrone de la tribu qui choisissoit un chef nouveau. L'influence des femmes devoit être considérable

chez une nation où la politique et la nature leur donnoient tant de droits. Les historiens attribuent à cette influence une partie des bonnes et des mauvaises qualités du Huron.

Chez les nations de l'Asie, les femmes sont esclaves, et n'ont aucune part au gouvernement; mais, chargées des soins domestiques, elles sont soustraites, en général, aux plus rudes travaux de la terre.

Chez les nations d'origine germanique, les femmes étoient libres, mais elles restoient étrangères aux actes de la politique, sinon à ceux du courage et de l'honneur.

Chez les tribus du nord de l'Amérique, les femmes participoient aux affaires de l'État, mais elles étoient employées à ces pénibles ouvrages qui sont dévolus aux hommes dans l'Europe civilisée. Esclaves et bêtes de somme dans les champs et à la chasse, elles devenoient libres et reines dans les assemblées de la famille, et dans les conseils de la nation. Il faut remonter aux Gaulois pour retrouver quelque chose de cette condition des femmes chez un peuple.

Les Iroquois ou les Cinq nations [1], appelés, dans la langue algonquine, les *Agannonsioni*,

[1] Six, selon la division des Anglois.

étoient une colonie des Hurons. Ils se séparèrent de ces derniers à une époque ignorée, ils abandonnèrent les bords du lac Huron, et se fixèrent sur la rive méridionale du fleuve Hochelaga (le Saint-Laurent), non loin du lac Champlain. Dans la suite, ils remontèrent jusqu'au lac Ontario, et occupèrent le pays situé entre le lac Érié et les sources de la rivière d'Albany.

Les Iroquois offrent un grand exemple du changement que l'oppression et l'indépendance peuvent opérer dans le caractère des hommes. Après avoir quitté les Hurons, ils se livrèrent à la culture des terres, devinrent une nation agricole et paisible, d'où ils tirèrent leur nom *d'Agannonsioni.*

Leurs voisins, les *Adirondacs*, dont nous avons fait les *Algonquins*, peuple guerrier et chasseur qui étendoit sa domination sur un pays immense, méprisèrent les Hurons émigrants dont ils achetoient les récoltes. Il arriva que les Algonquins invitèrent quelques jeunes Iroquois à une chasse; ceux-ci s'y distinguèrent de telle sorte que les Algonquins jaloux les massacrèrent.

Les Iroquois coururent aux armes pour la première fois : battus d'abord, ils résolurent de périr jusqu'au dernier, ou d'être libres. Un gé-

nie guerrier, dont ils ne s'étoient pas doutés, se déploya tout à coup en eux. Ils défirent à leur tour les Algonquins, qui s'allièrent avec les Hurons dont les Iroquois tiroient leur origine. Ce fut au moment le plus chaud de cette querelle, que Jacques Cartier et ensuite Champelain, abordèrent au Canada. Les Algonquins s'unirent aux étrangers, et les Iroquois eurent à lutter contre les François, les Algonquins et les Hurons.

Bientôt les Hollandois arrivèrent à Manhatte (New-York). Les Iroquois recherchèrent l'amitié de ces nouveaux Européens, se procurèrent des armes à feu, et devinrent, en peu de temps, plus habiles au maniement de ces armes que les blancs eux-mêmes. Il n'y a point, chez les peuples civilisés, d'exemple d'une guerre aussi longue et aussi implacable que celle que firent les Iroquois aux Algonquins et aux Hurons. Elle dura plus de trois siècles. Les Algonquins furent exterminés, et les Hurons réduits à une tribu réfugiée sous la protection du canon de Quebec. La colonie françoise du Canada, au moment de succomber elle-même aux attaques des Iroquois, ne fut sauvée que par un calcul de la politique de ces Sauvages extraordinaires [1].

[1] D'autres traditions, comme on l'a vu, font des Iroquois une colonne de cette grande migration des Lennilénaps, ve-

Il est probable que les Indiens du nord de l'Amérique furent gouvernés d'abord par des rois, comme les habitants de Rome et d'Athènes, et que ces monarchies se changèrent ensuite en républiques aristocratiques : on retrouvoit, dans les principales bourgades huronnes et Iroquoises, des familles nobles ordinairement au nombre de trois. Ces familles étoient la souche des trois tribus principales; l'une de ces tribus jouissoit d'une sorte de prééminence; les membres de cette première tribu se traitoient de *frères*, et les membres des deux autres tribus de *cousins*.

Ces trois tribus portoient le nom des tribus huronnes: la tribu du Chevreuil, celle du Loup, celle de la Tortue. La dernière se partageoit en deux branches, la grande et la petite Tortue.

Le gouvernement, extrêmement compliqué, se composoit de trois conseils, le conseil des assistants, le conseil des vieillards, le conseil des guerriers en état de porter les armes, c'est-à-dire du corps de la nation.

nus des bords de l'océan Pacifique. Cette colonne des Iroquois et des Hurons auroit chassé les peuplades du nord du Canada, parmi lesquels se trouvoient les Algonquins, tandis que les Indiens Delaware, plus au midi, auroient descendu jusqu'à l'Atlantique, en dispersant les peuples primitifs établis à l'est et à l'ouest des Alleghanys.

Chaque famille fournissoit un député au conseil des assistants; ce député étoit nommé par les femmes qui choisissoient souvent une femme pour les représenter. Le conseil des assistants étoit le conseil suprême : ainsi la première puissance appartenoit aux femmes dont les hommes ne se disoient que les lieutenants; mais le conseil des vieillards prononçoit en dernier ressort, et devant lui étoient portées en appel les délibérations du conseil des assistants.

Les Iroquois avoient pensé qu'on ne se devoit pas priver de l'assistance d'un sexe dont l'esprit délié et ingénieux est fécond en ressources, et sait agir sur le cœur humain; mais ils avoient aussi pensé que les arrêts d'un conseil de femmes pourroient être passionnés; ils avoient voulu que ces arrêts fussent tempérés et comme refroidis par le jugement des vieillards. On retrouvoit ce conseil des femmes chez nos pères les Gaulois.

Le second conseil ou le conseil des vieillards étoit le modérateur entre le conseil des assistants et le conseil composé du corps des jeunes guerriers.

Tous les membres de ces trois conseils n'avoient pas le droit de prendre la parole : des orateurs choisis par chaque tribu traitoient devant les conseils des affaires de l'État : ces orateurs fai-

soient une étude particulière de la politique et de l'éloquence.

Cette coutume, qui seroit un obstacle à la liberté chez les peuples civilisés de l'Europe, n'étoit qu'une mesure d'ordre chez les Iroquois. Parmi ces peuples, on ne sacrifioit rien de la liberté particulière à la liberté générale. Aucun membre des trois conseils ne se regardoit lié individuellement par la délibération des conseils. Toutefois il étoit sans exemple qu'un guerrier eût refusé de s'y soumettre.

La nation iroquoise se divisoit en cinq cantons : ces cantons n'étoient point dépendants les uns des autres; ils pouvoient faire la paix et la guerre séparément. Les cantons neutres leurs offroient, dans ces cas, leurs bons offices.

Les cinq cantons nommoient de temps en temps des députés qui renouveloient l'alliance générale. Dans cette diète, tenue au milieu des bois, on traitoit de quelques grandes entreprises pour l'honneur et la sûreté de toute la nation. Chaque député faisoit un rapport relatif au canton qu'il représentoit, et l'on délibéroit sur des moyens de prospérité commune.

Les Iroquois étoient aussi fameux par leur politique que par leurs armes. Placés entre les Anglois et les François, ils s'aperçurent bientôt de la rivalité de ces deux peuples. Ils compri-

rent qu'ils seroient recherchés par l'un et par l'autre : ils firent alliance avec les Anglois qu'ils n'aimoient pas contre les François qu'ils estimoient, mais qui s'étoient unis aux Algonquins et aux Hurons. Cependant ils ne vouloient pas le triomphe complet d'un des deux partis étrangers : ainsi les Iroquois étoient prêts à disperser la colonie françoise du Canada, lorsqu'un ordre du conseil des Sachems arrêta l'armée et la força de revenir; ainsi les François se voyoient au moment de conquérir la Nouvelle-Jersey, et d'en chasser les Anglois, lorsque les Iroquois firent marcher leurs cinq nations au secours des Anglois, et les sauvèrent.

L'Iroquois ne conservoit de commun avec le Huron que le langage : le Huron, gai, spirituel, volage, d'une valeur brillante et téméraire, d'une taille haute et élégante, avoit l'air d'être né pour être l'allié des François.

L'Iroquois étoit au contraire d'une forte stature : poitrine large, jambes musculaires, bras nerveux. Les grands yeux ronds de l'Iroquois étincellent d'indépendance; tout son air étoit celui d'un héros; on voyoit reluire sur son front les hautes combinaisons de la pensée et les sentiments élevés de l'âme. Cet homme intrépide ne fut point étonné des armes à feu, lorsque, pour la première fois, on en usa contre lui; il tint

ferme au sifflement des balles et au bruit du canon, comme s'il les eût entendus toute sa vie; il n'eut pas l'air d'y faire plus d'attention qu'à un orage. Aussitôt qu'il se put procurer un mousquet, il s'en servit mieux qu'un Européen. Il n'abandonna pas pour cela le casse-tête, le couteau, l'arc et la flèche; mais il y ajouta la carabine, le pistolet, le poignard et la hache: il sembloit n'avoir jamais assez d'armes pour sa valeur. Doublement paré des instruments meurtriers de l'Europe et de l'Amérique, avec sa tête ornée de panaches, ses oreilles découpées, son visage barbouillé de noir, ses bras teints de sang, ce noble champion du Nouveau-Monde devint aussi redoutable à voir qu'à combattre sur le rivage qu'il défendit pied à pied contre l'étranger.

C'étoit dans l'éducation que les Iroquois plaçoient la source de leur vertu. Un jeune homme ne s'asseyoit jamais devant un vieillard : le respect pour l'âge étoit parcil à celui que Lycurgue avoit fait naître à Lacédémone. On accoutumoit la jeunesse à supporter les plus grandes privations, ainsi qu'à braver les plus grands périls. De longs jeûnes commandés par la politique au nom de la religion, des chasses dangereuses, l'exercice continuel des armes, des jeux mâles et virils, avoient donné au caractère de l'Iroquois quel-

que chose d'indomptable. Souvent de petits garçons s'attachoient les bras ensemble, mettoient un charbon ardent sur leurs bras liés, et luttoient à qui soutiendroit plus long-temps la douleur. Si une jeune fille commettoit une faute et que sa mère lui jetât de l'eau au visage, cette seule réprimande portoit quelquefois cette jeune fille à s'étrangler.

L'Iroquois méprisoit la douleur comme la vie: un Sachem de cent années affrontoit les flammes du bûcher; il excitoit les ennemis à redoubler de cruauté; il les défioit de lui arracher un soupir. Cette magnanimité de la vieillesse n'avoit pour but que de donner un exemple aux jeunes guerriers, et de leur apprendre à devenir dignes de leurs pères.

Tout se ressentoit de cette grandeur chez ce peuple: sa langue, presque toute aspirée, étonnoit l'oreille. Quand un Iroquois parloit, on eût cru ouïr un homme qui, s'exprimant avec effort, passoit successivement des intonations les plus sourdes aux intonations les plus élevées.

Tel étoit l'Iroquois, avant que l'ombre et la destruction de la civilisation européenne se fussent étendues sur lui.

Bien que j'aie dit que le droit civil et le droit criminel sont à peu près inconnus des Indiens, l'usage, en quelques lieux, a suppléé à la loi.

Le meurtre, qui chez les Francs se rachetoit par une composition pécuniaire en rapport avec l'état des personnes, ne se compense, chez les Sauvages, que par la mort du meurtrier. Dans l'Italie du moyen âge, les familles respectives prenoient fait et cause pour tout ce qui concernoit leurs membres; de là ces vengeances héréditaires qui divisoient la nation, lorsque les familles ennemies étoient puissantes.

Chez les peuplades du nord de l'Amérique, la famille de l'homicide ne vient pas à son secours, mais les parents de l'homicidé se font un devoir de le venger. Le criminel que la loi ne menace pas, que ne défend pas la nature, ne rencontrant d'asile, ni dans les bois où les alliés du mort le poursuivent, ni chez les tribus étrangères qui le livreroient, ni à son foyer domestique qui ne le sauveroit pas, devient si misérable qu'un tribunal vengeur lui seroit un bien. Là au moins il y auroit une forme, une manière de le condamner ou de l'acquitter : car si la loi frappe, elle conserve, comme le temps qui sème et moissonne. Le meurtrier Indien, las d'une vie errante, ne trouvant pas de famille publique pour le punir, se remet entre les mains d'une famille particulière qui l'immole : au défaut de la force armée, le crime conduit le criminel aux pieds du juge et du boureau.

Le meurtre involontaire s'expioit quelquefois par des présents. Chez les Abénaquis, la loi prononçoit : on exposoit le corps de l'homme assassiné sur une espèce de claie en l'air; l'assassin attaché à un poteau étoit condamné à prendre sa nourriture, et à passer plusieurs jours à ce pilori de la mort.



ÉTAT ACTUEL

DES

SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Si je présentois au lecteur ce tableau de l'Amérique sauvage, comme l'image fidèle de ce qui existe aujourd'hui, je tromperois le lecteur : j'ai peint ce qui fut beaucoup plus que ce qui est. On retrouve sans doute encore plusieurs traits du caractère indien dans les tribus errantes du Nouveau-Monde, mais l'ensemble des mœurs, l'originalité des coutumes, la forme primitive des gouvernements, enfin le génie américain a disparu. Après avoir raconté le passé, il me reste à compléter mon travail en retraçant le présent.

Quand on aura retranché du récit des premiers navigateurs et des premiers colons qui reconnurent et défrichèrent la Louisiane, la Floride, la Géorgie, les deux Carolines, la Virginie, le Maryland, la Delaware, la Pensylvanie, le New-Jersey, le New-Yorck, et tout ce qu'on appela la Nouvelle-Angleterre, l'Acadie et le Canada, on ne pourra guère évaluer la population

sauvage comprise entre le Missisipi et le fleuve Saint-Laurent, au moment de la découverte de ces contrées, au-dessous de trois millions d'hommes.

Aujourd'hui la population indienne de toute l'Amérique septentrionale, en n'y comprenant ni les Mexicains ni les Esquimaux, s'élève à peine à quatre cent mille âmes. Le recensement des peuples indigènes de cette partie du Nouveau-Monde n'a pas été fait; je vais le faire. Beaucoup d'hommes, beaucoup de tribus manqueront à l'appel : dernier historien de ces peuples, c'est leur registre mortuaire que je vais ouvrir.

En 1534, à l'arrivée de Jacques Cartier au Canada, et à l'époque de la fondation de Quebec par Champelain en 1608, les Algonquins, les Iroquois, les Hurons, avec leurs tribus alliées ou sujettes, savoir, les Etchemins, les Souriquois, les Bersiamites, les Papinaclets, les Montaguès, les Attikamègues, les Nipisissings, les Temiscamings, les Amikouès, les Cristinaux, les Assiniboils, les Pouteouatamis, les Nokais, les Otchagras, les Miamis, armoient à peu près cinquante mille guerriers; ce qui suppose chez les Sauvages une population d'à peu près deux cent cinquante mille âmes. Au dire de Lahontan, chacun des cinq grands villages iroquois renfermoit quatorze mille habitants. Aujourd'hui on ne rencontre dans le bas Canada que six hameaux de

Sauvages devenus chrétiens : les Hurons de Corette, les Abénaquis de Saint-François, les Algonquins, les Nipissings, les Iroquois du lac des deux montagnes, et les Osouékatchie; foibles échantillons de plusieurs races qui ne sont plus, et qui, recueillis par la religion, offrent la double preuve de sa puissance à conserver et de celle des hommes à détruire.

Le reste des cinq nations iroquoises est enclavé dans les possessions angloises et américaines, et le nombre de tous les Sauvages que je viens de nommer est tout au plus de deux mille cinq cents à trois mille âmes.

Les Abénaquis qui, en 1587, occupoient l'Acadie (aujourd'hui le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse), les Sauvages du Maine qui détruisirent tous les établissements des blancs en 1675, et qui continuèrent leurs ravages jusqu'en 1748; les mêmes hordes qui firent subir le même sort au New-Hampshire, les Wampanoags, les Nipmucks, qui livrèrent des espèces de batailles rangées aux Anglois, assiégèrent Hadley, et donnèrent l'assaut à Brookfield dans la Massachusetts; les Indiens qui, dans les mêmes années 1673 et 1675, combattirent les Européens; les Pequots du Connecticut; les Indiens qui négocièrent la cession d'une partie de leurs terres avec les États de New-York, de New-Jersey, de la Pensylvanie, de la Delaware; les Pysca-

taways du Maryland; les tribus qui obéissoient à Powhatan dans la Virginie; les Paraoustis dans les Carolines, tous ces peuples ont disparu [1].

Des nations nombreuses que Ferdinand de Soto rencontra dans les Florides (et il faut comprendre sous ce nom tout ce qui forme aujourd'hui les États de la Géorgie, de l'Alabama, du Mississipi et du Tennessée), il ne reste plus que les Creeks, les Chéroquois et les Chicassais [2].

Les Creeks dont j'ai peint les anciennes mœurs ne pourroient mettre sur pied dans ce moment deux mille guerriers. Des vastes pays qui leur appartenoient, ils ne possèdent plus qu'environ huit mille milles carrés dans l'État de Géorgie, et un territoire à peu près égal dans l'Alabama. Les Chéroquois et les Chicassais, réduits à une poignée d'hommes, vivent dans un coin des États de Géorgie et de Tennessée, les derniers sur les deux rives du fleuve Hiwassée.

[1] La plupart de ces peuples appartenoient à la grande nation de Lennilénaps, dont les deux branches principales étoient les Iroquois et les Hurons au nord, et les Indiens Delaware au midi.

[2] On peut consulter avec fruit, pour la Floride, un ouvrage intitulé : *Vue de la Floride occidentale, contenant sa géographie, sa topographie, etc., suivie d'un appendice sur ses antiquités, les titres de concession des terres et des canaux, et accompagné d'une carte de la côte, des plans de Pensacola et de l'entrée du port.* Philadelphie, 1817.

Tout foibles qu'ils sont, les Creeks ont combattu vaillamment les Américains dans les années 1813 et 1814. Les généraux Jackson, White, Clayborne, Floyd, leur firent éprouver de grandes pertes à Talladéga, Hillabes, Autossée, Bécanachaca et surtout à Entonopeka. Ces Sauvages avoient fait des progrès sensibles dans la civilisation, et surtout dans l'art de la guerre, employant et dirigeant très-bien l'artillerie. Il y a quelques années qu'ils jugèrent et mirent à mort un de leurs Mico ou rois, pour avoir vendu des terres aux blancs sans la participation du Conseil national.

Les Américains, qui convoitent le riche territoire où vivent encore les Muscogulges et les Siminoles, ont voulu les forcer à le leur céder pour une somme d'argent, leur proposant de les transporter ensuite à l'occident du Missouri. L'État de Géorgie a prétendu qu'il avoit acheté ce territoire; le congrès américain a mis quelque obstacle à cette prétention; mais tôt ou tard les Creeks, les Chéroquois et les Chicassais, serrés entre la population blanche du Mississipi, du Tennessée, de l'Alabama et de la Géorgie, seront obligés de subir l'exil ou l'extermination.

En remontant le Mississipi depuis son embouchure jusqu'au confluent de l'Ohio, tous les Sauvages qui habitoient ces deux bords, les

Biloxis, les Torimas, les Kappas, les Sotouïs, les Bayagoulas, les Colapissas, les Tansas, les Natchez et les Yazous ne sont plus.

Dans la vallée de l'Ohio, les nations qui erroient encore le long de cette rivière et de ses affluents se soulevèrent en 1810 contre les Américains. Elles mirent à leur tête un jongleur ou prophète qui annonçoit la victoire, tandis que son frère, le fameux Thécumseh, combattoit : trois mille Sauvages se trouvèrent réunis pour recouvrer leur indépendance. Le général américain Harrison marcha contre eux avec un corps de troupes; il les rencontra, le 6 novembre, 1811, au confluent du Tippacanoé et du Wabash. Les Indiens montrèrent le plus grand courage, et leur chef Thécumseh déploya une habileté extraordinaire : il fut pourtant vaincu.

La guerre de 1812, entre les Américains et les Anglois, renouvela les hostilités sur les frontières du désert; les Sauvages se rangèrent presque tous du parti des Anglois, Thécumseh étoit passé à leur service : le colonel Proctor, Anglois, dirigeoit les opérations. Des scènes de barbarie eurent lieu à Cikago et aux forts Meigs et Mildeu : le cœur du capitaine Wells fut dévoré dans un repas de chair humaine. Le général Harrison accourut encore, et battit les Sauvages à l'affaire du Thames. Thécumseh y fut tué : le

colonel Proctor dut son salut à la vitesse de son cheval.

La paix ayant été conclue entre les États-Unis et l'Angleterre en 1814, les limites des deux empires furent définitivement réglées : les Américains ont assuré par une chaîne de postes militaires leur domination sur les Sauvages.

Depuis l'embouchure de l'Ohio jusqu'au saut de Saint-Antoine sur le Mississipi, on trouve sur la rive occidentale de ce dernier fleuve les Saukis, dont la population s'élève à quatre mille huit cents âmes, les Renards à mille six cents âmes, les Winebegos à mille six cents, et les Ménomènes à mille deux cents. Les Illinois sont la souche de ces tribus.

Viennent ensuite les Sioux de race mexicaine divisés en six nations : la première habite, en partie, le Haut-Mississipi; la seconde, la troisième, la quatrième et la cinquième tiennent les rivages de la rivière Saint-Pierre; la sixième s'étend vers le Missouri. Ou évalue ces six nations Siouses à environ quarante-cinq mille âmes.

Derrière les Sioux, en s'approchant du Nouveau-Mexique, se trouvent quelques débris des Osages, des Cansas, des Octotatas, des Mactotatas, des Ajouès et des Panis.

Les Assiboins errent sous divers noms depuis

les sources septentrionales du Missouri jusqu'à la grande Rivière-Rouge, qui se jette dans la baie d'Hudson : leur population est de vingt-cinq mille âmes.

Les Cypowais, de race algonquine et ennemis des Sioux, chassent au nombre de trois ou quatre mille guerriers dans les déserts qui séparent les grands lacs du Canada du lac Winnepic.

Voilà tout ce que l'on sait de plus positif sur la population des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Si l'on joint à ces tribus connues les tribus moins fréquentées, qui vivent au-delà des Montagnes Rocheuses, on aura bien de la peine à trouver les quatre cent mille individus mentionnés au commencement de ce dénombrement. Il y a des voyageurs qui ne portent pas à plus de cent mille âmes la population indienne en deçà des Montagnes Rocheuses, et à plus de cinquante mille au-delà de ces montagnes, y compris les Sauvages de la Californie.

Poussées par les populations européennes vers le nord-ouest de l'Amérique septentrionale, les populations sauvages viennent, par une singulière destinée, expirer au rivage même sur lequel elles débarquèrent dans des siècles inconnus, pour prendre possession de l'Amérique. Dans la langue iroquoise, les Indiens

se donnoient le nom d'*hommes de toujours*, ONGOUE-ONOUE : ces *hommes de toujours* ont passé, et l'étranger ne laissera bientôt aux héritiers légitimes de tout un monde que la terre de leur tombeau.

Les raisons de cette dépopulation sont connues : l'usage des liqueurs fortes, les vices, les maladies, les guerres, que nous avons multipliés chez les Indiens, ont précipité la destruction de ces peuples; mais il n'est pas tout-à-fait vrai que l'état social, en venant se placer dans les forêts, ait été une cause efficiente de cette destruction.

L'Indien n'étoit pas *sauvage;* la civilisation européenne n'a point agi sur *le pur état de nature*, elle a agi sur la *civilisation américaine commençante;* si elle n'eût rien rencontré, elle eût créé quelque chose; mais elle a trouvé des mœurs et les a détruites, parce qu'elle étoit plus forte, et qu'elle n'a pas cru se devoir mêler à ces mœurs.

Demander ce que seroient devenus les habitants de l'Amérique, si l'Amérique eût échappé aux voiles de nos navigateurs, seroit sans doute une question inutile, mais pourtant curieuse à examiner. Auroient-ils péri en silence, comme ces nations plus avancées dans les arts, qui, selon toutes les probabilités, fleurirent autrefois

dans les contrées qu'arrosent l'Ohio, le Muskingum, le Tennessée, le Mississipi inférieur et le Tumbec-bee?

Écartant un moment les grands principes du christianisme, mettant à part les intérêts de l'Europe, un esprit philosophique auroit pu désirer que les peuples du Nouveau-Monde eussent eu le temps de se développer hors du cercle de nos institutions. Nous en sommes réduits partout aux formes usées d'une civilisation vieillie (je ne parle pas des populations de l'Asie, arrêtées depuis quatre mille ans dans un despotisme qui tient de l'enfance) : on a trouvé chez les Sauvages du Canada, de la Nouvelle-Angleterre et des Florides, des commencements de toutes les coutumes et de toutes les lois des Grecs, des Romains et des Hébreux. Une civilisation d'une nature différente de la nôtre, auroit pu reproduire les hommes de l'antiquité, ou faire jaillir des lumières inconnues d'une source encore ignorée. Qui sait si nous n'eussions pas vu aborder un jour à nos rivages quelque Colomb Américain venant découvrir l'Ancien-Monde?

La dégradation des mœurs indiennes a marché de pair avec la dépopulation des tribus. Les traditions religieuses sont devenues beaucoup plus confuses; l'instruction répandue d'abord

par les Missionnaires du Canada, a mêlé des idées étrangères aux idées natives des indigènes: on aperçoit aujourd'hui, au travers des fables grossières, les croyances chrétiennes défigurées. La plupart des Sauvages portent des croix pour ornements, et les traiteurs protestants leur vendent ce que leur donnoient les Missionnaires catholiques. Disons, à l'honneur de notre patrie et à la gloire de notre religion, que les Indiens s'étoient fortement attachés aux François; qu'ils ne cessent de les regretter, et qu'une *robe noire* (un missionnaire) est encore en vénération dans les forêts américaines. Si les Anglois, dans leurs guerres, avec les États-Unis, ont vu presque tous les Sauvages s'enrôler sous la bannière britannique, c'est que les Anglois de Québec ont encore parmi eux des descendants des François, et qu'ils occupent le pays qu'*Ononthio*[1] a gouverné. Le Sauvage continue de nous aimer dans le sol que nous avons foulé, dans la terre où nous fûmes ses premiers hôtes, et où nous avons laissé des tombeaux: en servant les nouveaux possesseurs du Canada, il reste fidèle à la France dans les ennemis des François.

Voici ce qu'on lit dans un *Voyage* récent fait

[1] *La grande Montagne.* Nom sauvage des gouverneurs françois du Canada.

aux sources du Mississipi. L'autorité de ce passage est d'autant plus grande, que l'auteur, dans un autre endroit de son voyage, s'arrête pour argumenter contre les Jésuites de nos jours.

« Pour rendre justice à la vérité, les Mission-
» naires françois, en général, se sont toujours
» distingués partout par une vie exemplaire et
» conforme à leur état. Leur bonne foi religieuse,
» leur charité apostolique, leur douceur insi-
» nuante, leur patience héroïque, et leur éloigne-
» ment du fanatisme et du rigorisme, fixent
» dans ces contrées des époques édifiantes dans
» les fastes du christianisme, et pendant que
» la mémoire des del Vilde, des Vodilla, etc.,
» sera toujours en exécration dans tous les
» cœurs vraiment chrétiens, celle des Daniel,
» des Brébœuf, etc., ne perdra jamais de la
» vénération, que l'histoire des découvertes et
» des missions leur consacre à juste titre. De là
» cette prédilection que les Sauvages témoignent
» pour les François, prédilection qu'ils trouvent
» naturellement dans le fond de leur âme, nourrie
» par les traditions que leurs pères ont laissées
» en faveur des premiers apôtres du Canada, alors
» la Nouvelle-France [1]. »

Cela confirme ce que j'ai écrit autrefois sur les missions du Canada. Le caractère brillant

[1] Voyage de Beltrami, 1823.

de la valeur françoise, notre désintéressement, notre gaîté, notre esprit aventureux, sympathisoient avec le génie des Indiens; mais il faut convenir aussi que la religion catholique est plus propre à l'éducation du Sauvage que le culte protestant.

Quand le christianisme commença au milieu d'un monde civilisé et des spectacles du paganisme, il fut simple dans son extérieur, sévère dans sa morale, métaphysique dans ses arguments, parce qu'il s'agissoit d'arracher à l'erreur des peuples séduits par les sens, ou égarés par des systèmes de philosophie. Quand le christianisme passa des délices de Rome et des écoles d'Athènes aux forêts de la Germanie, il s'environna de pompes et d'images, afin d'enchanter la simplicité du Barbare. Les gouvernements protestants de l'Amérique se sont peu occupés de la civilisation des Sauvages; ils n'ont songé qu'à trafiquer avec eux : or, le commerce qui accroît la civilisation parmi les peuples déjà civilisés, et chez lesquels l'intelligence a prévalu sur les mœurs, ne produit que la corruption chez les peuples où les mœurs sont supérieures à l'intelligence. La religion est évidemment la loi primitive : les pères Jogues, Lallemant et Brébœuf étoient des législateurs d'une toute autre espèce que les traiteurs anglois et américains.

De même que les notions religieuses des Sauvages se sont brouillées, les institutions politiques de ces peuples ont été altérées par l'irruption des Européens. Les ressorts du gouvernement indien étoient subtils et délicats; le temps ne les avoit point consolidés; la politique étrangère, en les touchant, les a facilement brisés. Ces divers conseils balançant leurs autorités respectives, ces contrepoids formés par les assistants, les Sachems, les matrones, les jeunes guerriers, toute cette machine a été dérangée: nos présents, nos vices, nos armes, ont acheté, corrompu ou tué les personnages dont se composoient ces pouvoirs divers.

Aujourd'hui les tribus indiennes sont conduites tout simplement par un chef: celles qui se sont confédérées se réunissent quelquefois dans des diètes générales; mais aucune loi ne réglant ces assemblées, elles se séparent presque toujours sans avoir rien arrêté: elles ont le sentiment de leur nullité et le découragement qui accompagne la foiblesse.

Une autre cause a contribué à dégrader le gouvernement des Sauvages : l'établissement des postes militaires américains et anglois au milieu des bois. Là, un commandant se constitue le protecteur des Indiens dans le désert; à l'aide de quelques présents, il fait comparoître

les tribus devant lui; il se déclare leur père et l'envoyé d'un des *trois mondes blancs;* les Sauvages désignent ainsi les Espagnols, les François et les Anglois. Le commandant apprend à ses *enfants rouges* qu'il va fixer telles limites, défricher tel terrain, etc. Le Sauvage finit par croire qu'il n'est pas le véritable possesseur de la terre dont on dispose sans son aveu; il s'accoutume à se regarder comme d'une espèce inférieure au blanc; il consent à recevoir des ordres, à chasser, à combattre pour des maîtres. Qu'a-t-on besoin de se gouverner, quand on n'a plus qu'à obéir?

Il est naturel que les mœurs et les coutumes se soient détériorées avec la religion et la politique, que tout ait été emporté à la fois.

Lorsque les Européens pénétrèrent en Amérique, les Sauvages vivoient et se vêtissoient du produit de leurs chasses, et n'en faisoient entre eux aucun négoce. Bientôt les étrangers leur apprirent à le troquer pour des armes, des liqueurs fortes, divers ustensiles de ménage, des draps grossiers et des parures. Quelques François, qu'on appela *coureurs de bois*, accompagnèrent d'abord les Indiens dans leurs excursions. Peu à peu il se forma des compagnies de commerçants qui poussèrent des postes avancés et placèrent des factoreries au milieu des déserts.

Poursuivis, par l'avidité européenne et par la corruption des peuples civilisés, jusqu'au fond de leurs bois, les Indiens échangent, dans ces magasins, de riches pelleteries contre des objets de peu de valeur, mais qui sont devenus, pour eux, des objets de première nécessité. Non-seulement ils trafiquent de la chasse faite, mais ils disposent de la chasse à venir, comme on vend une récolte sur pied.

Ces avances accordées par les traiteurs, plongent les Indiens dans un abîme de dettes : ils ont alors toutes les calamités de l'homme du peuple de nos cités, et toutes les détresses du Sauvage. Leurs chasses, dont ils cherchent à exagérer les résultats, se transforment en une effroyable fatigue : ils y mènent leurs femmes ; ces malheureuses, employées à tous les services du camp, tirent les traîneaux, vont chercher les bêtes tuées, tannent les peaux, font dessécher les viandes. On les voit, chargées des fardeaux les plus lourds, porter encore leurs petits enfants à leurs mamelles, ou sur leurs épaules. Sont-elles enceintes et près d'accoucher, pour hâter leur délivrance et retourner plus vite à l'ouvrage, elles s'appliquent le ventre sur une barre de bois élevée à quelques pieds de terre ; laissant pendre en bas leurs jambes et leur tête, elles donnent ainsi le jour à une misérable créature, dans toute la

rigueur de la malédiction : *In dolore paries filios!*

Ainsi la civilisation, en entrant, par le commerce, chez les tribus américaines, au lieu de développer leur intelligence, les a abruties. L'Indien est devenu perfide, intéressé, menteur, dissolu : sa cabane est un réceptacle d'immondices et d'ordure. Quand il étoit nu, ou couvert de peau de bêtes, il avoit quelque chose de fier et de grand; aujourd'hui, des haillons européens, sans couvrir sa nudité, attestent seulement sa misère : c'est un mendiant à la porte d'un comptoir; ce n'est plus un Sauvage dans ses forêts.

Enfin il s'est formé une espèce de peuple métis, né du commerce des aventuriers européens et des femmes sauvages. Ces hommes, que l'on appelle *bois brûlé*, à cause de la couleur de leur peau, sont les gens d'affaires, ou les courtiers de change entre les peuples dont ils tirent leur double origine : parlant à la fois la langue de leurs pères et de leurs mères, interprètes des traiteurs auprès des Indiens, et des Indiens auprès des traiteurs, ils ont les vices des deux races. Ces bâtards de la nature civilisée et de la nature sauvage se vendent tantôt aux Américains, tantôt aux Anglois, pour leur livrer le monopole des pelleteries ; ils entretiennent les rivalités des compagnies angloises de la *baie d'Hudson*, du *Nord-Ouest* et des compagnies américaines, *Fur*

Colombian american Company, Missouri's fur Company, et autres : ils font eux-mêmes des chasses au compte des traiteurs, et avec des chasseurs soldés par les compagnies.

Le spectacle est alors tout différent des chasses indiennes : les hommes sont à cheval ; il y a des fourgons qui transportent les viandes sèches et les fourrures; les femmes et les enfants sont traînés, sur de petits chariots, par des chiens. Ces chiens, si utiles dans les contrées septentrionales, sont encore une charge pour leurs maîtres; car ceux-ci ne pouvant les nourrir pendant l'été, les mettent en pension, à crédit, chez des gardiens, et contractent ainsi de nouvelles dettes. Les dogues affamés sortent quelquefois de leur chenil; ne pouvant aller à la chasse, ils vont à la pêche; on les voit se plonger dans les rivières, et saisir le poisson jusqu'au fond de l'eau.

On ne connoît en Europe que cette grande guerre de l'Amérique qui a donné au monde un peuple libre. On ignore que le sang a coulé pour les chétifs intérêts de quelques marchands fourreurs. La Compagnie de la baie d'Hudson vendit, en 1811, à lord Selkirk, un grand terrain sur le bord de la *Rivière Rouge;* l'établissement se fit en 1812. La Compagnie du Nord-Ouest, ou du Canada, en prit ombrage:

les deux compagnies, alliées à diverses tribus indiennes, et secondées des *bois brûlés,* en vinrent aux mains. Cette petite guerre domestique, qui fut horrible, avoit lieu dans les déserts glacés de la baie d'Hudson: la colonie de lord Selkirk fut détruite au mois de juin 1815, précisément au moment où se donnoit la bataille de Waterloo. Sur ces deux théâtres si différents par l'éclat et par l'obscurité, les malheurs de l'espèce humaine étoient les mêmes. Les deux Compagnies épuisées ont senti qu'il valoit mieux s'unir que se déchirer : elles poussent aujourd'hui de concert leurs opérations, à l'ouest, jusqu'à la Colombia, au nord, jusque sur les fleuves qui se jettent dans la mer Polaire.

En résumé, les plus fières nations de l'Amérique septentrionale n'ont conservé de leur race que la langue et le vêtement; encore celui-ci est-il altéré : elles ont un peu appris à cultiver la terre et à élever des troupeaux. De guerrier fameux qu'il étoit, le Sauvage du Canada est devenu berger obscur; espèce de pâtre extraordinaire, conduisant ses cavales avec un casse-tête, et ses moutons avec des flèches. Philippe, successeur d'Alexandre, mourut greffier à Rome; un Iroquois chante et danse, pour quelques pièces de monnoie, à Paris : il ne faut pas voir le lendemain de la gloire.

En traçant ce tableau d'un monde sauvage, en parlant sans cesse du Canada et de la Louisiane, en regardant sur les vieilles cartes l'étendue des anciennes colonies françoises dans l'Amérique, j'étois poursuivi d'une idée pénible; je me demandois comment le gouvernement de mon pays avoit pu laisser périr ces colonies qui seroient aujourd'hui pour nous une source inépuisable de prospérité.

De l'Acadie et du Canada à la Louisiane, de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Missisipi, le territoire de *la Nouvelle-France* entouroit ce qui forma dans l'origine la confédération des treize premiers États-Unis. Les onze autres États, le district de la Colombie, les territoires du Michigan, du Nord-Ouest, du Missouri, de l'Oregon et d'Arkansa, nous appartenoient ou nous appartiendroient comme ils appartiennent aujourd'hui aux États-Unis par la cession des Anglois et des Espagnols, nos premiers héritiers dans le Canada et dans la Louisiane.

Prenez votre point de départ entre le 43e et le 44e degré de latitude nord, sur l'Atlantique, au cap Sable de la Nouvelle-Écosse, autrefois l'Acadie; de ce point, conduisez une ligne qui passe derrière les premiers États-Unis, le Maine, Vernon, New-Yorck, la Pensylvanie, la Virginie, la Caroline et la Géorgie; que cette ligne vienne

par le Tennessée chercher le Mississipi et la Nouvelle-Orléans; qu'elle remonte ensuite du 29e degré (latitude des bouches du Mississipi), qu'elle remonte par le territoire d'Arkansa à celui de l'Orégon; qu'elle traverse les Montagnes Rocheuses, et se termine à la pointe Saint-Georges sur la côte de l'océan Pacifique, vers le 42e degré de latitude nord: l'immense pays compris entre cette ligne, la mer Atlantique au nord-est, la mer Polaire au nord, l'océan Pacifique et les possessions russes au nord-ouest, le golfe mexicain au midi, c'est-à-dire plus des deux tiers de l'Amérique septentrionale, reconnoîtroient les lois de la France.

Que seroit-il arrivé si de telles colonies eussent été encore entre nos mains au moment de l'émancipation des États-Unis? cette émancipation auroit-elle eu lieu? notre présence sur le sol américain l'auroit-elle hâtée ou retardée? la *Nouvelle-France* elle-même seroit-elle devenue libre? pourquoi non? Quel malheur y auroit-il pour la mère-patrie à voir fleurir un immense empire sorti de son sein, un empire qui répandroit la gloire de notre nom et de notre langue dans un autre hémisphère?

Nous possédions au-delà des mers de vastes contrées qui pouvoient offrir un asile à l'excédant de notre population, un marché considérable à notre commerce, un aliment à notre

marine; aujourd'hui nous nous trouvons forcés d'ensevelir dans nos prisons des coupables condamnés par les tribunaux, faute d'un coin de terre pour y déposer ces malheureux. Nous sommes exclus du nouvel univers, où le genre humain recommence. Les langues angloise et espagnole servent en Afrique, en Asie, dans les îles de la mer du Sud, sur le continent des deux Amériques, à l'interprétation de la pensée de plusieurs millions d'hommes; et nous, déshérités des conquêtes de notre courage et de notre génie, à peine entendons-nous parler dans quelques bourgades de la Louisiane et du Canada, sous une domination étrangère, la langue de Racine, de Colbert et de Louis XIV: elle n'y reste que comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique.

Ainsi donc, la France a disparu de l'Amérique septentrionale, comme ces tribus indiennes avec lesquelles elle sympathisoit, et dont j'ai aperçu quelques débris. Qu'est-il arrivé dans cette Amérique du Nord depuis l'époque où j'y voyageois? c'est maintenant ce qu'il faut dire. Pour consoler les lecteurs, je vais, dans la conclusion de cet ouvrage, arrêter leurs regards sur un tableau miraculeux : ils apprendront ce que peut la liberté pour le bonheur et la dignité de l'homme, lorsqu'elle ne se sépare point des idées religieuses, qu'elle est à la fois intelligente et sainte.

CONCLUSION.

ÉTATS-UNIS.

Si je revoyois aujourd'hui les États-Unis, je ne les reconnoîtrois plus : là où j'ai laissé des forêts, je trouverois des champs cultivés, là où je me suis frayé un chemin à travers les halliers, je voyagerois sur de grandes routes. Le Mississipi, le Missouri, l'Ohio, ne coulent plus dans la solitude; de gros vaisseaux à trois mâts les remontent; plus de deux cents bateaux à vapeur en vivifient les rivages. Aux Natchez, au lieu de la hutte de Céluta, s'élève une ville charmante d'environ cinq mille habitants. Chactas pourroit être aujourd'hui député au congrès et se rendre chez Atala par deux routes, dont l'une mène à Saint-Étienne, sur le Tumbec-bee, et l'autre aux Natchitochès : un livre de poste lui indiqueroit les relais, au nombre de onze : Washington, Francklin, Homochitt, etc.

L'Alabama et le Ténessée sont divisés, le premier en trente-trois comtés, et il contient vingt et

une villes; le second en cinquante et un comtés, et il renferme quarante-huit villes. Quelques-unes de ces villes, telles que Cahawba, capitale de l'Alabama, conservent leur dénomination sauvage, mais elles sont environnées d'autres villes différemment désignées : il y a chez les Muscogulges, les Siminoles, les Chéroquois et les Chicassais, une cité d'Athènes, une autre de Marathon, une autre de Carthage, une autre de Memphis, une autre de Sparte, une autre de Florence, une autre d'Hampden, des comtés de Colombie et de Marengo : la gloire de tous les pays a placé un nom dans ces mêmes déserts où j'ai rencontré le Père Aubry et l'obscure Atala.

Le Kentucky montre un Versailles; un comté appelé Bourbon, a pour capitale Paris. Tous les exilés, tous les opprimés qui se sont retirés en Amérique, y ont porté la mémoire de leur patrie.

> ..... Falsi Simoentis ad undam
> Libabat cineri Andromache.

Les États-Unis offrent donc dans leur sein, sous la protection de la liberté, une image et un souvenir de la plupart des lieux célèbres de l'ancienne et de la moderne Europe; semblables à ce jardin de la campagne de Rome, où Adrien avoit fait répéter les divers monuments de son empire.

Remarquons qu'il n'y a presque point de

comtés qui ne renferment une ville, un village, ou un hameau de Washington; touchante unanimité de la reconnoissance d'un peuple.

L'Ohio arrose maintenant quatre États : le Kentucky, l'Ohio, proprement dit, l'Indiana et l'Illinois. Trente députés et huit sénateurs sont envoyés au congrès par ces quatre États : la Virginie et le Ténessée touchent l'Ohio sur deux points; il compte sur ses bords cent quatre-vingt-onze comtés et deux cent huit villes. Un canal que l'on creuse au portage de ses rapides, et qui sera fini dans trois ans, rendra le fleuve navigable pour de gros vaisseaux, jusqu'à Pittsbourg.

Trente-trois grandes routes sortent de Washington, comme autrefois les voies romaines partoient de Rome, et aboutissent, en se partageant, à la circonférence des États-Unis. Ainsi on va de Washington à Dover, dans la Delaware; de Washington à la Providence, dans le Rhode-Island; de Washington à Robbinstown, dans le district du Maine, frontière des États britanniques au nord; de Washington à Concorde; de Washington à Montpellier, dans le Connecticut; de Washington à Albany, et de là à Montréal et à Quebec; de Washington au Havre de Sackets, sur le lac Ontario; de Washington à la chute et au fort de

Niagara; de Washington, par Pittsbourg, au détroit et à Michilinachinac, sur le lac Érié; de Washington, par Saint-Louis sur le Missisipi, à Councile-Bluffs, du Missouri; de Washington à la Nouvelle-Orléans et à l'embouchure du Mississipi; de Washington aux Natchez; de Washington à Charlestown, à Savannah et à Saint-Augustin; le tout formant une circulation intérieure de routes de vingt-cinq mille sept cent quarante-sept milles.

On voit, par les points où se lient ces routes, qu'elles parcourent des lieux naguère sauvages, aujourd'hui cultivés et habités. Sur un grand nombre de ces routes, les postes sont montées: des voitures publiques vous conduisent d'un lieu à l'autre à des prix modérés. On prend la diligence pour l'Ohio ou pour la chute de Niagara, comme, de mon temps, on prenoit un guide ou un interprète indien. Des chemins de communication s'embranchent aux voies principales et sont également pourvus de moyens de transport. Ces moyens sont presque toujours doubles, car des lacs et des rivières se trouvant partout, on peut voyager en bateaux à rames et à voiles, ou sur des bateaux à vapeur.

Des embarcations de cette dernière espèce font des passages réguliers de Boston et de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans; elles sont pareillement éta-

blies sur les lacs du Canada, l'Ontario, l'Érié, le Michigan, le Champlain, sur ces lacs où l'on voyoit à peine, il y a trente ans, quelques pirogues de Sauvages, et où des vaisseaux de ligne se livrent maintenant des combats.

Les bateaux à vapeur aux États-Unis servent non-seulement au besoin du commerce et des voyageurs, mais on les emploie encore à la défense du pays : quelques-uns d'entre eux, d'une immense dimension, placés à l'embouchure des fleuves, armés de canons et d'eau bouillante, ressemblent à la fois à des citadelles modernes et à des forteresses du moyen âge.

Aux vingt-cinq mille sept cent quarante-sept milles de routes générales, il faut ajouter l'étendue de quatre cent dix-neuf routes cantonales, et celle de cinquante-huit mille cent trente-sept milles de routes d'eau. Les canaux augmentent le nombre de ces dernières routes : le canal de Middlessex joint le port de Boston avec la rivière Merrimack; le canal Champlain fait communiquer ce lac avec les mers canadiennes; le fameux canal Érié, ou de New-York, unit maintenant le lac Érié à l'Atlantique; les canaux Sautee, Chesapeake, et Albemarne sont dus aux États de la Caroline et de la Virginie; et, comme de larges rivières coulant en diverses direc-

tions, se rapprochent par leurs sources, rien de plus facile que de les lier entre elles. Cinq chemins sont déjà connus pour aller à l'océan Pacifique; un seul de ces chemins passe à travers le territoire espagnol.

Une loi du congrès de la session de 1824 à 1825 ordonne l'établissement d'un poste militaire à l'Orégon. Les Américains, qui ont un établissement sur la Colombia, pénètrent ainsi jusqu'au grand Océan entre les Amériques angloise, russe et espagnole, par une zone de terre d'à peu près six degrés de large.

Il y a cependant un borne naturelle à la colonisation. La frontière des bois s'arrête à l'ouest et au nord du Missouri, à des stepps immenses qui n'offrent pas un seul arbre, et qui semblent se refuser à la culture, bien que l'herbe y croisse abondamment. Cette Arabie verte sert de passage aux colons qui se rendent en caravanes aux Montagnes Rocheuses et au Nouveau-Mexique; elle sépare les États-Unis de l'Atlantique des États-Unis de la mer du Sud, comme ces déserts qui, dans l'ancien monde, disjoignent des régions fertiles. Un Américain a proposé d'ouvrir à ses frais un grand chemin ferré, depuis Saint-Louis sur le Mississipi jusqu'à l'embouchure de la Colombia, pour une concession de dix milles en profondeur qui lui seroit faite par le congrès, des

deux côtés du chemin : ce gigantesque marché n'a pas été accepté.

Dans l'année 1789, il y avoit seulement soixante-quinze bureaux de poste aux États-Unis : il y en a maintenant plus de cinq mille.

De 1790 à 1795, ces bureaux furent portés de soixante-quinze à quatre cent cinquante-trois; en 1800, ils étoient au nombre de neuf cent trois; en 1805, ils s'élevoient à quinze cent cinquante-huit; en 1810, à deux mille trois cents; en 1815, à trois mille; en 1817, à trois mille quatre cent cinquante-neuf; en 1820, à quatre mille trente; en 1825, à près de cinq mille cinq cents.

Les lettres et dépêches sont transportées par des malles-poste qui font environ cent cinquante milles par jour, et par des courriers à cheval et à pied.

Une grande ligne de malles-poste s'étend depuis Anson, dans l'état du Maine, par Washington, à Nashville, dans l'État de Tennessée; distance, quatorze cent quarante-huit milles. Une autre ligne joint Highgate, dans l'État de Vermont, à Sainte-Marie en Géorgie; distance, treize cent soixante-neuf milles. Des relais de malles-poste sont montés depuis Washington à Pittsbourg; distance, deux cent vingt-six milles : ils seront bientôt établis jusqu'à Saint-

Louis du Mississipi, par Vincennes; et jusqu'à Nashville, par Lexington, Kentucky. Les auberges sont bonnes et propres, et quelquefois excellentes.

Des bureaux pour la vente des terres publiques sont ouverts dans les États de l'Ohio et d'Indiana, dans le territoire du Michigan, du Missouri et des Arkansas, dans les États de la Louisiane, du Mississipi et de l'Alabama. On croit qu'il reste plus de cent cinquante millions d'acres de terre propre à la culture, sans compter le sol des grandes forêts. On évalue ces cent cinquante millions d'acres à environ un milliard 500 millions de dollars, estimant les acres l'un dans l'autre à 10 dollars, et n'évaluant le dollar qu'à 3 fr., calcul extrêmement foible sous tous les rapports.

On trouve dans les États du Nord vingt-cinq postes militaires, et vingt-deux dans les États du Midi.

En 1790, la population des États-Unis étoit de trois millions neuf cent vingt-neuf mille trois cent vingt-six habitans; en 1800, elle étoit de cinq millions trois cent cinq mille six cent soixante-six; en 1810, de sept millions deux cent trente-neuf mille neuf cent trois; en 1820, de neuf millions six cent neuf mille huit cent vingt-sept. Sur cette population, il faut compter un million

cinq cent trente-un mille quatre cent trente-six esclaves.

En 1790, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, l'Alabama, le Mississipi, le Missouri, n'avoient pas assez de colons pour qu'on les pût récenser. Le Kentucky seul, en 1800, en présentoit soixante-treize mille six cent soixante-dix-sept, et le Tennessée, trente-cinq mille six cent quatre-vingt-onze. L'Ohio, sans habitants en 1790, en comptoit quarante-cinq mille trois cent soixante-cinq, en 1800, deux cent trente mille sept cent soixante, en 1810, et cinq cent quatre-vingt-un mille quatre cent trente-quatre en 1820; l'Alabama, de 1810 à 1820, est monté de dix mille habitants à cent vingt-sept mille neuf cent un.

Ainsi, la population des États-Unis s'est accrue de dix ans en dix ans, depuis 1790 jusqu'à 1820, dans la proportion de trente-cinq individus sur cent. Six années sont déjà écoulées des dix années qui se compléteront en 1830, époque à laquelle on présume que la population des États-Unis sera à peu près de douze millions huit cent soixante-quinze mille âmes; la part de l'Ohio sera de huit cent cinquante mille habitants, et celle du Kentucky de sept cent cinquante mille.

Si la population continuoit à doubler tous les vingt-cinq ans, en 1855 les États-Unis auroient

une population de vingt-cinq millions sept cent cinquante mille âmes; et vingt-cinq ans plus tard, c'est-à-dire en 1880, cette population s'élèveroit au-dessus de cinquante millions.

En 1821, le produit des exportations des productions indigènes et étrangères des États-Unis a monté à la somme de 64,974,382 dollars; le revenu public, dans la même année, s'est élevé à 14,264,000 dollars; l'excédant de la recette sur la dépense a été de 3,334,826 dollars. Dans la même année encore, la dette nationale étoit réduite à 89,204,236 dollars.

L'armée a été quelquefois portée à cent mille hommes : onze vaisseaux de ligne, neuf frégates, cinquante bâtiments de guerre de différentes grandeurs composent la marine des États-Unis.

Il est inutile de parler des constitutions des divers États; il suffit de savoir qu'elles sont toutes libres.

Il n'y a point de religion dominante; mais chaque citoyen est tenu de pratiquer un culte chrétien : la religion catholique fait des progrès considérables dans les États de l'Ouest.

En supposant, ce que je crois la vérité, que les résumés statistiques publiés aux États-Unis soient exagérés par l'orgueil national, ce qui resteroit de prospérité dans l'ensemble des

choses, seroit encore digne de toute notre admiration.

Pour achever ce tableau surprenant, il faut se représenter des villes comme Boston, New-Yorck, Philadelphie, Baltimore, Savannah, la Nouvelle-Orléans, éclairées la nuit, remplies de chevaux et de voitures, offrant toutes les jouissances du luxe qu'introduisent dans leurs ports des milliers de vaisseaux ; il faut se représenter ces lacs du Canada, naguère si solitaires, maintenant couverts de frégates, de corvettes, de cutters, de barques, de bateaux à vapeur, qui se croisent avec les pirogues et les canots des Indiens, comme les gros navires et les galères avec les pinques, les chaloupes et les caïques dans les eaux du Bosphore. Des temples et des maisons embellis de colonnes d'architecture grecque s'élèvent au milieu de ces bois, sur le bord de ces fleuves, antiques ornements du désert. Ajoutez à cela de vastes colléges, des observatoires élevés pour la science dans le séjour de l'ignorance sauvage, toutes les religions, toutes les opinions vivant en paix, travaillant de concert à rendre meilleure l'espèce humaine et à développer son intelligence : tels sont les prodiges de la liberté.

L'abbé Raynal avoit proposé un prix pour la solution de cette question : « Quelle sera l'in-

« fluence de la découverte du Nouveau-Monde « sur l'Ancien-Monde? »

Les écrivains se perdirent dans des calculs relatifs à l'exportation et l'importation des métaux, à la dépopulation de l'Espagne, à l'accroissement du commerce, au perfectionnement de la marine : personne, que je sache, ne chercha l'influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe, dans l'établissement des républiques américaines. On ne voyoit toujours que les anciennes monarchies, à peu près telles qu'elles étoient, la société stationnaire, l'esprit humain n'avançant ni ne reculant; on n'avoit pas la moindre idée de la révolution qui, dans l'espace de quarante années, s'est opérée dans les esprits.

Le plus précieux des trésors que l'Amérique renfermoit dans son sein, c'étoit la liberté; chaque peuple est appelé à puiser dans cette mine inépuisable. La découverte de la république représentative aux États-Unis est un des plus grands événements politiques du monde : cet événement a prouvé, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il y a deux espèces de liberté praticables : l'une appartient à l'enfance des peuples; elle est fille des mœurs et de la vertu; c'étoit celle des premiers Grecs et des premiers Romains, c'étoit celle des Sauvages de l'Amérique :

l'autre naît de la vieillesse des peuples; elle est fille des lumières et de la raison; c'est cette liberté des États-Unis qui remplace la liberté de l'Indien. Terre heureuse, qui, dans l'espace de moins de trois siècles, a passé de l'une à l'autre liberté presque sans effort, et par une lutte qui n'a pas duré plus de huit années!

L'Amérique conservera-t-elle sa dernière espèce de liberté? Les États-Unis ne se diviseront-ils pas? N'aperçoit-on pas déjà les germes de ces divisions? Un représentant de la Virginie n'a-t-il pas déjà soutenu la thèse de l'ancienne liberté grecque et romaine avec le système d'esclavage, contre un député du Massachusett qui défendoit la cause de la liberté moderne sans esclaves, telle que le christianisme l'a faite?

Les États de l'Ouest, en s'étendant de plus en plus, trop éloignés des États de l'Atlantique, ne voudront-ils pas avoir un gouvernement à part?

Enfin les Américains sont-ils des hommes parfaits, n'ont-ils pas leurs vices comme les autres hommes, sont-ils moralement supérieurs aux Anglois, dont ils tirent leur origine? Cette émigration étrangère qui coule sans cesse dans leur population de toutes les parties de l'Europe, ne détruira-t-elle pas à la longue l'homogénéité de leur race? L'esprit mercantile ne les dominera-t-il pas? L'intérêt ne commence-t-il pas à

devenir chez eux le défaut national dominant?

Il faut encore le dire avec douleur : l'établissement des républiques du Mexique, de la Colombie, du Pérou, du Chili, de Buenos-Ayres, est un danger pour les États-Unis. Lorsque ceux-ci n'avoient auprès d'eux que les colonies d'un royaume trans-atlantique, aucune guerre n'étoit probable. Maintenant des rivalités ne naîtront-elles point entre les anciennes républiques de l'Amérique septentrionale, et les nouvelles républiques de l'Amérique espagnole? Celles-ci ne s'interdiront-elles pas des alliances avec des puissances européennes? Si de part et d'autre on couroit aux armes; si l'esprit militaire s'emparoit des États-Unis, un grand capitaine pourroit s'élever: la gloire aime les couronnes; les soldats ne sont que de brillants fabricants de chaînes, et la liberté n'est pas sûre de conserver son patrimoine sous la tutelle de la victoire.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, la liberté ne disparaîtra jamais toute entière de l'Amérique; et c'est ici qu'il faut signaler un des grands avantages de la liberté fille des lumières, sur la liberté fille des mœurs.

La liberté fille des mœurs périt quand son principe s'altère, et il est de la nature des mœurs de se détériorer avec le temps.

La liberté fille des mœurs commence avant

le despotisme aux jours d'obscurité et de pauvreté; elle vient se perdre dans le despotisme et dans les siècles d'éclat et de luxe.

La liberté fille des lumières brille après les âges d'oppression et de corruption; elle marche avec le principe qui la conserve et la renouvelle; les lumières dont elle est l'effet, loin de s'affoiblir avec le temps, comme les mœurs qui enfantent la première liberté, les lumières, dis-je, se fortifient au contraire avec le temps; ainsi elles n'abandonnent point la liberté qu'elles ont produite; toujours auprès de cette liberté, elles en sont à la fois la vertu générative et la source intarissable.

Enfin les États-Unis ont une sauve-garde de plus : leur population n'occupe pas un dix-huitième de leur territoire. L'Amérique habite encore la solitude; long-temps encore ses déserts seront ses mœurs, et ses lumières sa liberté.

Je voudrois pouvoir en dire autant des républiques espagnoles de l'Amérique. Elles jouissent de l'indépendance; elles sont séparées de l'Europe : c'est un fait accompli, un fait immense sans doute dans ses résultats, mais d'où ne dérivent pas immédiatement et nécessairement la liberté.

RÉPUBLIQUES ESPAGNOLES.

Lorsque l'Amérique angloise se souleva contre la Grande-Bretagne, sa position étoit bien différente de la position où se trouve l'Amérique espagnole. Les colonies qui ont formé les États-Unis avoient été peuplées à différentes époques, par des Anglois mécontents de leur pays natal, et qui s'en éloignoient afin de jouir de la liberté civile et religieuse. Ceux qui s'établirent principalement dans la Nouvelle-Angleterre, appartenoient à cette secte républicaine fameuse sous le second des Stuarts.

La haine de la monarchie se conserva dans le climat rigoureux du Massachusett, du New-Hampshire et du Maine; quand la révolution éclata à Boston, on peut dire que ce n'étoit pas une révolution nouvelle, mais la révolution de 1649 qui reparoissoit après un ajournement d'un peu plus d'un siècle, et qu'alloient exécuter les descendants des Puritains de Cromwell. Si Cromwell lui-même, qui s'étoit embarqué pour la Nouvelle-Angleterre, et qu'un ordre de Charles Ier con-

traignit de débarquer; si Cromwell avoit passé en Amériquc, il fût demeuré obscur, mais ses fils auroient joui de cette liberté républicaine qu'il chercha dans un crime, et qui ne lui donna qu'un trône.

Des soldats royalistes faits prisonnicrs sur le champ de bataille, vendus comme esclaves par la faction parlementaire, et que ne rappela point Charles II, laissèrent aussi dans l'Amćrique septentrionale des enfants indifférents à la cause dcs rois.

Comme Anglois, les colons des États-Unis étoient déjà accoutumés à une discussion publique des intérêts du pcuple, aux droits du citoyen, au langage et à la forme du gouvernement constitutionnel. Ils étoient instruits dans les arts, les lettres et les sciences; ils partageoient toutes les lumières de leur mère-patrie. Ils jouissoient de l'institution du jury; ils avoient de plus dans chacun de leurs établissements, des Chartes en vertu desquelles ils s'administroient ct se gouvernoient. Ces Chartes étoient foudées sur des principes si généreux, qu'elles servent encore aujourd'hui de constitutions particulières aux différents États-Unis. Il résulte de ces faits que les États-Unis ne changèrent, pour ainsi dire, pas d'existence au moment de leur révolution; un congrès américain fut substitué à un parle-

ment anglois; un président à un roi; une chaîne du feudataire fut remplacée par le lien du fédéraliste, et il se trouva par hasard un grand homme pour serrer ce lien.

Les héritiers de Pizarre et de Fernand Cortez ressemblent-ils aux enfants des *frères* de Penn et aux fils des *indépendants?* Ont-ils été dans les vieilles Espagnes élevés à l'école de la liberté? Ont-ils trouvé dans leur ancien pays, les institutions, les enseignements, les exemples, les lumières qui forment un peuple au gouvernement constitutionnel? Avoient-ils des Chartes dans ces colonies soumises à l'autorité militaire, où la misère en haillons étoit assise sur des mines d'or? L'Espagne n'a-t-elle pas porté dans le Nouveau-Monde sa religion, ses mœurs, ses coutumes, ses idées, ses principes, et jusqu'à ses préjugés? Une population catholique, soumise à un clergé nombreux, riche et puissant; une population mêlée de deux millions neuf cent trente-sept mille blancs, de cinq millions cinq cent dix-huit mille nègres et mulâtres libres ou esclaves, de sept millions cinq cent trente mille Indiens; une population divisée en classes noble et roturière; une population disséminée dans d'immenses forêts, dans une variété infinie de climats, sur deux Amériques et le long des côtes de deux Océans; une population presque sans rapports nationaux et

sans intérêts communs, est-elle aussi propre aux institutions démocratiques que la population homogène, sans distinction de rangs, et aux trois quarts et demi protestante, des dix millions de citoyens des États-Unis? Aux États-Unis l'instruction est générale; dans les républiques espagnoles la presque totalité de la population ne sait pas même lire; le curé est le savant des villages; ces villages sont rares, et pour aller de telle ville à telle autre, on ne met pas moins de trois ou quatre mois. Villes et villages ont été dévastés par la guerre; point de chemins, point de canaux; les fleuves immenses qui porteront un jour la civilisation dans les parties les plus secrètes de ces contrées n'arrosent encore que des déserts.

De ces Nègres, de ces Indiens, de ces Européens, est sortie une population mixte, engourdie dans cet esclavage fort doux que les mœurs espagnoles établissent partout où elles règnent. Dans la Colombie il existe une race née de l'Africain et de l'Indien, qui n'a d'autre instinct que de vivre et de servir. On a proclamé le principe de la liberté des esclaves, et tous les esclaves ont voulu rester chez leurs maîtres.

Dans quelques-unes de ces colonies oubliées même de l'Espagne, et qu'opprimoient de petits despotes appelés gouverneurs, une grande corruption de mœurs s'étoit introduite; rien n'étoit

plus commun que de rencontrer des ecclésiastiques entourés d'une famille dont ils ne cachoient pas l'origine. On a connu un habitant qui faisoit une spéculation de son commerce avec des négresses, et qui s'enrichissoit en vendant les enfants qu'il avoit de ces esclaves.

Les formes démocratiques étoient si ignorées, le nom même d'une république étoit si étranger dans ces pays, que, sans un volume de l'histoire de Rollin, on n'auroit pas su au Paraguay ce que c'étoit qu'un dictateur, des consuls et un sénat. A Guatimala ce sont deux ou trois jeunes étrangers qui ont fait la constitution. Des nations chez lesquelles l'éducation politique est si peu avancée laissent toujours des craintes pour la liberté.

Les classes supérieures au Mexique sont instruites et distinguées; mais comme le Mexique manque de ports, la population générale n'a pas été en contact avec les lumières de l'Europe.

La Colombie, au contraire, a par l'excellente disposition de ses rivages, plus de communications avec l'étranger, et un homme remarquable s'est élevé dans son sein. Mais est-il certain qu'un soldat généreux puisse parvenir à imposer la liberté aussi facilement qu'il pourroit établir l'esclavage? La force ne remplace point le temps; quand la première éducation politique manque à un peuple, cette éducation ne peut être que

l'ouvrage des années. Ainsi la liberté s'élèveroit mal à l'abri de la dictature, et il seroit toujours à craindre qu'une dictature prolongée ne donnât à celui qui en seroit revêtu le goût de l'arbitraire perpétuel. On tourne ici dans un cercle vicieux. Une guerre civile existe dans la république de l'Amérique centrale.

La république Bolivienne et celle du Chili ont été tourmentées de révolutions : placées sur l'Océan Pacifique, elles semblent exclues de la partie du monde la plus civilisée [1].

Buenos-Ayres a les inconvénients de sa latitude : il est trop vrai que la température de telle ou telle région peut être un obstacle au jeu et à la marche du gouvernement populaire. Un pays où les forces physiques de l'homme sont abattues par l'ardeur du soleil, où il faut se cacher pendant le jour, et rester étendu presque sans mouvement sur une natte, un pays de cette nature ne favorise pas les délibérations du forum. Il ne faut sans doute exagérer en rien l'influence des climats; on a vu tour à tour, au même lieu, dans les zones tempérées, des peuples libres et des peuples esclaves; mais sous le cercle polaire et sous la ligne, il y a des exi-

[1] Au moment où j'écris, les papiers publics de toutes les opinions annoncent les troubles, les divisions, les banqueroutes de ces diverses républiques.

gences de climat incontestables, et qui doivent produire des effets permanents. Les Nègres, par cette nécessité seule, seront toujours puissants, s'ils ne deviennent pas maîtres dans l'Amérique méridionale.

Les États-Unis se soulevèrent d'eux-mêmes, par lassitude du joug et amour de l'indépendance : quand ils eurent brisé leurs entraves, ils trouvèrent en eux les lumières suffisantes pour se conduire. Une civilisation très-avancée, une éducation politique de vieille date, une industrie développée, les portèrent à ce degré de prospérité où nous les voyons aujourd'hui, sans qu'ils fussent obligés de recourir à l'argent et à l'intelligence de l'étranger.

Dans les républiques espagnoles les faits sont d'une toute autre nature.

Quoique misérablement administrées par la mère-patrie, le premier mouvement de ces colonies fut plutôt l'effet d'une impulsion étrangère, que l'instinct de la liberté. La guerre de la révolution françoise le produisit. Les Anglois, qui, depuis le règne de la reine Élisabeth, n'avoient cessé de tourner leurs regards vers les Amériques espagnoles, dirigèrent, en 1804, une expédition sur Buenos-Ayres ; expédition que fit échouer la bravoure d'un seul François, le capitaine Liniers.

La question, pour les colonies espagnoles, étoit alors de savoir si elles suivroient la politique du cabinet espagnol, alors allié à Buonaparte, ou si, regardant cette alliance comme forcée et contre nature, elles se détacheroient du *gouvernement espagnol* pour se conserver *au roi d'Espagne*.

Dès l'année 1790, Miranda avoit commencé à négocier avec l'Angleterre l'affaire de l'émancipation. Cette négociation fut reprise en 1797, 1801, 1804 et 1807, époque à laquelle une grande expédition se préparoit à Corck pour la Terre-Ferme. Enfin Miranda fut jeté en 1809 dans les colonies espagnoles; l'expédition ne fut pas heureuse pour lui; mais l'insurrection de Venezuela prit de la consistance, Bolivar l'étendit.

La question avoit changé pour les colonies et pour l'Angleterre; l'Espagne s'étoit soulevée contre Buonaparte; le régime constitutionnel avoit commencé à Cadix, sous la direction des Cortès; ces idées de liberté étoient nécessairement reportées en Amérique par l'autorité des Cortès mêmes.

L'Angleterre de son côté ne pouvoit plus attaquer ostensiblement les colonies espagnoles, puisque le roi d'Espagne, prisonnier en France, étoit devenu son allié; aussi publia-t-elle des bills afin de défendre aux sujets de S. M. B. de

porter des secours aux Américains; mais en même temps six ou sept mille hommes, enrôlés malgré ces bills diplomatiques, alloient soutenir l'insurrection de la Colombie.

Revenue à l'ancien gouvernement, après la restauration de Ferdinand, l'Espagne fit de grandes fautes: le gouvernement constitutionnel, rétabli par l'insurrection des troupes de l'île de Léon, ne se montra pas plus habile; les Cortès furent encore moins favorables à l'émancipation des colonies espagnoles, que ne l'avoit été le gouvernement absolu. Bolivar, par son activité et ses victoires, acheva de briser des liens qu'on n'avoit pas cherché d'abord à rompre. Les Anglois, qui étoient partout, au Mexique, à la Colombie, au Pérou, au Chili avec lord Cochrane, finirent par reconnoître publiquement ce qui étoit en grande partie leur ouvrage secret.

On voit donc que les colonies espagnoles n'ont point été, comme les États-Unis, poussées à l'émancipation par un principe puissant de liberté; que ce principe n'a pas eu, à l'origine des troubles, cette vitalité, cette force qui annonce la ferme volonté des nations. Une impulsion venue du dehors, des intérêts politiques et des événements extrêmement compliqués, voilà ce qu'on aperçoit au premier coup d'œil. Les colonies se détachoient de l'Espagne, parce que

l'Espagne étoit envahie; ensuite elles se donnoient des constitutions, comme les Cortès en donnoient à la mère-patrie; enfin on ne leur proposoit rien de raisonnable, et elles ne voulurent pas reprendre le joug. Ce n'est pas tout; l'argent et les spéculations de l'étranger tendoient encore à leur enlever ce qui pouvoit rester de natif et de national à leur liberté.

De 1822 à 1826 dix emprunts ont été faits en Angleterre pour les colonies espagnoles, montant à la somme de 20,978,000 liv. sterl. Ces emprunts, l'un portant l'autre, on été contractés à 75 c. Puis on a défalqué, sur ces emprunts, deux années d'intérêt à 6 pour 100; ensuite on a retenu pour 7,000,000 de liv. sterl. de fournitures. De compte fait, l'Angleterre a déboursé une somme réelle de 7,000,000 liv. sterling, ou 175,000,000 de francs; mais les républiques espagnoles n'en restent pas moins grevées d'une dette de 20,978,000 liv. sterl.

A ces emprunts, déjà excessifs, vinrent se joindre cette multitude d'associations ou de compagnies destinées à exploiter les mines, pêcher les perles, creuser les canaux, ouvrir les chemins, défricher les terres de ce nouveau monde qui sembloit découvert pour la première fois. Ces compagnies s'élevèrent au nombre de vingt-neuf, et le capital nominal des sommes

employées par elles, fut de 14,767,500 liv. sterl. Les souscripteurs ne fournirent qu'environ un quart de cette somme, c'est donc 3,000,000 sterl. (ou 75,000,000 de francs) qu'il faut ajouter aux 7,000,000 sterl. (ou 175,000,000 de francs) des emprunts : en tout 250,000,000 de francs avancés par l'Angleterre aux colonies espagnoles, et pour lesquelles elle répète une somme nominale de 35,745,500 liv. sterl., tant sur les gouvernements que sur les particuliers.

L'Angleterre a des vice-consuls dans les plus petites baies, des consuls dans les ports de quelque importance, des consuls généraux, des ministres plénipotentiaires à la Colombie et au Mexique. Tout le pays est couvert de maisons de commerce angloises, de commis voyageurs anglois, agents de compagnies angloises pour l'exploitation des mines, de minéralogistes anglois, de militaires anglois, de fournisseurs anglois, de colons anglois à qui l'on a vendu 3 schlings l'acre de terre qui revenoit à 12 sous et demi à l'actionnaire. Le pavillon anglois flotte sur toutes les côtes de l'Atlantique et de la mer du sud ; des barques remontent et descendent toutes les rivières navigables, chargées des produits des manufactures angloises ou de l'échange de ces produits; des paquebots, fournis par l'amirauté, partent régulièrement chaque mois de la Grande-

Bretagne pour les différents points des colonies espagnoles.

De nombreuses faillites ont été la suite de ces entreprises immodérées; le peuple, en plusieurs endroits, a brisé les machines pour l'exploitation des mines; les mines vendues ne se sont point trouvées; des procès ont commencé entre les négociants américains-espagnols et les négociants anglois, et des discussions se sont élevées entre les gouvernements, relativement aux emprunts.

Il résulte de ces faits, que les anciennes colonies de l'Espagne, au moment de leur émancipation, sont devenues des espèces de colonies angloises. Les nouveaux maîtres ne sont point aimés, car on n'aime point les maîtres; en général l'orgueil britannique humilie ceux même qu'il protége; mais il n'en est pas moins vrai que cette espèce de suprématie étrangère comprime, dans les républiques espagnoles, l'élan du génie national.

L'indépendance des États-Unis ne se combina point avec tant d'intérêts divers : l'Angleterre n'avoit point éprouvé, comme l'Espagne, une invasion et une révolution politique, tandis que ses colonies se détachoient d'elle. Les États-Unis furent secourus militairement par la France qui les traita en alliés; ils ne devinrent pas, par une

foule d'emprunts, de spéculations et d'intrigues, les débiteurs et le marché de l'étranger.

Enfin, l'indépendance des colonies espagnoles n'est pas encore reconnue par la mère-patrie. Cette résistance passive du cabinet de Madrid a beaucoup plus de force et d'inconvénient qu'on ne se l'imagine; le droit est une puissance qui balance long-temps le fait, alors même que les événements ne sont pas en faveur du droit : notre restauration l'a prouvé. Si l'Angleterre, sans faire la guerre aux États-Unis, s'étoit contentée de ne pas reconnoître leur indépendance, les États-Unis seroient-ils ce qu'ils sont aujourd'hui?

Plus les républiques espagnoles ont rencontré et rencontreront encore d'obstacles dans la nouvelle carrière où elles s'avancent, plus elles auront de mérite à les surmonter. Elles renferment dans leurs vastes limites tous les éléments de prospérité : variété de climat et de sol, forêts pour la marine, ports pour les vaisseaux, double Océan qui leur ouvre le commerce du monde. La nature a tout prodigué à ces républiques; tout est riche en dehors et en dedans de la terre qui les porte; les fleuves fécondent la surface de cette terre, et l'or en fertilise le sein. L'Amérique espagnole a donc devant elle un propice avenir; mais lui dire qu'elle peut y atteindre sans efforts, ce seroit la décevoir, l'endormir dans

une sécurité trompeuse: les flatteurs des peuples sont aussi dangereux que les flatteurs des rois. Quand on se crée une utopie, on ne tient compte ni du passé, ni de l'histoire, ni des faits, ni des mœurs, ni du caractère, ni des préjugés, ni des passions : enchanté de ses propres rêves, on ne se prémunit point contre les événements, et l'on gâte les plus belles destinées.

J'ai exposé avec franchise les difficultés qui peuvent entraver la liberté des républiques espagnoles; je dois indiquer également les garanties de leur indépendance.

D'abord, l'influence du climat, le défaut de chemins et de culture rendroient infructueux les efforts que l'on tenteroit pour conquérir ces républiques. On pourroit occuper un moment le littoral, mais il seroit impossible de s'avancer dans l'intérieur.

La Colombie n'a plus sur son territoire d'Espagnols proprement dits; on les appeloit les *Goths;* ils ont péri ou ils ont été expulsés. Au Mexique, on vient de prendre des mesures contre les natifs de l'ancienne mère-patrie.

Tout le clergé, dans la Colombie, est Américain; beaucoup de prêtres, par une infraction coupable à la discipline de l'église, sont pères de famille comme les autres citoyens; ils ne portent même pas l'habit de leur ordre. Les mœurs

souffrent sans doute de cet état de choses; mais il en résulte aussi que le clergé, tout catholique qu'il est, craignant des relations plus intimes avec la cour de Rome, est favorable à l'émancipation. Les moines ont été dans les troubles, plutôt des soldats que des religieux. Vingt années de révolution ont créé des droits, des propriétés, des places qu'on ne détruiroit pas facilement; et la génération nouvelle, née dans le cours de la révolution des colonies, est pleine d'ardeur pour l'indépendance. L'Espagne se vantoit jadis que le soleil ne se couchoit pas sur ses États: espérons que la liberté ne cessera plus d'éclairer les hommes.

Mais, pouvoit-on établir cette liberté dans l'Amérique espagnole, par un moyen plus facile et plus sûr que celui dont on s'est servi: moyen qui, appliqué en temps utile lorsque les événements n'avoient encore rien décidé, auroit fait disparoître une foule d'obstacles? je le pense.

Selon moi, les colonies espagnoles auroient beaucoup gagné à se former en monarchies constitutionnelles. La monarchie représentative est, à mon avis, un gouvernement fort supérieur au gouvernement républicain, parce qu'il détruit les prétentions individuelles au pouvoir exécutif, et qu'il réunit l'ordre et la liberté.

Il me semble encore que la monarchie repré-

sentative eût été mieux appropriée au génie espagnol, à l'état des personnes et des choses, dans un pays où la grande propriété territoriale domine, où le nombre des Européens est petit, celui des nègres et des Indiens considérable, où l'esclavage est d'usage public, où la religion de l'État est la religion catholique, où l'instruction surtout manque totalement dans les classes populaires.

Les colonies Espagnoles indépendantes de la mère-patrie, formées en grandes monarchies représentatives, auroient achevé leur éducation politique, à l'abri des orages qui peuvent encore bouleverser les républiques naissantes. Un peuple qui sort tout-à-coup de l'esclavage, en se précipitant dans la liberté, peut tomber dans l'anarchie, et l'anarchie enfante presque toujours le despotisme.

Mais s'il existoit un système propre à prévenir ces divisions, on me dira sans doute : « Vous » avez passé au pouvoir : vous êtes-vous contenté » de désirer la paix, le bonheur, la liberté de » l'Amérique Espagnole ? Vous êtes-vous borné » à de stériles vœux ? »

Ici, j'anticiperai sur mes *Mémoires*, et je ferai une confession.

Lorsque Ferdinand fut délivré à Cadix, et que Louis XVIII eut écrit au monarque espa-

gnol pour l'engager à donner un gouvernement libre à ses peuples, ma mission me sembla finie. J'eus l'idée de remettre au Roi le portefeuille des affaires étrangères, en suppliant Sa Majesté de le rendre au vertueux duc de Montmorency. Que de soucis je me serois épargnés ! que de divisions j'aurois peut-être épargnées à l'opinion publique ! l'amitié et le pouvoir n'auroient pas donné un triste exemple. Couronné de succès, je serois sorti de la manière la plus brillante du ministère, pour livrer au repos le reste de ma vie.

Ce sont les intérêts de ces colonies espagnoles, desquelles mon sujet m'a conduit à parler, qui ont produit le dernier bond de ma quinteuse fortune. Je puis dire que je me suis sacrifié à l'espoir d'assurer le repos et l'indépendance d'un grand peuple.

Quand je songeai à la retraite, des négociations importantes avoient été poussées très-loin; j'en avois établi et j'en tenois les fils; je m'étois formé un plan que je croyois utile aux deux mondes; je me flattois d'avoir posé une base où trouveroient place à la fois, et les droits des nations, l'intérêt de ma patrie, et celui des autres pays. Je ne puis expliquer les détails de ce plan, on sent assez pourquoi.

En diplomatie, un projet conçu, n'est pas un

projet exécuté : les gouvernements ont leur routine et leur allure; il faut de la patience : on n'emporte pas d'assaut des cabinets étrangers, comme M. le Dauphin prenoit des villes; la politique ne marche pas aussi vite que la gloire à la tête de nos soldats. Résistant, par malheur, à ma premiere inspiration, je restai afin d'accomplir mon ouvrage. Je me figurai que l'ayant préparé, je le connoîtrois mieux que mon successeur; je craignis aussi que le portefeuille ne fût pas rendu à M. de Montmorency, et qu'un autre ministre n'adoptât quelque système suranné pour les possessions espagnoles. Je me laissai séduire à l'idée d'attacher mon nom à la liberté de la seconde Amérique, sans compromettre cette liberté dans les colonies émancipées, et sans exposer le principe monarchique des États européens.

Assuré de la bienveillance des divers cabinets du continent, un seul excepté, je ne désespérois pas de vaincre la résistance que m'opposoit en Angleterre l'homme d'État qui vient de mourir; résistance qui tenoit moins à lui qu'à la mercantile fort mal entendue de sa nation. L'avenir connoîtra peut-être la correspondance particulière qui eut lieu sur ce grand sujet entre moi et mon illustre ami. Comme tout s'enchaîne dans les destinées d'un homme, il est possible que M. Can-

ning, en s'associant à des projets, d'ailleurs peu différents des siens, eût trouvé plus de repos, et qu'il eût évité les inquiétudes politiques qui ont fatigué ses derniers jours. Les talents se hâtent de disparoître; il s'arrange une toute petite Europe à la guise de la médiocrité : pour arriver aux générations nouvelles, il faudra traverser un désert.

Quoi qu'il en soit, je pensois que l'administration dont j'étois membre, me laisseroit achever un édifice qui ne pouvoit que lui faire honneur; j'avois la naïveté de croire que les affaires de mon ministère, en me portant au dehors, ne me jetoient sur le chemin de personne ; comme l'astrologue, je regardois le ciel, et je tombai dans un puits. L'Angleterre applaudit à ma chute : il est vrai que nous avions garnison dans Cadix, sous le drapeau blanc, et que l'émancipation monarchique des colonies espagnoles, par la généreuse influence du fils aîné des Bourbons, auroit élevé la France au plus haut degré de prospérité et de gloire.

Tel a été le dernier songe de mon âge mûr : je me croyois en Amérique, et je me réveillai en Europe. Il me reste à dire comment je revins autrefois de cette même Amérique, après avoir vu s'évanouir également le premier songe de ma eunesse.

FIN DU VOYAGE.

En errant de forêts en forêts, je m'étois rapproché des défrichements américains. Un soir j'avisai au bord d'un ruisseau une ferme bâtie de troncs d'arbres. Je demandai l'hospitalité; elle me fut accordée.

La nuit vint : l'habitation n'étoit éclairée que par la flamme du foyer; je m'assis dans un coin de la cheminée. Tandis que mon hôtesse préparoit le souper, je m'amusai à lire à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglois tombé à terre. J'aperçus, écrits en grosses lettres, ces mots : FLIGHT OF THE KING, *fuite du roi*. C'étoit le récit de l'évasion de Louis XVI, et de l'arrestation de l'infortuné monarque à Varennes. Le journal racontoit aussi les progrès de l'émigration, et la réunion de presque tous les officiers de l'armée sous le drapeau des Princes françois. Je crus entendre la voix de l'honneur, et j'abandonnai mes projets.

Revenu à Philadelphie, je m'y embarquai. Une tempête me poussa en dix-neuf jours sur la côte

de France, où je fis un demi-naufrage entre les îles de Guernesey et d'Origny. Je pris terre au Havre. Au mois de juillet 1792, j'émigrai avec mon frère. L'armée des Princes étoit déjà en campagne, et, sans l'intercession de mon malheureux cousin, Armand de Châteaubriand, je n'aurois pas été reçu. J'avois beau dire que j'arrivois tout exprès de la cataracte de Niagara, on ne vouloit rien entendre, et je fus au moment de me battre pour obtenir l'honneur de porter un havresac. Mes camarades, les officiers du régiment de Navarre, formoient une compagnie au camp des Princes, mais j'entrai dans une des compagnies bretonnes. On peut voir ce que je devins, dans la nouvelle préface de mon *Essai historique* [1].

Ainsi ce qui me sembla un devoir renversa les premiers desseins que j'avois conçus, et amena la première de ces péripéties qui ont marqué ma carrière. Les Bourbons n'avoient pas besoin sans doute qu'un cadet de Bretagne revînt d'outre-mer pour leur offrir son obscur dévouement, pas plus qu'ils n'ont eu besoin de ses services lorsqu'il est sorti de son obscurité : si, continuant mon voyage, j'eusse allumé la lampe de mon hôtesse avec le journal qui a

[1] Œuvres complètes.

changé ma vie, personne ne se fût aperçu de mon absence, car personne ne savoit que j'existois. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me ramena sur le théâtre du monde : j'aurois pu faire ce que j'aurois voulu puisque j'étois le seul témoin du débat; mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrois le plus de rougir.

Pourquoi les solitudes de l'Érié et de l'Ontario se présentent-elles aujourd'hui avec plus de charme à ma pensée, que le brillant spectacle du Bosphore?

C'est qu'à l'époque de mon voyage aux États-Unis, j'étois plein d'illusion : les troubles de la France commençoient en même temps que commençoit ma vie; rien n'étoit achevé en moi ni dans mon pays. Ces jours me sont doux à rappeler, parce qu'ils ne reproduisent dans ma mémoire que l'innocence des sentiments inspirés par la famille, et par les plaisirs de la jeunesse.

Quinze ou seize ans plus tard, après mon second voyage, la révolution s'étoit déjà écoulée: je ne me berçois plus de chimères; mes souvenirs, qui prenoient alors leur source dans la société, avoient perdu leur candeur. Trompé dans mes deux pèlerinages, je n'avois point découvert le passage du Nord-Ouest; je n'avois point enlevé la gloire du milieu des bois où j'étois

allé la chercher, et je l'avois laissée assise sur les ruines d'Athènes.

Parti pour être voyageur en Amérique, revenu pour être soldat en Europe, je ne fournis jusqu'au bout, ni l'une ni l'autre de ces carrières : un mauvais génie m'arracha le bâton et l'épée, et me mit la plume à la main. A Sparte, en contemplant le ciel pendant la nuit [1], je me souvenois des pays qui avoient déjà vu mon sommeil paisible ou troublé : j'avois salué, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu des mers, dans les forêts canadiennes, les mêmes étoiles que je voyois briller sur la patrie d'Hélène et de Ménélas. Mais que me servoit de me plaindre aux astres, immobiles témoins de mes destinées vagabondes? Un jour leur regard ne se fatiguera plus à me poursuivre; il se fixera sur mon tombeau. Maintenant, indifférent moi-même à mon sort, je ne demanderai pas à ces astres malins de l'incliner par une plus douce influence, ni de me rendre ce que le voyageur laisse de sa vie dans les lieux où il passe.

[1] *Itinéraire.*

VOYAGE EN ITALIE.



VOYAGE EN ITALIE.

A M. JOUBERT [1].

PREMIÈRE LETTRE.

Turin, ce 17 juin 1803.

Je n'ai pu vous écrire de Lyon, mon cher ami, comme je vous l'avois promis. Vous savez combien j'aime cette excellente ville, où j'ai été si bien accueilli l'année dernière, et encore mieux cette année. J'ai

[1] M. Joubert (frère aîné de l'avocat-général à la Cour de cassation), homme d'un esprit rare, d'une âme supérieure et bienveillante, d'un commerce sûr et charmant, d'un talent qui lui auroit donné une réputation méritée, s'il n'avoit voulu cacher sa vie; homme ravi trop tôt à sa famille, à la société choisie dont il étoit le lien; homme de qui la mort a laissé dans mon existence un de ces vides que font les années, et qu'elles ne réparent point.

Voyez au reste, sur ce *Voyage en Italie*, l'Avertissement en tête de ces deux volumes de voyages.

10.

revu les vieilles murailles des Romains, défendues par les braves Lyonnois de nos jours, lorsque les bombes des conventionnels obligeoient notre ami Fontanes à changer de place le berceau de sa fille; j'ai revu l'abbaye des Deux Amants et la fontaine de J.-J. Rousseau. Les coteaux de la Saône sont plus riants et plus pittoresques que jamais; les barques qui traversent cette douce rivière, *mitis Arar*, couvertes d'une toile, éclairées d'une lumière pendant la nuit, et conduites par de jeunes femmes, amusent agréablement les yeux. Vous aimez les cloches: venez à Lyon; tous ces couvents épars sur les collines semblent avoir retrouvé leurs solitaires.

Vous savez déjà que l'Académie de Lyon m'a fait l'honneur de m'admettre au nombre de ses membres. Voici un aveu : si le malin esprit y est pour quelque chose, ne cherchez dans mon orgueil que ce qu'il y a de bon ; vous savez que vous voulez voir l'enfer du beau côté. Le plaisir le plus vif que j'aie éprouvé dans ma vie, c'est d'avoir été honoré en France et chez l'étranger, des marques d'un intérêt inattendu. Il m'est arrivé quelquefois, tandis que je me reposois dans une méchante auberge de village, de voir entrer un père et une mère avec leur fils : ils m'amenoient, me disoient-ils, leur enfant pour me remercier. Étoit-ce l'amour-

propre qui me donnoit alors ce plaisir vif dont je parle ? Qu'importoit à ma vanité que ces obscurs et honnêtes gens me témoignassent leur satisfaction sur un grand chemin, dans un lieu où personne ne les entendoit ? Ce qui me touchoit, c'étoit, du moins j'ose le croire, c'étoit d'avoir produit un peu de bien, d'avoir consolé quelques cœurs affligés, d'avoir fait renaître au fond des entrailles d'une mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est-à-dire un fils soumis, respectueux, attaché à ses parents. Je ne sais ce que vaut mon ouvrage [1]; mais aurois-je goûté cette joie pure, si j'eusse écrit avec tout le talent imaginable, un livre qui auroit blessé les mœurs et la religion ?

Dites à notre petite société, mon cher ami, combien je la regrette : elle a un charme inexprimable parce qu'on sent que ces personnes qui causent si naturellement de matière commune, peuvent traiter les plus hauts sujets, et que cette simplicité de discours ne vient pas d'indigence, mais de choix.

Je quittai Lyon le... à cinq heures du matin. Je ne vous ferai pas l'éloge de cette ville; ses ruines sont là; elles parleront à la postérité : tandis que le courage, la loyauté et la religion

[1] Le *Génie du Christianisme*.

seront en honneur parmi les hommes, Lyon ne sera point oublié[1].

Nos amis m'ont fait promettre de leur écrire de la route. J'ai marché trop vite et le temps m'a manqué pour tenir parole. J'ai seulement barbouillé au crayon sur un portefeuille le petit journal que je vous envoie. Vous pourriez trouver dans le livre de postes les noms des pays *inconnus* que j'ai découverts, comme, par exemple, Pont-de-Beauvoisin et Chambéry; mais vous m'avez tant répété qu'il falloit des notes et toujours des notes, que nos amis ne pourront se plaindre si je vous prends au mot.

JOURNAL.

La route est assez triste en sortant de Lyon. Depuis la Tour-du-Pin jusqu'à Pont-de-Beauvoisin, le pays est frais et bocager. On découvre en approchant de la Savoie trois rangs de montagnes, à peu près parallèles et s'élevant les unes au-dessus des autres. La plaine au pied de ces

[1] Il m'est très-doux de retrouver, à vingt-quatre ans de distance, dans un manuscrit inconnu, l'expression des sentiments que je professe plus que jamais pour les habitants de Lyon; il m'est encore plus doux d'avoir reçu dernièrement de ces habitants les mêmes marques d'estime dont ils m'honorèrent il y a bientôt un quart de siècle.

montagnes est arrosée par la petite rivière le Gué: cette plaine vue de loin paroît unie; quand on y entre on s'aperçoit qu'elle est semée de collines irrégulières : on y trouve quelques futaies, des champs de blé et des vignes. Les montagnes qui forment le fond du paysage sont ou verdoyantes et moussues, ou terminées par des rochers en forme de cristaux. Le Gué coule dans un encaissement si profond, qu'on peut appeler son lit une vallée : en effet, les bords intérieurs en sont ombragés d'arbres. Je n'avois remarqué cela que dans certaines rivières de l'Amérique, particulièrement à Niagara.

Dans un endroit on cotoie le Gué d'assez près : le rivage opposé du torrent est formé de pierres qui ressemblent à de hautes murailles romaines, d'une architecture pareille à celle des arènes de Nîmes [1].

Quand vous êtes arrivé aux Échelles, le pays devient plus sauvage. Vous suivez, pour trouver une issue, des gorges tortueuses dans des rochers plus ou moins horizontaux, inclinés ou perpendiculaires. Sur ces rochers fumoient des nuages blancs, comme les brouillards du matin qui sortent de la terre dans les lieux bas : ces nuages s'élevoient au-dessus ou s'abaissoient

[1] Je n'avois pas encore vu le Colysée.

au-dessous des masses de granit, de manière à laisser voir la cime des monts, ou à remplir l'intervalle qui se trouvoit entre cette cime et le ciel. Le tout formoit un chaos dont les limites indéfinies sembloient n'appartenir à aucun élément déterminé.

Le plus haut sommet de ces montagnes est occupé par la grande chartreuse, et au pied de ces montagnes se trouve le chemin d'Emmanuel: la religion a placé ses bienfaits près de celui *qui est dans les cieux;* le prince a rapproché les siens de la demeure des hommes.

Il y avoit autrefois dans ce lieu une inscription annonçant qu'Emmanuel, pour le bien public, avoit fait percer la montagne. Sous le règne révolutionnaire l'inscription fut effacée; Buonaparte l'a fait rétablir; on y doit seulement ajouter son nom : que n'agit-on toujours avec autant de noblesse !

On passoit anciennement dans l'intérieur même du rocher par une galerie souterraine. Cette galerie est abandonnée; je n'ai vu dans ce lieu que de petits oiseaux de montagne qui voltigeoient en silence à l'ouverture de la caverne, comme ces songes placés à l'entrée de l'enfer de Virgile :

Foliisque sub omnibus hærent.

Chambéry est situé dans un bassin dont les bords rehaussés sont assez nus, mais on y arrive par un défilé charmant, et on en sort par une belle vallée. Les montagnes qui resserrent cette vallée étoient en partie revêtues de neige; elles se cachoient et se découvroient sans cesse sous un ciel mobile, formé de vapeurs et de nuages.

C'est à Chambéry qu'un homme fut accueilli par une femme, et que pour prix de l'hospitalité qu'il en reçut, de l'amitié qu'elle lui porta, il se crut philosophiquement obligé de la déshonorer. Ou Jean-Jacques Rousseau a pensé que la conduite de madame de Warens étoit une chose ordinaire, et alors que deviennent les prétentions du citoyen de Genève à la vertu? Ou il a été d'opinion que cette conduite étoit répréhensible, et alors il a sacrifié la mémoire de sa bienfaitrice à la vanité d'écrire quelques pages éloquentes. Ou enfin Rousseau s'est persuadé que ses éloges et le charme de son style feroient passer par-dessus les torts qu'il impute à madame de Warens, et alors c'est le plus odieux des amours-propres. Tel est le danger des lettres : le désir de faire du bruit l'emporte quelquefois sur des sentiments nobles et généreux. Si Rousseau ne fût jamais devenu un homme célèbre, il auroit enseveli dans les vallées

de la Savoie les foiblesses de la femme qui l'avoit nourri; il se seroit sacrifié aux défauts mêmes de son amie; il l'auroit soulagée dans ses vieux ans, au lieu de se contenter de lui donner une tabatière d'or et de s'enfuir. Maintenant que tout est fini pour Rousseau, qu'importe à l'auteur des Confessions, que sa poussière soit ignorée ou fameuse? Ah! que la voix de l'amitié trahie ne s'élève jamais contre mon tombeau!

Les souvenirs historiques entrent pour beaucoup dans le plaisir ou dans le déplaisir du voyageur. Les princes de la maison de Savoie, aventureux et chevaleresques, marient bien leur mémoire aux montagnes qui couvrent leur petit empire.

Après avoir passé Chambéry, le cours de l'Isère mérite d'être remarqué du pont de Montmélian. Les Savoyards sont agiles, assez bien faits, d'une complexion pâle, d'une figure régulière; ils tiennent de l'Italien et du François : ils ont l'air pauvre sans indigence, comme leurs vallées. On rencontre partout dans leur pays des croix sur les chemins et des madones dans le tronc des pins et des noyers; annonce du caractère religieux de ces peuples. Leurs petites églises, environnées d'arbres, font un contraste touchant avec leurs grandes montagnes. Quand les tourbillons de l'hiver descen-

dent de ces sommets chargés de glaces éternelles, le Savoyard vient se mettre à l'abri dans son temple champêtre, et prier sous un toit de chaume celui qui commande aux éléments.

Les vallées où l'on entre au-dessus de Montmélian, sont bordées par des monts de diverses formes, tantôt demi-nus, tantôt revêtus de forêts. Le fond de ces vallées représente assez pour la culture les mouvements du terrain et les anfractuosités de Marly, en y mêlant de plus des eaux abondantes et un fleuve. Le chemin a moins l'air d'une route publique, que de l'allée d'un parc. Les noyers dont cette allée est ombragée, m'ont rappelé ceux que nous admirions dans nos promenades de Savigny. Ces arbres nous rassembleront-ils encore sous leur ombre [1] ? Le poëte s'est écrié dans un mouvement de mélancolie :

Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir !

Ceux qui meurent à l'ombre des arbres qui les ont vus naître sont-ils donc si à plaindre?

Les vallées dont je vous parle se terminent au village qui porte le joli nom d'Aigue-Belle. Lorsque je passai dans ce village, la hauteur

[1] Ils ne nous ont point rassemblés.

qui le domine étoit couronnée de neige : cette neige, fondant au soleil, avoit descendu en longs rayons tortueux, dans les concavités noires et vertes du rocher : vous eussiez dit d'une gerbe de fusées, ou d'un essaim de beaux serpents blancs qui s'élançoient de la cime des monts dans la vallée.

Aigue-Belle semble clore les Alpes; mais bientôt en tournant un gros rocher isolé, tombé dans le chemin, vous apercevez de nouvelles vallées qui s'enfoncent dans la chaîne des monts attachés au cours de l'Arche. Ces vallées prennent un caractère plus sévère et plus sauvage.

Les monts des deux côtés se dressent; leurs flancs deviennent perpendiculaires; leurs sommets stériles commencent à présenter quelques glaciers : des torrents, se précipitant de toute part, vont grossir l'Arche qui court follement. Au milieu de ce tumulte des eaux, j'ai remarqué une cascade légère et silencieuse, qui tombe avec une grace infinie sous un rideau de saules. Cette draperie humide, agitée par le vent, auroit pu représenter aux poëtes la robe ondoyante de la Naïade, assise sur une roche élevée. Les anciens n'auroient pas manqué de consacrer un autel aux Nymphes dans ce lieu.

Bientôt le paysage atteint toute sa grandeur : les forêts de pins, jusqu'alors assez jeunes, vieil-

lissent ; le chemin s'escarpe se plie et se replie sur des abymes ; des ponts de bois servent à traverser des gouffres où vous voyez bouillonner l'onde, où vous l'entendez mugir.

Ayant passé Saint-Jean de Maurienne, et étant arrivé vers le coucher du soleil à Saint-André, je ne trouvai point de chevaux, et fus obligé de m'arrêter. J'allai me promener hors du village. L'air devint transparent à la crête des monts ; leurs dentelures se traçoient avec une pureté extraordinaire sur le ciel, tandis qu'une grande nuit sortoit peu à peu du pied de ces monts, et s'élevoit vers leur cime.

J'entendois la voix du rossignol et le cri de l'aigle ; je voyois les alisiers fleuris dans la vallée et les neiges sur la montagne : un château, ouvrage des Carthaginois, selon la tradition populaire, montroit ses débris sur la pointe d'un roc. Tout ce qui vient de l'homme dans ces lieux est chétif et fragile ; des parcs de brebis formés de joncs entrelacés, des maisons de terre bâties en deux jours : comme si le chevrier de la Savoie, à l'aspect des masses éternelles qui l'environnent, n'avoit pas cru devoir se fatiguer pour les besoins passagers de sa courte vie ! comme si la tour d'*Annibal* en ruines l'eût averti du peu de durée et de la vanité des monuments.

Je ne pouvois cependant m'empêcher, en considérant ce désert, d'admirer avec effroi la haine d'un homme, plus puissante que tous les obstacles, d'un homme qui, du détroit de Cadix, s'étoit frayé une route à travers les Pyrénées et les Alpes, pour venir chercher les Romains. Que les récits de l'antiquité ne nous indiquent pas l'endroit précis du passage d'Annibal, peu importe; il est certain que ce grand capitaine a franchi ces monts alors sans chemins, plus sauvages encore par leurs habitants que par leurs torrents, leurs rochers et leurs forêts. On dit que je comprendrai mieux à Rome cette haine terrible que ne purent assouvir les batailles de la Trébie, de Trasimène et de Cannes: on m'assure qu'aux bains de Caracalla les murs, jusqu'à hauteur d'homme, sont percés de coups de pique. Est-ce le Germain, le Gaulois, le Cantabre, le Goth, le Vandale, le Lombard, qui s'est acharné contre ces murs? La vengeance de l'espèce humaine devoit peser sur ce peuple libre qui ne pouvoit bâtir sa grandeur, qu'avec l'esclavage et le sang du reste du monde.

Je partis à la pointe du jour de Saint-André, et j'arrivai vers les deux heures après-midi à Lans-le-Bourg, au pied du Mont-Cénis. En entrant dans le village, je vis un paysan qui te-

noit un aiglon par les pieds, tandis qu'une troupe impitoyable frappoit le jeune roi, insultoit à la foiblesse de l'âge et à la majesté tombée : le père et la mère du noble orphelin avoient été tués. On me proposa de me le vendre, mais il mourut des mauvais traitements qu'on lui avoit fait subir, avant que je le pusse délivrer. N'est-ce pas là le petit Louis XVII, son père et sa mère?

Ici on commence à gravir le Mont-Cénis[1], et l'on quitte la petite rivière d'Arche qui vous a conduit au pied de la montagne : de l'autre côté du Mont-Cénis, la Doria vous ouvre l'entrée de l'Italie. J'ai eu souvent occasion d'observer cette utilité des fleuves dans mes voyages. Non-seulement ils sont eux-mêmes des *grands chemins qui marchent*, comme les appelle Pascal, mais ils tracent encore le chemin aux hommes et leur facilitent le passage des montagnes. C'est en côtoyant leurs rives que les nations se sont trouvées; les premiers habitants de la terre pénétrèrent à l'aide de leur cours, dans les solitudes du monde. Les Grecs et les Romains offroient des sacrifices aux fleuves; la fable faisoit les fleuves enfants de Neptune, parce qu'ils sont formés des vapeurs de l'Océan, et qu'ils mènent

[1] On travailloit à la route; elle n'étoit pas achevée, et l'on se faisoit encore *ramasser*.

à la découverte des lacs et des mers ; fils voyageurs, ils retournent au sein et au tombeau paternels.

Le Mont-Cénis, du côté de la France, n'a rien de remarquable. Le lac du plateau ne m'a paru qu'un petit étang. Je fus désagréablement frappé au commencement de la descente vers la Novalaise ; je m'attendois, je ne sais pourquoi, à découvrir les plaines de l'Italie : je ne vis qu'un gouffre noir et profond, qu'un cahos de torrents et de précipices.

En général, les Alpes, quoique plus élevées que les montagnes de l'Amérique septentrionale, ne m'ont pas paru avoir ce caractère original, cette virginité de site que l'on remarque dans les Apalaches, ou même dans les hautes terres du Canada : la hutte d'un Siminole sous un magnolia, ou d'un Chipowais sous un pin a tout un autre caractère que la cabane d'un Savoyard sous un noyer.

A M. JOUBERT.

LETTRE DEUXIÈME.

Milan, lundi matin 21 juin 1803.

Je vais toujours commencer ma lettre, mon cher ami, sans savoir quand j'aurai le temps de la finir.

Réparation complète à l'Italie. Vous aurez vu par mon petit journal daté de Turin, que je n'avois pas été très-frappé de la *première vue*. L'effet des environs de Turin est beau, mais ils sentent encore la Gaule; on peut se croire en Normandie, aux montagnes près. Turin est une ville nouvelle, propre, régulière, fort ornée de palais, mais d'un aspect un peu triste.

Mes jugements se sont rectifiés en traversant la Lombardie : l'effet ne se produit pourtant sur le voyageur qu'à la longue. Vous voyez d'abord un pays fort riche dans l'ensemble, et vous dites : « C'est bien ; » mais quand vous venez à détailler les objets, l'enchantement arrive. Des prairies dont la verdure surpasse la fraîcheur et la finesse des gazons anglois, se mêlent à

des champs de maïs, de riz et de froment; ceux-ci sont surmontés de vignes qui passent d'un échalas à l'autre, formant des guirlandes au-dessus des moissons : le tout est semé de mûriers, de noyers, d'ormeaux, de saules, de peupliers, et arrosé de rivières et de canaux. Dispersés sur ces terrains, des paysans et des paysannes, les pieds nus, un grand chapeau de paille sur la tête, fauchent les prairies, coupent les céréales, chantent, conduisent des attelages de bœufs, ou font remonter et descendre des barques sur les courants d'eau. Cette scène se prolonge pendant quarante lieues, en augmentant toujours de richesse jusqu'à Milan, centre du tableau : à droite on aperçoit l'Apennin, à gauche les Alpes.

On voyage très-vite; les chemins sont excellents : les auberges, supérieures à celles de France, valent presque celles de l'Angleterre. Je commence à croire que cette France si policée est un peu barbare[1].

[1] Il faut se reporter à l'époque où cette lettre a été écrite (1803). S'il étoit si commode de voyager alors dans l'Italie qui n'étoit qu'un camp de la France, combien aujourd'hui, dans la plus profonde paix, lorsqu'une multitude de nouveaux chemins ont été ouverts, n'est-il pas plus facile encore de parcourir ce beau pays! Nous y sommes appelés par tous les vœux. Le François est un singulier

Je ne m'étonne plus du dédain que les Italiens ont conservé pour nous autres Trans-Alpins, Visigoths, Gaulois, Germains, Scandinaves, Slaves, Anglo-Normands : notre ciel de plomb, nos villes enfumées, nos villages boueux doivent leur faire horreur. Les villes et villages ont ici une tout autre apparence : les maisons sont grandes et d'une blancheur éclatante au dehors; les rues sont larges et souvent traversées de ruisseaux d'eau vive où les femmes lavent leur linge et baignent leurs enfants. Turin et Milan ont la régularité, la propreté, les trottoirs de Londres, et l'architecture des plus beaux quartiers de Paris : il y a même des raffinements particuliers; au milieu des rues, afin que le mouvement de la voiture soit plus doux, on a placé deux rangs de pierres plates, sur lesquelles roulent les deux roues; on évite ainsi les inégalités du pavé.

ennemi : on le trouve d'abord un peu insolent, un peu trop gai, un peu trop actif, trop remuant; il n'est pas plutôt parti qu'on le regrette. Le soldat françois se mêle aux travaux de l'hôte chez lequel il est logé; sa bonne humeur donne la vie et le mouvement à tout; on s'accoutume à le regarder comme un conscrit de la famille. Quant aux chemins et aux auberges de France, c'est bien pis aujourd'hui qu'en 1803. Nous sommes sous ce rapport, l'Espagne exceptée, au-dessous de tous les peuples de l'Europe.

La température est charmante ; encore me dit-on que je ne trouverai le ciel de l'Italie qu'au delà de l'Apennin : la grandeur et l'élévation des appartements empêche de souffrir de la chaleur.

23 juin.

J'ai vu le général Murat ; il m'a reçu avec empressement et obligeance ; je lui ai remis la lettre de l'excellente madame Bacchiochi [1]. J'ai passé ma journée avec des aides-de-camp et de jeunes militaires ; on ne peut être plus courtois : l'armée françoise est toujours la même ; l'honneur est là tout entier.

J'ai dîné en grand gala chez M. de Melzi : il s'agissoit d'une fête donnée à l'occasion du baptême de l'enfant du général Murat. M. de Melzi a connu mon malheureux frère : nous en avons parlé long-temps. Le vice-président a des manières fort nobles ; sa maison est celle d'un prince, et d'un prince qui l'auroit toujours été. Il m'a traité poliment et froidement, et m'a tout juste trouvé dans des dispositions pareilles aux siennes.

Je ne vous parle point, mon cher ami, des monuments de Milan, et surtout de la cathé-

[1] Depuis princesse de Lucques, sœur aînée de Buonaparte qui, à cette époque, n'étoit encore que premier consul.

drale qu'on achève; le gothique, même de marbre, me semble jurer avec le soleil et les mœurs de l'Italie. Je pars à l'instant; je vous écrirai de Florence [1] et de Rome.

[1] Les lettres écrites de Florence ne se sont pas retrouvées.



A M. JOUBERT.

LETTRE TROISIÈME.

Rome, 27 juin au soir, en arrivant, 1803.

M'y voilà enfin ! toute ma froideur s'est évanouie. Je suis accablé, persécuté par ce que j'ai vu; j'ai vu, je crois, ce que personne n'a vu, ce qu'aucun voyageur n'a peint : les sots! les âmes glacées! les barbares! Quand ils viennent ici, n'ont-ils pas traversé la Toscane, jardin anglois au milieu duquel il y a un temple, c'est-à-dire Florence? n'ont-ils pas passé en caravane avec les aigles et les sangliers, les solitudes de cette seconde Italie appelée l'État Romain? Pourquoi ces créatures voyagent-elles ? Arrivé comme le soleil se couchoit, j'ai trouvé toute la population allant se promener dans l'Arabie déserte à la porte de Rome : quelle ville! quels souvenirs!

28 juin, onze heures du soir.

J'ai couru tout ce jour, veille de la fête de Saint-Pierre. J'ai déjà vu le Colysée, le Panthéon, la colonne Trajane, le château Saint-

Ange, Saint-Pierre; que sais-je? J'ai vu l'illumination et le feu d'artifice qui annoncent pour demain la grande cérémonie consacrée au prince des Apôtres : tandis qu'on prétendoit me faire admirer un feu placé au haut du Vatican, je regardois l'effet de la lune sur le Tibre, sur ces maisons romaines, sur ces ruines qui pendent ici de toute part.

29 juin.

Je sors de l'office à Saint-Pierre. Le pape a une figure admirable : pâle, triste, religieux, toutes les tribulations de l'Église sont sur son front. La cérémonie étoit superbe; dans quelques moments surtout, elle étoit étonnante; mais chant médiocre, église déserte; point de peuple.

3 juillet 1803.

Je ne sais si tous ces bouts de ligne finiront par faire une lettre. Je serois honteux, mon cher ami, de vous dire si peu de chose, si je ne voulois, avant d'essayer de peindre les objets, y voir un peu plus clair. Malheureusement j'entrevois déjà que la seconde Rome tombe à son tour: tout finit.

Sa Sainteté m'a reçu hier; elle m'a fait asseoir auprès d'elle de la manière la plus affectueuse. Elle m'a montré obligeamment qu'elle lisoit le *Génie du Christianisme*, dont elle avoit un vo-

lume ouvert sur sa table. On ne peut voir un meilleur homme, un plus digne prélat, et un prince plus simple : ne me prenez pas pour madame de Sévigné. Le Secrétaire d'État, le cardinal Gonsalvi, est un homme d'un esprit fin et d'un caractère modéré. Adieu. Il faut pourtant mettre tous ces petits papiers à la poste.



TIVOLI ET LA VILLA ADRIANA.

10 décembre 1803.

Je suis peut-être le premier étranger qui ait fait la course de Tivoli, dans une disposition d'âme qu'on ne porte guère en voyage. Me voilà seul arrivé à sept heures du soir, le 10 de décembre, à l'auberge du *Temple de la Sibylle*. J'occupe une petite chambre à l'extrémité de l'auberge, en face de la cascade que j'entends mugir. J'ai essayé d'y jeter un regard; je n'ai découvert dans la profondeur de l'obscurité que quelques lueurs blanches produites par le mouvement des eaux. Il m'a semblé apercevoir au loin une enceinte formée d'arbres et de maisons, et autour de cette enceinte, un cercle de montagnes. Je ne sais ce que le jour changera demain à ce paysage de nuit.

Le lieu est propre à la réflexion et à la rêverie : je remonte dans ma vie passée; je sens le poids du présent, et je cherche à pénétrer mon avenir. Où serai-je, que ferai-je, et que serai-je dans vingt ans d'ici? Toutes les fois que l'on descend en soi-même, à tous les vagues projets

que l'on forme, on trouve un obstacle invincible, une incertitude causée par une certitude: cet obstacle, cette certitude, est la mort, cette terrible mort qui arrête tout, qui vous frappe vous ou les autres.

Est-ce un ami que vous avez perdu ? En vain avez-vous mille choses à lui dire : malheureux, isolé, errant sur la terre, ne pouvant confier vos peines ou vos plaisirs à personne, vous appelez votre ami, et il ne viendra plus soulager vos maux, partager vos joies; il ne vous dira plus : « Vous avez eu tort, vous avez eu raison d'agir ainsi. » Maintenant il vous faut marcher seul. Devenez riche, puissant, célèbre, que ferez-vous de ces prospérités sans votre ami ? Une chose a tout détruit, la mort. Flots qui vous précipitez dans cette nuit profonde où je vous entends gronder, disparoissez-vous plus vite que les jours de l'homme, ou pouvez-vous me dire ce que c'est que l'homme, vous qui avez vu passer tant de générations sur ces bords?

Ce 11 décembre.

Aussitôt que le jour a paru, j'ai ouvert mes fenêtres. Ma première vue de Tivoli dans les ténèbres étoit assez exacte; mais la cascade m'a paru petite et les arbres que j'avois cru apercevoir n'existoient point. Un amas de vilaines mai-

sons s'élevoit de l'autre côté de la rivière; le tout étoit enclos de montagnes dépouillées. Une vive aurore derrière ces montagnes, le temple de Vesta à quatre pas de moi dominant la grotte de Neptune, m'ont consolé. Immédiatement au-dessus de la chute, un troupeau de bœufs, d'ânes et de chevaux, s'est rangé le long d'un banc de sable: toutes ces bêtes se sont avancées d'un pas dans le Téverone, ont baissé le cou, et ont bu lentement au courant de l'eau qui passoit comme un éclair devant elles, pour se précipiter. Un paysan Sabin, vêtu d'une peau de chèvre, et portant une espèce de chlamyde roulée au bras gauche, s'est appuyé sur un bâton et a regardé boire son troupeau; scène qui contrastoit, par son immobilité et son silence, avec le mouvement et le bruit des flots.

Mon déjeuner fini, on m'a amené un guide, et je suis allé me placer avec lui sur le pont de la cascade: j'avois vu la cataracte de Niagara. Du pont de la cascade nous sommes descendus à la grotte de Neptune, ainsi nommée, je crois, par Vernet. L'Anio, après sa première chute sous le pont, s'engouffre parmi des roches et reparoît dans cette grotte de Neptune, pour aller faire une seconde chute à la grotte des Sirènes.

Le bassin de la grotte de Neptune a la forme d'une coupe : j'y ai vu boire des colombes. Un

colombier creusé dans le roc, et ressemblant à l'aire d'un aigle plutôt qu'à l'abri d'un pigeon, présente à ces pauvres oiseaux une hospitalité trompeuse; ils se croient en sûreté dans ce lieu en apparence inaccessible; ils y font leur nid; mais une route secrète y mène : pendant les ténèbres, un ravisseur enlève les petits qui dormoient sans crainte au bruit des eaux sous l'aile de leur mère. *Observans nido, implumes detraxit.*

De la grotte de Neptune remontant à Tivoli, et sortant par la porte Angelo ou de l'Abruzze, mon Cicerone m'a conduit dans le pays des Sabins, *pubemque sabellum.* J'ai marché à l'aval de l'Anio jusqu'à un champ d'oliviers où s'ouvre une vue pittoresque sur cette célèbre solitude. On aperçoit à la fois le temple de Vesta, les grottes de Neptune et des Sirènes, et les cascatelles qui sortent d'un des portiques de la *villa* de Mécène. Une vapeur bleuâtre répandue à travers le paysage, en adoucissoit les plans.

On a une grande idée de l'architecture romaine, lorsqu'on songe que ces masses bâties depuis tant de siècles, ont passé du service des hommes à celui des éléments, qu'elles soutiennent aujourd'hui le poids et le mouvement des eaux, et sont devenues les inébranlables rochers de ces tumultueuses cascades.

Ma promenade a duré six heures. Je suis entré

en revenant à mon auberge, dans une cour délabrée, aux murs de laquelle sont appliquées des pierres sépulcrales chargées d'inscriptions mutilées. J'ai copié quelques-unes de ces inscriptions :

DIS. MAN.
ULIÆ PAULIN.
VIXIT ANN. X
MENSIBUS DIEB. 3.

SEI. DEUS.
SEI. DEA.

D. M.
VICTORIÆ.
FILIÆ QUÆ.
VIXIT. AN. XV
PEREGRINA,
MATER. B. M. F.

D. M.
LICINIA
ASELERIO
TENIS

Que peut-il y avoir de plus vain que tout ceci? Je lis sur une pierre les regrets qu'un vivant donnoit à un mort; ce vivant est mort à son tour, et après 2000 ans je viens, moi, barbare des Gaules, parmi les ruines de Rome, étudier ces

épitaphes dans une retraite abandonnée, moi indifférent à celui qui pleura comme à celui qui fut pleuré, moi qui demain m'éloignerai pour jamais de ces lieux, et qui disparoîtrai bientôt de la terre.

Tous ces poëtes de Rome qui passèrent à Tibur, se plurent à retracer la rapidité de nos jours : *Carpe diem*, disoit Horace; *Te spectem suprema mihi cùm venerit hora*, disoit Tibulle; Virgile peignoit cette dernière heure : *Invalidasque tibi tendens, heu! non tua palmas.* Qui n'a perdu quelque objet de son affection? Qui n'a vu se lever vers lui des bras défaillants? Un ami mourant a souvent voulu que son ami lui prît la main, pour le retenir dans la vie, tandis qu'il se sentoit entraîné par la mort. *Heu! non tua!* Ce vers de Virgile est admirable de tendresse et de douleur. Malheur à qui n'aime pas les poëtes! je dirois presque d'eux ce que dit Shakespeare des hommes insensibles à l'harmonie.

Je retrouvai en rentrant chez moi la solitude que j'avois laissée au dehors. La petite terrasse de l'auberge conduit au temple de Vesta. Les peintres connoissent cette couleur de siècles, que le temps applique aux vieux monuments, et qui varie selon les climats : elle se retrouve au temple de Vesta. On fait le tour du petit édifice entre le péristyle et la *cella* en une soixantaine de pas.

Le véritable temple de la Sibylle contraste avec celui-ci, par la forme carrée et le style sévère de son ordre d'architecture. Lorsque la chute de l'Anio étoit placée un peu plus à droite, comme on le suppose, le temple devoit être immédiatement suspendu sur la cascade : le lieu étoit propre à l'inspiration de la prêtresse et à l'émotion religieuse de la foule.

J'ai jeté un dernier regard sur les montagnes du nord que les brouillards du soir couvroient d'un rideau blanc, sur la vallée du midi, sur l'ensemble du paysage, et je suis retourné à ma chambre solitaire. A une heure du matin, le vent soufflant avec violence, je me suis levé, et j'ai passé le reste de la nuit sur la terrasse. Le ciel étoit chargé de nuages; la tempête mêloit ses gémissements, dans les colonnes du temple, au bruit de la cascade : on eût cru entendre des voix tristes sortir des soupiraux de l'antre de la Sibylle. La vapeur de la chute de l'eau remontoit vers moi du fond du gouffre comme une ombre blanche : c'étoit une véritable apparition. Je me croyois transporté au bord des grèves ou dans les bruyères de mon Armorique, au milieu d'une nuit d'automne; les souvenirs du toit paternel effaçoient pour moi ceux des foyers de César : chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et

aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger.

Dans quelques heures, je vais aller visiter la *villa Adriana.*

12 décembre.

La grande entrée de la *villa Adriana* étoit à l'hippodrome; sur l'ancienne voie Tiburtine, à très-peu de distance du tombeau des Plautius. Il ne reste aucun vestige d'antiquités dans l'hippodrome, converti en un champ de vignes.

En sortant d'un chemin de traverse fort étroit, une allée de cyprès, coupée par la cime, m'a conduit à une méchante ferme, dont l'escalier croulant étoit rempli de morceaux de porphyre, de vert antique, de granit, de rosaces de marbre blanc, et de divers ornements d'architecture. Derrière cette ferme se trouve le théâtre romain, assez bien conservé : c'est un demi-cercle composé de trois rangs de siéges. Ce demi-cercle est fermé par un mur en ligne droite qui lui sert comme de diamètre : l'orchestre et le théâtre faisoient face à la loge de l'empereur.

Le fils de la fermière, petit garçon presque tout nu, âgé d'environ douze ans, m'a montré la loge et les chambres des acteurs. Sous les gradins destinés aux spectateurs, dans un endroit où l'on dépose les instruments de labourage, j'ai vu le torse d'un Hercule colossal, parmi des socs,

des herses et des rateaux : les empires naissent de la charrue, et disparoissent sous la charrue.

L'intérieur du théâtre sert de basse-cour et de jardin à la ferme; il est planté de pruniers et de poiriers. Le puits que l'on a creusé au milieu, est accompagné de deux piliers qui portent les sceaux : un de ces piliers est composé de boue séchée et de pierres entassées au hasard, l'autre est fait d'un beau tronçon de colonne cannelée; mais pour dérober la magnificence de ce second pilier, et le rapprocher de la rusticité du premier, la nature a jeté dessus un manteau de lierre. Un troupeau de porcs noirs fouilloit et bouleversoit le gazon qui recouvre les gradins du théâtre : pour ébranler les siéges des maîtres de la terre, la Providence n'avoit eu besoin que de faire croître quelques racines de fenouil entre les jointures de ces siéges, et de livrer l'ancienne enceinte de l'élégance romaine aux immondes animaux du fidèle Eumée.

Du théâtre, en montant par l'escalier de la ferme, je suis arrivé à la *palestrine* semée de plusieurs débris. La voûte d'une salle conserve des ornements d'un dessin exquis.

Là, commence le vallon appelé, par Adrien, *la vallée de Tempé*:

Est nemus Æmoniæ, prærupta quod undique claudit
Sylva.

J'ai vu à Stowe, en Angleterre, la répétition de cette fantaisie impériale; mais Adrien avoit taillé son jardin *anglois* en homme qui possédoit le monde.

Au bout d'un petit bois d'ormes et de chênes verts, on aperçoit des ruines qui se prolongent le long de la *vallée de Tempé;* doubles et triples portiques, qui servoient à soutenir les terrasses des *fabriques* d'Adrien. La vallée continue à s'étendre à perte de vue vers le midi; le fond en est planté de roseaux, d'oliviers et de cyprès. La colline occidentale du vallon, figurant la chaîne de l'Olympe, est décorée par la masse du Palais, de la Bibliothèque, des Hospices, des temples d'Hercule et de Jupiter, et par les longues arcades festonnées de lierre, qui portoient ces édifices. Une colline parallèle, mais moins haute, borde la vallée à l'orient; derrière cette colline, s'élèvent en amphithéâtre les montagnes de Tivoli, qui devoient représenter l'*Ossa.*

Dans un champ d'oliviers, un coin du mur de la *villa* de Brutus, fait le pendant des débris de la *villa* de César. La liberté dort en paix avec le despotisme : le poignard de l'une et la hache de l'autre ne sont plus que des fers rouillés ensevelis sous les mêmes décombres.

De l'immense bâtiment qui, selon la tradition, étoit consacré à recevoir les étrangers, on

parvient, en traversant des salles ouvertes de toute part, à l'emplacement de la Bibliothèque. Là commence un dédale de ruines entrecoupées de jeunes taillis, de bouquets de pins, de champs d'oliviers, de plantations diverses qui charment les yeux et attristent le cœur.

Un fragment, détaché tout à coup de la voûte de la Bibliothèque, a roulé à mes pieds, comme je passois. Un peu de poussière s'est élevé; quelques plantes ont été déchirées et entraînées dans sa chute. Les plantes renaîtront demain; le bruit et la poussière se sont dissipés à l'instant: voilà ce nouveau débris couché, pour des siècles, auprès de ceux qui paroissoient l'attendre. Les empires se plongent de la sorte dans l'éternité où ils gisent silencieux. Les hommes ne ressemblent pas mal aussi à ces ruines qui viennent tour à tour joncher la terre : la seule différence qu'il y ait entre eux, comme entre ces ruines, c'est que les uns se précipitent devant quelques spectateurs, et que les autres tombent sans témoins.

J'ai passé, de la Bibliothèque, au cirque du Lycée : on venoit d'y couper des broussailles pour faire du feu. Ce cirque est appuyé contre le temple des Stoïciens. Dans le passage qui mène à ce temple, en jetant les yeux derrière moi, j'ai aperçu les hauts murs lézardés de

la Bibliothèque, lesquels dominoient les murs moins élevés du Cirque. Les premiers, à demi cachés dans des cimes d'oliviers sauvages, étoient eux-mêmes dominés d'un énorme pin à parasol, et, au-dessus de ce pin, s'élevoit le dernier pic du mont Calva, coiffé d'un nuage. Jamais le ciel et la terre, les ouvrages de la nature et ceux des hommes ne se sont mieux mariés dans un tableau.

Le temple des Stoïciens est peu éloigné de la Place d'armes. Par l'ouverture d'un portique, on découvre, comme dans un optique, au bout d'une avenue d'oliviers et de cyprès, la montagne de Palomba, couronnée du premier village de la Sabine. A gauche du Pœcile, et sous le Pœcile même, on descend dans les *Cento-Cellæ* des gardes prétoriennes : ce sont des loges, voûtées de huit pieds à peu près en carré, à deux, trois et quatre étages, n'ayant aucune communication entre elles, et recevant le jour par la porte. Un fossé règne le long de ces cellules militaires, où il est probable qu'on entroit au moyen d'un pont mobile. Lorsque les cent ponts étoient abaissés, que les Prétoriens passoient et repassoient sur ces ponts, cela devoit offrir un spectacle singulier, au milieu des jardins de l'empereur philosophe qui mit un dieu de plus dans l'Olympe. Le laboureur du patrimoine de

Saint-Pierre fait aujourd'hui sécher sa moisson dans la caserne du légionnaire romain. Quand le peuple-roi et ses maîtres élevoient tant de monuments fastueux, ils ne se doutoient guère qu'ils bâtissoient les caves et les greniers d'un chevrier de la Sabine, ou d'un fermier d'Albano.

Après avoir parcouru une partie des *Cento-Cellæ*, j'ai mis un assez long temps à me rendre dans la partie du jardin, dépendante des Thermes des femmes : là, j'ai été surpris par la pluie [1].

Je me suis souvent fait deux questions au milieu des ruines romaines : les maisons des particuliers étoient composées d'une multitude de portiques, de chambres voûtées, de chapelles, de salles, de galeries souterraines, de passages obscurs et secrets : à quoi pouvoient servir tant de logement pour un seul maître ? Les Offices des esclaves, des hôtes, des clients, étoient presque toujours construites à part.

Pour résoudre cette première question, je me figure le citoyen romain dans sa maison, comme une espèce de religieux qui s'étoit bâti des cloîtres. Cette vie intérieure, indiquée par la seule forme des habitations, ne seroit-elle point une des causes de ce calme qu'on remarque dans les écrits des anciens ? Cicéron

[1] Voyez ci-après la lettre sur Rome à M. de Fontanes.

retrouvoit dans les longues galeries de ses habitations, dans les temples domestiques qui y étoient cachés, la paix qu'il avoit perdue au commerce des hommes. Le jour même que l'on recevoit dans ces demeures sembloit porter à la quiétude : il descendoit presque toujours de la voûte ou des fenêtres percées très-haut; cette lumière perpendiculaire, si égale et si tranquille, avec laquelle nous éclairons nos salons de peinture, servoit, si j'ose m'exprimer ainsi, servoit au Romain à contempler le tableau de sa vie. Nous, il nous faut des fenêtres sur des rues, sur des marchés et des carrefours. Tout ce qui s'agite et fait du bruit nous plaît; le recueillement, la gravité, le silence, nous ennuient.

La seconde question que je me fais est celle-ci : Pourquoi tant de monuments consacrés aux mêmes usages? On voit incessamment des salles pour des *bibliothèques*, et il y avoit peu de livres chez les anciens. On rencontre à chaque pas des *Thermes*, les Thermes de Néron, de Titus, de Caracalla, de Dioclétien, etc. : quand Rome eût été trois fois plus peuplée qu'elle ne l'a jamais été, la dixième partie de ces bains auroit suffi aux besoins publics

Je me réponds qu'il est probable que ces monuments furent, dès l'époque de leur érection, de véritables ruines et des lieux délaissés. Un

empereur renversoit ou dépouilloit les ouvrages de son devancier, afin d'entreprendre lui-même d'autres édifices que son successeur se hâtoit à son tour d'abandonner. Le sang et les sueurs des peuples furent employés aux inutiles travaux de la vanité d'un homme, jusqu'au jour où les vengeurs du monde, sortis du fond de leurs forêts, vinrent planter l'humble étendard de la croix sur ces monuments de l'orgueil.

La pluie passée, j'ai visité le Stade, pris connoissance du temple de Diane, en face duquel s'élevoit celui de Vénus, et j'ai pénétré dans les décombres du Palais de l'Empereur : ce qu'il y a de mieux conservé dans cette destruction informe, est une espèce de souterrain ou de citerne formant un carré, sous la cour même du Palais. Les murs de ce souterrain étoient doubles : chacun des deux murs a deux pieds et demi d'épaisseur, et l'intervalle qui les sépare, est de deux pouces.

Sorti du Palais, je l'ai laissé sur la gauche derrière moi, en m'avançant à droite vers la campagne romaine. A travers un champ de blé, semé sur des caveaux, j'ai abordé les Thermes, connus encore sous le nom des *Chambres des Philosophes* ou des *Salles prétoriennes* : c'est une des ruines les plus imposantes de toute la *villa*. La beauté, la hauteur, la hardiesse et la légè-

reté des voûtes, les divers enlacements des portiques qui se croisent, se coupent ou se suivent parallèlement, le paysage qui joue derrière ce grand morceau d'architecture, produisent un effet surprenant. La *villa Adriana* a fourni quelques restes précieux de peinture : le peu d'arabesques que j'y ai vus est d'une grande sagesse de composition, et d'un dessin aussi délicat que pur.

La Naumachie se trouve derrière les Thermes, bassin creusé de main d'homme, où d'énormes tuyaux qu'on voit encore, amenoient des fleuves. Ce bassin, maintenant à sec, étoit rempli d'eau et l'on y figuroit des batailles navales. On sait que dans ces fêtes un ou deux milliers d'hommes s'égorgeoient quelquefois pour divertir la populace romaine.

Autour de la Naumachie s'élevoient des terrasses destinées aux spectateurs : ces terrasses étoient appuyées par des portiques qui servoient de chantiers ou d'abris aux galères.

Un temple, imité de celui de Sérapis en Égypte, ornoit cette scène : la moitié du grand dôme de ce temple est tombée. A la vue de ces piliers sombres, de ces cintres concentriques, de ces espèces d'entonnoirs où mugissoit l'Oracle, on sent qu'on n'habite plus l'Italie et la Grèce, que le génie d'un autre peuple a présidé à ce monu-

ment. Un vieux sanctuaire offre sur ses murs verdâtres et humides, quelques traces du pinceau. Je ne sais quelle plainte erroit dans l'édifice abandonné.

J'ai gagné de là le temple de Pluton et de Proserpine, vulgairement appelé *l'Entrée de l'Enfer*. Ce temple est maintenant la demeure d'un vigneron, je n'ai pu y pénétrer; le maître comme le dieu, n'y étoit pas. Au-dessous de l'Entrée de l'Enfer, s'étend un vallon appelé *le Vallon du Palais :* on pourroit le prendre pour l'Élysée. En avançant vers le midi, et suivant un mur qui soutenoit les terrasses attenantes au temple de Pluton, j'ai aperçu les dernières ruines de la *villa*, situées à plus d'une lieue de distance.

Revenu sur mes pas, j'ai voulu voir l'Académie formée d'un jardin, d'un temple d'Apollon et de divers bâtiments destinés aux philosophes. Un paysan m'a ouvert une porte pour passer dans le champ d'un autre propriétaire, et je me suis trouvé à l'Odéon et au Théâtre grec : celui-ci est assez bien conservé quant à la forme. Quelque Génie mélodieux étoit sans doute resté dans ce lieu consacré à l'harmonie, car j'y ai entendu siffler le merle, le 12 décembre : une troupe d'enfants occupés à cueillir les olives, faisoit retentir de ses chants des échos qui peut-être

avoient répété les vers de Sophocle et la musique de Timothée.

Là s'est achevée ma course, beaucoup plus longue qu'on ne la fait ordinairement : je devois cet hommage à un prince voyageur. On trouve plus loin le grand Portique dont il reste peu de chose, plus loin encore les débris de quelques bâtiments inconnus ; enfin les *Colle di San-Stephano*, où se termine la *villa*, portent les ruines du Prytanée.

Depuis l'Hippodrome jusqu'au Prytanée, la *villa Adriana* occupoit les sites connus à présent sous le nom de *Rocca Bruna*, *Palazza*, *Aqua Fera* et les *Colle di San-Stephano*.

Adrien fut un prince remarquable, mais non un des plus grands Empereurs romains ; c'est pourtant un de ceux dont on se souvient le plus aujourd'hui. Il a laissé partout ses traces : une muraille célèbre dans la Grande-Bretagne, peut-être l'Arène de Nîmes et le pont du Gard dans les Gaules, des temples en Égypte, des aqueducs à Troye, une nouvelle ville à Jérusalem et à Athènes, un pont où l'on passe encore et une foule d'autres monuments à Rome, attestent le goût, l'activité et la puissance d'Adrien. Il étoit lui-même poëte, peintre et architecte. Son siècle est celui de la restauration des arts.

La destinée du *Mole-Adriani* est singulière :

les ornements de ce sépulcre servirent d'armes contre les Goths : la civilisation jeta des colonnes et des statues à la tête de la barbarie, ce qui n'empêcha pas celle-ci d'entrer. Le mausolée est devenu la forteresse des papes; il s'est aussi converti en une prison; ce n'est pas mentir à sa destination primitive. Ces vastes édifices élevés sur les cendres des hommes n'agrandissent point les proportions du cercueil : les morts sont dans leur loge sépulcrale, comme cette statue assise dans un temple trop petit d'Adrien; s'ils vouloient se lever, ils se casseroient la tête contre la voûte.

Adrien, en arrivant au trône, dit tout haut à l'un de ses ennemis : « Vous voilà sauvé. » Le mot est magnanime. Mais on ne pardonne pas au génie comme on pardonne à la politique. Le jaloux Adrien, en voyant les chefs-d'œuvre d'Apollodore, se dit tout bas : « Le voilà perdu, » et l'artiste fut tué.

Je n'ai pas quitté la *villa Adriana* sans remplir d'abord mes poches de petits fragments de porphyre, d'albâtre, de vert antique, de morceaux de stuc peint, et de mosaïque, ensuite j'ai tout jeté.

Elles ne sont déjà plus pour moi ces ruines, puisqu'il est probable que rien ne m'y ramènera. On meurt à chaque moment pour un temps,

une chose, une personne, qu'on ne reverra jamais : la vie est une mort successive. Beaucoup de voyageurs, mes devanciers, ont écrit leurs noms sur les marbres de la *villa Adriana;* ils ont espéré prolonger leur existence, en attachant à des lieux célèbres un souvenir de leur passage; ils se sont trompés. Tandis que je m'efforçois de lire un de ces noms nouvellement crayonné et que je croyois reconnoître, un oiseau s'est envolé d'une touffe de lierre; il a fait tomber quelques gouttes de la pluie passée : le nom a disparu.

A demain la *villa* d'Est [1].

[1] Voyez ci-après la lettre sur Rome.



LE VATICAN.

22 décembre 1803.

J'ai visité le Vatican à une heure. Beau jour, soleil brillant, air extrêmement doux.

Solitude de ces grands escaliers, ou plutôt de ces rampes où l'on peut monter avec des mulets; solitude de ces galeries ornées des chefs-d'œuvre du génie, où les papes d'autrefois passoient avec toutes leurs pompes; solitude de ces Loges que tant d'artistes célèbres ont étudiées, que tant d'hommes illustres ont admirées : le Tasse, Arioste, Montaigne, Milton, Montesquieu, des reines, des rois ou puissants ou tombés, et tous ces pèlerins de toutes les parties du monde.

Dieu débrouillant le Chaos.

J'ai remarqué l'Ange qui suit Loth et sa femme.

Belle vue de Frascati par-dessus Rome, au coin ou au coude de la galerie.

Entrée dans les *Chambres*. — Bataille de Constantin : le tyran et son cheval se noyant.

Saint Léon arrêtant Attila. Pourquoi Raphaël a-t-il donné un air fier et non religieux au groupe chrétien? pour exprimer le sentiment de l'assistance divine.

Le Saint-Sacrement, premier ouvrage de Raphaël : froid, nulle piété, mais dispositions et figures admirables.

Apollon, les Muses et les Poëtes. — Caractère des poëtes bien exprimé. Singulier mélange.

Héliodore chassé du temple. — Un ange remarquable, une figure de femme céleste, imitée par Girodet dans son Ossian.

L'incendie du bourg. — La femme qui porte un vase : copiée sans cesse. Contraste de l'homme suspendu et de l'homme qui veut atteindre l'enfant ; l'art trop visible. Toujours la femme et l'enfant rendus mille fois par Raphaël et toujours excellemment.

L'école d'Athènes; j'aime autant le carton.

Saint Pierre délivré.—Effet des trois lumières, cité partout.

Bibliothèque : porte de fer, hérissée de pointes; c'est bien la porte de la science. Armes d'un pape : trois abeilles; symbole heureux.

Magnifique vaisseau : livres invisibles. Si on les communiquoit, on pourroit refaire ici l'histoire moderne tout entière.

Musée chrétien. — Instruments de martyre : griffes de fer pour déchirer la peau, grattoir pour l'enlever, martinets de fer, petites tenailles : belles antiquités chrétiennes ! Comment souffroit-on autrefois? comme aujourd'hui, témoins ces instruments. En fait de douleurs, l'espèce humaine est stationnaire.

Lampes trouvées dans les catacombes. — Le christianisme commence à un tombeau ; c'est à la lampe d'un mort qu'on a pris cette lumière qui a éclairé le monde. — Anciens calices, anciennes croix, anciennes cuillères pour administrer la communion. — Tableaux apportés de Grèce pour les sauver des Iconoclastes.

Ancienne figure de Jésus-Christ, reproduite depuis par les peintres; elle ne peut guère remonter au-delà du huitième siècle. Jésus-Christ étoit-il *le plus beau des hommes,* ou étoit-il laid? Les Pères grecs et les Pères latins se sont partagés d'opinion : je tiens pour la beauté.

Donation à l'Église sur papyrus . le monde recommence ici.

Musée antique. — Chevelure d'une femme trouvée dans un tombeau. Est-ce celle de la mère des Gracques ? est-ce celle de Délie, de Cinthie, de Lalagé ou de Lycinie, dont Mécènes, si nous en croyons Horace, n'auroit pas

voulu changer un seul cheveu contre toute l'opulence d'un roi de Phrygie.

> Aut pinguis Phrygiæ mygdonias opes
> Permutare velis crine Lyciniæ ?

Si quelque chose emporte l'idée de la fragilité, ce sont les cheveux d'une jeune femme, qui furent peut-être l'objet de l'idolâtrie de la plus volage des passions, et pourtant ils ont survécu à l'Empire romain. La mort, qui brise toutes les chaînes, n'a pu rompre ce léger réseau.

Belle colonne torse d'albâtre. Suaire d'amianthe retiré d'un sarcophage : la mort n'en a pas moins consumé sa proie.

Vase étrusque. Qui a bu à cette coupe? un mort. Toutes les choses, dans ce musée, sont trésor du sépulcre, soit qu'elles aient servi aux rites des funérailles, ou qu'elles aient appartenu aux fonctions de la vie.



MUSÉE CAPITOLIN.

23 décembre 1803.

La Colonne Milliaire. *Dans la cour* les pieds et la tête d'un colosse : l'a-t-on fait exprès?

Dans le Sénat : noms des sénateurs modernes; Louve frappée de la foudre; Oies du Capitole :

Tous les siècles y sont; on y voit tous les temps;
Là sont les devanciers avec leurs descendants.

Mesures antiques de blé, d'huile et de vin, en forme d'autel, avec des têtes de lion.

Peintures représentant les premiers événements de la république romaine.

Statue de Virgile : contenance rustique et mélancolique, front grave, yeux inspirés, rides circulaires partant des narines et venant se terminer au menton, en embrassant la joue.

Cicéron : une certaine régularité avec une expression de légèreté; moins de force de caractère que de philosophie, autant d'esprit que d'éloquence.

L'Alcibiade : ne m'a point frappé par sa beauté; il a du sot et du niais.

Un jeune Mithridate ressemblant à un Alexandre.

Fastes consulaires antiques et modernes.

Sarcophage d'Alexandre Sévère et de sa mère. Bas-relief de Jupiter enfant dans l'île de Crète : admirable.

Colonne d'albâtre oriental, la plus belle connue.

Plan antique de Rome sur un marbre : perpétuité de la Ville Éternelle.

Buste d'Aristote : quelque chose d'intelligent et de fort.

Buste de Caracalla : œil, nez et bouche pointus, nez contracté; l'air féroce et fou.

Buste de Domitien : lèvres serrées.

Buste de Néron : visage gros et rond, enfoncé vers les yeux, de manière que le front et le menton avancent; l'air d'un esclave grec débauché.

Bustes d'Agrippine et de Germanicus : la seconde figure longue et maigre; la première sérieuse.

Buste de Julien : front petit et étroit.

Buste de Marc-Aurèle : grand front, œil élevé vers le ciel ainsi que le sourcil.

Buste de Vitellius : gros nez, lèvres minces,

joues bouffies, petits yeux, tête un peu abaissée comme le porc.

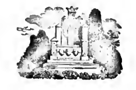
Buste de César : figure maigre, toutes les rides profondes, l'air prodigieusement spirituel, le front proéminent entre les yeux, comme si la peau étoit amoncelée et coupée d'une ride perpendiculaire, sourcils surbaissés et touchant l'œil, la bouche grande et singulièrement expressive; on croit qu'elle va parler, elle sourit presque; le nez saillant, mais pas aussi aquilin qu'on le trace ordinairement; les tempes aplaties comme chez Buonaparte; presque point d'occiput; le menton rond et double; les narines un peu fermées; figure d'imagination et de génie.

Un bas-relief: Endymion dormant assis sur un rocher; sa tête est penchée dans sa poitrine, et un peu appuyée sur le bois de sa lance qui repose sur son épaule gauche; la main gauche jetée négligemment sur cette lance, tient à peine la laisse d'un chien qui, planté sur ses pattes de derrière, cherche à regarder au-dessus du rocher. C'est un des plus beaux bas-reliefs connus [1].

Des fenêtres du Capitole on découvre tout le Forum, les temples de la Fortune et de la Concorde, les deux colonnes du temple de Jupiter

[1] J'ai fait usage de cette *pose* dans *les Martyrs*.

Stator, les Rostres, le temple de Faustine, le temple du Soleil, le temple de la Paix, les ruines du palais doré de Néron, celles du Colysée, les arcs de triomphe de Titus, de Septime Sévère, de Constantin ; vaste cimetière des siècles avec leurs monuments funèbres, portant la date de leur décès.



GALERIE DORIA.

24 décembre 1803.

Gaspard Poussin : grand paysage. Vues de Naples. Frontispice d'un temple en ruines dans une campagne.

Cascade de Tivoli et temple de la Sibylle.

Paysage de Claude Lorrain. Une fuite en Égypte du même : la Vierge arrêtée au bord d'un bois, tient l'Enfant sur ses genoux ; un Ange présente des mets à l'Enfant, et saint Joseph ôte le bât de l'âne ; un pont dans le lointain, sur lequel passent des chameaux et leurs conducteurs ; un horizon où se dessinent à peine les édifices d'une grande ville ; le calme de la lumière est merveilleux.

Deux autres petits paysages de Claude Lorrain, dont l'un représente une espèce de Mariage patriarcal dans un bois : c'est peut-être l'ouvrage le plus fini de ce grand peintre.

Une Fuite en Égypte, de Nicolas Poussin ; la Vierge et l'Enfant, portés sur l'âne que conduit un Ange, descendent d'une colline dans

un bois : saint Joseph suit; le mouvement du vent est marqué sur les vêtements et sur les arbres.

Plusieurs paysages du Dominiquin : couleur vive et brillante; les sujets riants, mais en général un ton de verdure cru et une lumière peu vaporeuse, peu idéale : chose singulière! ce sont des yeux françois qui ont mieux vu la lumière de l'Italie.

Paysage d'Annibal Carrache : grande vérité, mais point d'élévation de style.

Diane et Endymion, de Rubens : l'idée est heureuse. Endymion est à peu près endormi dans la position du beau bas-relief du Capitole; Diane suspendue dans l'air appuie légèrement une main sur l'épaule du chasseur, pour donner à celui-ci un baiser sans l'éveiller; la main de la déesse de la nuit est d'une blancheur de lune, et sa tête se distingue à peine de l'azur du firmament. Le tout est bien dessiné; mais quand Rubens dessine bien, il peint mal; le grand coloriste perdoit sa palette, quand il retrouvoit son crayon.

Deux Têtes, par Raphaël. Les quatre Avares, par Albert Durer. Le Temps arrachant les plumes de l'Amour, du Titien ou de l'Albane : maniéré et froid; une chair toute vivante.

Noces Aldobrandines, copie de Nicolas Pous-

sin : dix figures sur un même plan, formant trois groupes de trois, quatre, et trois figures. Le fond est une espèce de paravent gris à hauteur d'appui; les poses et le dessin tiennent de la simplicité de la sculpture; on diroit d'un bas-relief. Point de richesse de fond, point de détails, de draperies, de meubles, d'arbres, point d'accessoire quelconque, rien que les personnages naturellement groupés.



PROMENADE DANS ROME, AU CLAIR DE LUNE.

Du haut de la Trinité du mont, les clochers et les édifices lointains paroissent comme les ébauches effacées d'un peintre, ou comme des côtes inégales vues de la mer, du bord d'un vaisseau à l'ancre.

Ombre de l'obélisque : combien d'hommes ont regardé cette ombre en Égypte et à Rome?

Trinité du Mont déserte; un chien aboyant dans cette retraite des François. Une petite lumière dans une chambre élevée de la villa Médicis.

Le Cours : calme et blancheur des bâtiments; profondeur des ombres transversales. Place Colonne : Colonne Antonine à moitié éclairée.

Panthéon : sa beauté au clair de la lune.

Colysée : sa grandeur et son silence à cette même clarté.

Saint-Pierre : effet de la lune sur son dôme, sur le Vatican, sur l'obélisque, sur les deux fontaines, sur la colonnade circulaire.

Une jeune femme me demande l'aumône; sa

tête est enveloppée dans son jupon relevé; la *poverina* ressemble à une Madone : elle a bien choisi le temps et le lieu. Si j'étois Raphaël, je ferois un tableau. Le Romain demande parce qu'il meurt de faim; il n'importune pas si on le refuse; comme ses ancêtres, il ne fait rien pour vivre : il faut que son sénat ou son prince le nourrisse.

Rome sommeille au milieu de ces ruines. Cet astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome; il éclaire des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colysée.

Que se passoit-il, il y a dix-huit siècles, à pareille heure et aux mêmes lieux? Non-seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie du moyen âge a disparu. Toutefois la trace de ces deux Italies est encore bien marquée à Rome: si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et tous ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et tous ses débris; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls, et ses empereurs, l'autre amène du Vatican la longue suite de ses pontifes. Le Tibre sépare les deux

gloires : assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans les catacombes d'où elle est sortie.

J'ai dans la tête le sujet d'une vingtaine de lettres sur l'Italie, qui peut-être se feroient lire, si je parvenois à rendre mes idées telles que je les conçois; mais les jours s'en vont, et le repos me manque. Je me sens comme un voyageur qui forcé de partir demain, a envoyé devant lui ses bagages. Les bagages de l'homme sont ses illusions et ses années; il en remet, à chaque minute, une partie à celui que l'Écriture appelle un courrier rapide : le Temps [1].

[1] De cette vingtaine de lettres que j'avois dans la tête, je n'en ai écrit qu'une seule, la lettre sur Rome à M. de Fontanes. Les divers fragments qu'on vient de lire et qu'on va lire, devoient former le texte des autres lettres; mais j'ai achevé de décrire Rome et Naples dans le quatrième et dans le cinquième livre *des Martyrs*. Il ne manque donc à tout ce que je voulois dire sur l'Italie que la partie historique et politique.



VOYAGE DE NAPLES.

Terracine, 31 décembre.

Voici les personnages, les équipages, les choses et les objets que l'on rencontre pêle-mêle sur les routes de l'Italie : des Anglois et des Russes qui voyagent à grands frais dans de bonnes berlines, avec tous les usages et les préjugés de leurs pays; des familles italiennes qui passent dans de vieilles calèches pour se rendre économiquement aux *vendanges;* des moines à pied, tirant par la bride une mule rétive chargée de reliques; des laboureurs conduisant des charrettes que traînent de grands bœufs, et qui portent une petite image de la Vierge élevée sur le timon au bout d'un bâton; des paysannes voilées ou les cheveux bizarrement tressés, jupon court de couleur tranchante, corsets ouverts aux mamelles, et entrelacés avec des rubans, colliers et bracelets de coquillages; des fourgons attelés de mulets ornés de sonnettes, de plumes et d'étoffe rouge; des bacs, des ponts et des moulins; des troupeaux d'ânes, de chèvres, de moutons; des voi-

turins, des courriers la tête enveloppée d'un réseau comme les Espagnols; des enfants tout nus; des pèlerins, des mendiants, des pénitents blancs ou noirs; des militaires cahotés dans de méchantes carrioles; des escouades de gendarmerie; des vieillards mêlés à des femmes. L'air de bienveillance est grand, mais grand est aussi l'air de curiosité; on se suit des yeux tant qu'on peut se voir, comme si on vouloit se parler, et l'on ne se dit mot.

Dix heures du soir.

J'ai ouvert ma fenêtre : les flots venoient expirer au pied des murs de l'auberge. Je ne revois jamais la mer sans un mouvement de joie et presque de tendresse.

Gaëte, 1er janvier 1804.

Encore une année écoulée!

En sortant de Fondi j'ai salué le premier verger d'orangers: ces beaux arbres étoient aussi chargés de fruits mûrs que pourroient l'être les pommiers les plus féconds de la Normandie. Je trace ce peu de mots à Gaëte, sur un balcon, à quatre heures du soir, par un soleil superbe, ayant en vue la pleine mer. Ici mourut Cicéron dans cette patrie, comme il le dit lui-même, qu'il avoit sauvée : *Moriar in patriâ sæpè servatâ.* Cicéron fut tué par un homme qu'il avoit

jadis défendu; ingratitude dont l'histoire fourmille. Antoine reçut au *Forum* la tête et les mains de Cicéron; il donna une couronne d'or et une somme de 200 mille livres à l'assassin; ce n'étoit pas le prix de la chose: la tête fut clouée à la tribune publique entre les deux mains de l'orateur. Sous Néron on louoit beaucoup Cicéron, on n'en parla pas sous Auguste. Du temps de Néron le crime s'étoit perfectionné; les vieux assassinats du divin Auguste étoient des vétilles, des essais, presque de l'innocence au milieu des forfaits nouveaux. D'ailleurs on étoit déjà loin de la liberté; on ne savoit plus ce que c'étoit: les esclaves qui assistoient aux jeux du cirque, alloient-ils prendre feu pour les rêveries des Catons et des Brutus? Les rhéteurs pouvoient donc, en toute sûreté de servitude, louer le paysan d'Arpinum. Néron lui-même auroit été homme à débiter des harangues sur l'excellence de la liberté: et si le peuple romain se fût endormi pendant ces harangues, comme il est à croire, son maître, selon sa coutume, l'eût fait réveiller à coups de bâton pour le forcer d'applaudir.

Naples, 2 janvier.

Le duc d'Anjou, roi de Naples, frère de saint Louis, fit mettre à mort Conradin, légitime héritier de la couronne de Sicile. Conradin, sur

l'échafaud, jeta son gant dans la foule : qui le releva? Louis XVI, descendant de Saint-Louis.

Le royaume des Deux-Siciles est quelque chose d'à part en Italie : Grec sous les anciens Romains, il a été Sarrazin, Normand, Allemand, François, Espagnol, au temps des Romains nouveaux.

L'Italie du moyen âge étoit l'Italie des deux grandes factions Guelfe et Gibeline, l'Italie des rivalités républicaines et des petites tyrannies; on n'y entendoit parler que de crimes et de liberté; tout s'y faisoit à la pointe du poignard. Les aventures de cette Italie tenoient du roman : qui ne sait Ugolin, Françoise de Rimini, Roméo et Juliette, Othello? Les doges de Gênes et de Venise, les princes de Vérone, de Ferrare et de Milan, les guerriers, les navigateurs, les écrivains, les artistes, les marchands de cette Italie étoient des hommes de génie: Grimaldi, Fregose, Adorni, Dandolo, Marin Zéno, Morosini, Gradenigo, Scaligieri, Visconti, Doria, Trivulce, Spinola, Zeno, Pisani, Christophe Colomb, Améric Vespusce, Gabato, le Dante, Pétrarque, Bocace, Arioste, Machiavel, Cardan, Pomponace, Achellini, Érasme, Politien, Michel-Ange, Pérugin, Raphaël, Jules Romain, Dominiquin, Titien, Caragio, les Médicis; mais, dans tout cela, pas un chevalier, rien de l'Europe transalpine.

A Naples, au contraire, la chevalerie se mêle au caractère italien et les prouesses aux émeutes populaires : Tancrède et le Tasse, Jeanne de Naples et le bon roi Réné qui ne régna point, les Vêpres Siciliennes, Mazaniel et le dernier duc de Guise, voilà les Deux-Siciles. Le souffle de la Grèce vient aussi expirer à Naples ; Athènes a poussé ses frontières jusqu'à Pœstum ; ses temples et ses tombeaux forment une ligne au dernier horizon d'un ciel enchanté.

Je n'ai point été frappé de Naples en arrivant : depuis Capoue et ses délices jusqu'ici, le pays est fertile, mais peu pittoresque. On entre dans Naples presque sans le voir, par un chemin assez creux [1].

3 janvier 1804.

Visité le Musée.

Statue d'Hercule dont il y a des copies partout : Hercule en repos appuyé sur un tronc d'arbre ; légèreté de la massue. Vénus : beauté des formes ; draperies mouillées. Buste de Scipion l'Africain.

Pourquoi la sculpture antique est-elle supé-

[1] On peut, si l'on veut, ne plus suivre l'ancienne route. Sous la dernière domination françoise une autre entrée a été ouverte, et l'on a tracé un beau chemin autour de la colline du Pausilype.

rieure [1] à la sculpture moderne, tandis que la peinture moderne est vraisemblablement supérieure, ou du moins égale à la peinture antique?

Pour la sculpture, je réponds :

Les habitudes et les mœurs des anciens étoient plus graves que les nôtres, les passions moins turbulentes. Or, la sculpture qui se refuse à rendre les petites nuances et les petits mouvements, s'accommodoit mieux des poses tranquilles et de la physionomie sérieuse du Grec et du Romain.

De plus, les draperies antiques laissoient voir en partie le nu; ce nu étoit toujours ainsi sous les yeux des artistes, tandis qu'il n'est exposé qu'occasionnellement aux regards du sculpteur moderne : enfin les formes humaines étoient plus belles.

Pour la peinture, je dis :

La peinture admet beaucoup de mouvement dans les attitudes; conséquemment la *manière*,

[1] Cette assertion, généralement vraie, admet pourtant d'assez nombreuses exceptions. La statuaire antique n'a rien qui surpasse les cariatides du Louvre, de Jean Goujon. Nous avons tous les jours sous les yeux ces chefs-d'œuvre, et nous ne les regardons pas. L'Apollon a été beaucoup trop vanté : les métopes du Parthenon offrent seuls la sculpture grecque dans sa perfection. Ce que j'ai dit des arts dans le *Génie du Christianisme* est étriqué, et souvent faux. A cette époque, je n'avois vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Égypte.

quand malheureusement elle est sensible, nuit moins aux grands effets du pinceau.

Les règles de la perspective qui n'existent presque point pour la sculpture, sont mieux entendues des modernes qu'elles ne l'étoient des anciens. On connoît aujourd'hui un plus grand nombre de couleurs ; reste seulement à savoir si elles sont plus vives et plus pures.

Dans ma revue du Musée, j'ai admiré la mère de Raphaël peinte par son fils : belle et simple, elle ressemble un peu à Raphaël lui-même, comme les Vierges de ce génie divin ressemblent à des Anges.

Michel-Ange peint par lui-même.

Armide et Renaud : scène du miroir magique.



POUZZOLES ET LA SOLFATARA.

4 janvier.

A Pouzzoles, j'ai examiné le temple des Nymphes, la maison de Cicéron, celle qu'il appeloit la *Puteolane*, d'où il écrivit souvent à Atticus, et où il composa peut-être sa seconde Philippique. Cette *villa* étoit bâtie sur le plan de l'Académie d'Athènes; embellie depuis par Vétus, elle devint un palais sous l'empereur Adrien qui y mourut, en disant adieu à son âme:

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis, etc.

Il vouloit qu'on mît sur sa tombe qu'il avoit été tué par les médecins :

Turba medicorum regem interfecit.

La science a fait des progrès.

A cette époque, tous les hommes de mérite étoient philosophes, quand ils n'étoient pas chré-tiens.

Belle vue dont on jouissoit du Portique : un

petit verger occupe aujourd'hui la maison de Cicéron.

Temple de Neptune et tombeaux.

La Solfatare, champ de soufre. Bruit des fontaines d'eau bouillante; bruit du Tartare pour les poëtes.

Vue du golfe de Naples en revenant : cap dessiné par la lumière du soleil couchant; reflet de cette lumière sur le Vésuve et l'Apennin; accord ou harmonie de ces feux et du ciel. Vapeur diaphane à fleur d'eau et à mi-montagne. Blancheur des voiles des barques rentrantes au port. L'île de Caprée au loin. La montagne des Camaldules avec son couvent et son bouquet d'arbres au-dessus de Naples. Contraste de tout cela avec la Solfatare. Un François habite sur l'île où se retira Brutus. Grotte d'Esculape. Tombeau de Virgile, d'où l'on découvre le berceau du Tasse.



LE VÉSUVE.

5 janvier 1804.

Aujourd'hui 5 janvier, je suis parti de Naples à sept heures du matin; me voilà à Portici. Le soleil est dégagé des nuages du levant, mais la tête du Vésuve est toujours dans le brouillard. Je fais marché avec un *cicerone*, pour me conduire au cratère du volcan. Il me fournit deux mules, une pour lui, une pour moi : nous partons.

Je commence à monter par un chemin assez large, entre deux champs de vignes appuyées sur des peupliers. Je m'avance droit au levant d'hiver. J'aperçois, un peu au-dessus des vapeurs descendues dans la moyenne région de l'air, la cime de quelques arbres : ce sont les ormeaux de l'hermitage. De pauvres habitations de vignerons se montrent à droite et à gauche, au milieu des riches ceps du *Lacryma-Christi*. Au reste, partout une terre brûlée, des vignes dépouillées entremêlées de pins en forme de parasols, quelques

aloès dans les haies, d'innombrables pierres roulantes, pas un oiseau.

J'arrive au premier plateau de la montagne. Une plaine nue s'étend devant moi. J'entrevois les deux têtes du Vésuve; à gauche la *Somma*, à droite la bouche actuelle du volcan : ces deux têtes sont enveloppées de nuages pâles. Je m'avance. D'un côté la *Somma* s'abaisse; de l'autre je commence à distinguer les ravines tracées dans le cône du volcan, que je vais bientôt gravir. La lave de 1766 et de 1769 couvre la plaine où je marche. C'est un désert enfumé où les laves jetées comme des scories de forge, présentent sur un fond noir leur écume blanchâtre, tout-à-fait semblable à des mousses desséchées.

Suivant le chemin à gauche, et laissant à droite le cône du volcan, j'arrive au pied d'un coteau ou plutôt d'un mur formé de la lave qui a recouvert Herculanum. Cette espèce de muraille est plantée de vignes sur la lisière de la plaine, et son revers offre une vallée profonde occupée par un taillis. Le froid devient très-piquant.

Je gravis cette colline pour me rendre à l'hermitage que l'on aperçoit de l'autre côté. Le ciel s'abaisse, les nuages volent sur la terre comme une fumée grisâtre, ou comme des cendres

chassées par le vent. Je commence à entendre le murmure des ormeaux de l'hermitage.

L'hermite est sorti pour me recevoir. Il a pris la bride de ma mule, et j'ai mis pied à terre. Cet hermite est un grand homme de bonne mine, et d'une physionomie ouverte. Il m'a fait entrer dans sa cellule ; il a dressé le couvert, et m'a servi un pain, des pommes et des œufs. Il s'est assis devant moi, les deux coudes appuyés sur la table, et a causé tranquillement tandis que je déjeunois. Les nuages s'étoient fermés de toutes parts autour de nous ; on ne pouvoit distinguer aucun objet par la fenêtre de l'hermitage. On n'oyoit dans ce gouffre de vapeurs que le sifflement du vent et le bruit lointain de la mer sur les côtes d'Herculanum : scène paisible de l'hospitalité chrétienne, placée dans une petite cellule au pied d'un volcan, et au milieu d'une tempête!

L'hermite m'a présenté le livre où les étrangers ont coutume de noter quelque chose. Dans ce livre, je n'ai pas trouvé une pensée qui méritât d'être retenue ; les François, avec ce bon goût naturel à leur nation, se sont contentés de mettre la date de leur passage, ou de faire l'éloge de l'hermite. Ce volcan n'a donc inspiré rien de remarquable aux voyageurs ; cela me confirme dans une idée que j'ai

depuis long-temps : les très-grands sujets, comme les très-grands objets, sont peu propres à faire naître les grandes pensées ; leur grandeur étant, pour ainsi dire, en évidence, tout ce qu'on ajoute au-delà du fait ne sert qu'à le rapetisser. Le *nascitur ridiculus mus* est vrai de toutes les montagnes.

Je pars de l'hermitage à deux heures et demie; je remonte sur le coteau de laves que j'avois déjà franchi : à ma gauche est la vallée qui me sépare de la *Somma*, à ma droite, la plaine du cône. Je marche en m'élevant sur l'arête du coteau. Je n'ai trouvé dans cet horrible lieu, pour toute créature vivante, qu'une pauvre jeune fille, maigre, jaune, demi-nue et succombant sous un fardeau de bois coupé dans la montagne.

Les nuages ne me laissent plus rien voir ; le vent, soufflant de bas en haut, les chasse du plateau noir que je domine, et les fait passer sur la chaussée de laves que je parcours : je n'entends que le bruit des pas de ma mule.

Je quitte le coteau, je tourne à droite et redescends dans cette plaine de lave qui aboutit au cône du volcan, et que j'ai traversée plus bas, en montant à l'hermitage. Même en présence de ces débris calcinés, l'imagination se représente à peine ces champs de feu et de

métaux fondus, au moment des éruptions du Vésuve. Le Dante les avoit peut-être vus, lorsqu'il a peint dans son Enfer ces sables brûlants où des flammes éternelles descendent lentement et en silence, *come di neve in Alpe sanza vento :*

Arrivammo ad una landa
Che dal suo letto ogni pianta rimove.
. . . .
Lo spazzo er' un' arena arida e spessa
. . . .
Sovra tutto' l sabbion d' un cader lento
Pioven di fuoco di latata, e falde,
Come di neve in Alpe sanza vento.

Les nuages s'entr'ouvrent maintenant sur quelques points; je découvre subitement, et par intervalles, Portici, Caprée, Ischia, le Pausilype, la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, et la côte du golfe de Naples, bordée d'orangers : c'est le Paradis vu de l'Enfer.

Je touche au pied du cône; nous quittons nos mules; mon guide me donne un long bâton, et nous commençons à gravir l'énorme monceau de cendres. Les nuages se referment, le brouillard s'épaissit, et l'obscurité redouble.

Me voilà au haut du Vésuve, écrivant assis à la bouche du volcan, et prêt à descendre au fond de son cratère. Le soleil se montre de

temps en temps à travers le voile de vapeurs, qui enveloppe toute la montagne. Cet accident, qui me cache un des plus beaux paysages de la terre, sert à redoubler l'horreur de ce lieu. Le Vésuve, séparé par les nuages des pays enchantés qui sont à sa base, a l'air d'être ainsi placé dans le plus profond des déserts, et l'espèce de terreur qu'il inspire n'est point affoiblie par le spectacle d'une ville florissante à ses pieds.

Je propose à mon guide de descendre dans le cratère; il fait quelque difficulté, pour obtenir un peu plus d'argent. Nous convenons d'une somme qu'il veut avoir sur-le-champ. Je la lui donne. Il dépouille son habit; nous marchons quelque temps sur les bords de l'abîme, pour trouver une ligne moins perpendiculaire et plus facile à descendre. Le guide s'arrête et m'avertit de me préparer. Nous allons nous précipiter.

Nous voilà au fond du gouffre [1]. Je désespère de pouvoir peindre ce chaos.

Qu'on se figure un bassin d'un mille de tour et de trois cents pieds d'élévation, qui va s'é-

[1] Il n'y a que de la fatigue et peu de danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudroit avoir le malheur d'y être surpris par une éruption. Les dernières éruptions ont changé la forme du cône.

largissant en forme d'entonnoir. Ses bords ou ses parois intérieures sont sillonnées par le fluide de feu que ce bassin a contenu, et qu'il a versé au dehors. Les parties saillantes de ces sillons ressemblent aux jambages de briques dont les Romains appuyoient leurs énormes maçonneries. Des rochers sont suspendus dans quelques parties du contour, et leurs débris, mêlés à une pâte de cendres, recouvrent l'abîme.

Ce fond du bassin est labouré de différentes manières. A peu près au milieu, sont creusés trois puits ou petites bouches nouvellement ouvertes, et qui vomirent des flammes pendant le séjour des François à Naples, en 1798.

Des fumées transpirent à travers les pores du gouffre, surtout du côté de *la Torre del Greco*. Dans le flanc opposé, vers Caserte, j'aperçois une flamme. Quand vous enfoncez la main dans les cendres, vous les trouvez brûlantes à quelques pouces de profondeur sous la surface.

La couleur générale du gouffre est celle d'un charbon éteint. Mais la nature sait répandre des grâces jusque sur les objets les plus horribles. La lave en quelques endroits est peinte d'azur, d'outre-mer, de jaune et d'orangé. Des blocs de granit, tourmentés et tordus par l'action du feu, se sont recourbés à leurs

extrémités, comme des palmes et des feuilles d'acanthe. La matière volcanique, refroidie sur les rocs vifs autour desquels elle a coulé, forme çà et là des rosaces, des girandoles, des rubans; elle affecte aussi des figures de plantes et d'animaux, et imite les dessins variés que l'on découvre dans les agates. J'ai remarqué sur un rocher bleuâtre un cygne de lave blanche parfaitement modelé; vous eussiez juré voir ce bel oiseau dormant sur une eau paisible, la tête cachée sous son aile, et son long cou alongé sur son dos comme un rouleau de soie.

Ad vada Meandri concinit albus olor.

Je retrouve ici ce silence absolu que j'ai observé autrefois, à midi, dans les forêts de l'Amérique, lorsque, retenant mon haleine, je n'entendois que le bruit de mes artères dans mes tempes et le battement de mon cœur. Quelquefois seulement des bouffées de vent, tombant du haut du cône au fond du cratère, mugissent dans mes vêtements ou sifflent dans mon bâton; j'entends aussi rouler quelques pierres que mon guide fait fuir sous ses pas, en gravissant les cendres. Un écho confus, semblable au frémissement du métal ou du verre, prolonge le bruit de la chute, et puis tout se

tait. Comparez ce silence de mort aux détonations épouvantables qui ébranloient ces mêmes lieux, lorsque le volcan vomissoit le feu de ses entrailles, et couvroit la terre de ténèbres.

On peut faire ici des réflexions philosophiques, et prendre en pitié les choses humaines. Qu'est-ce en effet que ces révolutions si fameuses des empires, auprès de ces accidents de la nature, qui changent la face de la terre et des mers? Heureux du moins, si les hommes n'employoient pas à se tourmenter mutuellement le peu de jours qu'ils ont à passer ensemble! Le Vésuve n'a pas ouvert une seule fois ses abîmes pour dévorer les cités, que ses fureurs n'aient surpris les peuples au milieu du sang ou des larmes. Quels sont les premiers signes de civilisation, les premières marques du passage des hommes que l'on a retrouvés sous les cendres éteintes du volcan? Des instruments de supplice, des squelettes enchaînés [1].

Les temps varient, et les destinées humaines ont la même inconstance. « *La vie*, dit la chanson grecque, *fuit comme la roue d'un char.* »

Τροχὸς ἅρματος γὰρ οἷα
Βίοτος τρέχει κυλισθεὶς.

[1] A Pompeïa

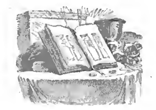
Pline a perdu la vie pour avoir voulu contempler de loin le volcan dans le cratère duquel je suis tranquillement assis. Je regarde fumer l'abîme autour de moi. Je songe qu'à quelques toises de profondeur j'ai un gouffre de feu sous mes pieds, je songe que le volcan pourroit s'ouvrir, et me lancer en l'air avec ces quartiers de marbre fracassés.

Quelle Providence m'a conduit dans ce lieu? Par quel hasard les tempêtes de l'océan américain, m'ont-elles jeté aux *Champs de Lavinie: Lavinaque venit littora.* Je ne puis m'empêcher de faire un retour sur les agitations de cette vie « où les choses, dit Saint Augustin, sont pleines de misères et l'espérance vide de bonheur. » *Rem plenam miseriæ, spem beatitudinis inanem.* » Né sur les rochers de l'Armorique, le premier bruit qui a frappé mon oreille en venant au monde, est celui de la mer; et sur combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser ces mêmes flots que je retrouve ici?

Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrois gémir aux tombeaux de Scipion et de Virgile, ces vagues qui se dérouloient à mes pieds sur les côtes de l'Angleterre, ou sur les grèves du Maryland? Mon nom est dans la cabane du Sauvage de la Floride; le voilà sur le

livre de l'hermite du Vésuve. Quand déposerai-je à la porte de mes pères le bâton et le manteau du voyageur ?

O patria ! ô divûm domus Ilium !



PATRIA, OU LITERNE.

6 janvier 1804.

Sorti de Naples par la grotte du Pausilype, j'ai roulé une heure en calèche dans la campagne; après avoir traversé de petits chemins ombragés, je suis descendu de voiture pour chercher à pied *Patria*, l'ancienne Literne. Un bocage de peupliers s'est d'abord présenté à moi, ensuite des vignes et une plaine semée de blé. La nature étoit belle, mais triste. A Naples, comme dans l'État Romain, les cultivateurs ne sont guère aux champs, qu'au temps des semailles et des moissons, après quoi ils se retirent dans les faubourgs des villes ou dans de grands villages. Les campagnes manquent ainsi de hameaux, de troupeaux, d'habitants, et n'ont point le mouvement rustique de la Toscane, du Milanois et des contrées Transalpines. J'ai pourtant rencontré aux environs de *Patria* quelques fermes agréablement bâties; elles avoient dans leur cour un puits orné de fleurs et accompagné de deux pilastres, que couronnoient des aloès

dans des paniers. Il y a dans ce pays un goût naturel d'architecture qui annonce l'ancienne patrie de la civilisation et des arts.

Des terrains humides semés de fougères, attenant à des fonds boisés, m'ont rappelé les aspects de la Bretagne. Qu'il y a déjà longtemps que j'ai quitté mes bruyères natales! On vient d'abattre un vieux bois de chênes et d'ormes, parmi lesquels j'ai été élevé : je serois tenté de pousser des plaintes, comme ces êtres dont la vie étoit attachée aux arbres de la magique forêt du Tasse.

J'ai aperçu de loin au bord de la mer, la tour que l'on appelle Tour de Scipion. A l'extrémité d'un corps de logis que forment une chapelle et une espèce d'auberge, je suis entré dans un camp de pêcheurs : ils étoient occupés à raccommoder leurs filets au bord d'une pièce d'eau. Deux d'entre eux m'ont amené un bateau et m'ont débarqué près d'un pont, sur le terrain de la tour. J'ai passé des dunes, où croissent des lauriers, des myrtes et des oliviers nains. Monté, non sans peine, au haut de la tour qui sert de point de reconnoissance aux vaisseaux, mes regards ont erré sur cette mer que Scipion avoit contemplée tant de fois. Quelques débris des voûtes appelées Grottes de Scipion, se sont offerts à mes recherches religieuses;

je foulois, saisi de respect, la terre qui couvrit les os de celui dont la gloire cherchoit la solitude. Je n'aurai de commun avec ce grand citoyen que ce dernier exil, dont aucun homme n'est rappelé.



BAIES.

9 janvier.

Vue du haut de Monte-Nuovo; culture au fond de l'entonnoir; myrtes et élégantes bruyères.

Lac Averne : il est de forme circulaire, et enfoncé dans un bassin de montagnes; ses bords sont parés de vignes à haute tige. L'antre de la Sibylle est placé vers le midi, dans le flanc des falaises, auprès d'un bois. J'ai entendu chanter les oiseaux, et je les ai vus voler autour de l'antre, malgré les vers de Virgile:

> Quam super hand ullæ poterant impunè volantes
> Tendere iter pennis. . . . .

Quant au *rameau d'or*, toutes les colombes du monde me l'auroient montré, que je n'aurois su le cueillir.

Le lac Averne communiquoit au lac Lucrin, restes de ce dernier lac dans la mer; restes du pont Julia.

On s'embarque et l'on suit la digue jusqu'aux

bains de Néron. J'ai fait cuire des œufs dans le Phlégéton. Rembarqué en sortant des bains de Néron; tourné le promontoire : sur une côte abandonnée, gisent battues par les flots, les ruines d'une multitude de bains et de *villa* romaines. Temples de Vénus, de Mercure, de Diane; tombeaux d'Agrippine, etc. Baïes fut l'Élysée de Virgile, et l'Enfer de Tacite.



HERCULANUM, PORTICI, POMPEIA.

11 janvier.

La lave a rempli Herculanum, comme le plomb fondu remplit les concavités d'un moule.

Portici est un magasin d'antiques.

Il y a quatre parties découvertes à Pompeïa : 1° le temple, le quartier des soldats, les théâtres; 2° une maison nouvellement déblayée par les François; 3° un quartier de la ville; 4° la maison hors de la ville.

Le tour de Pompeïa est d'environ quatre milles. Quartier des soldats, espèce de cloître autour duquel régnoient quarante-deux chambres; quelques mots latins estropiés et mal orthographiés barbouillés sur les murs. Près de là étoient les squelettes enchaînés : « Ceux qui étoient autrefois enchaînés ensemble, dit Job, ne souffrent plus, et ils n'entendent plus la voix de l'exacteur. »

Un petit théâtre : vingt-un gradins en demi-cercle, les corridors derrière. Un grand théâtre : trois portes pour sortir de la scène dans le fond

et communiquant aux chambres des acteurs. Trois rangs marqués pour les gradins; celui du bas plus large et en marbre. Les corridors derrière larges et voutés.

On entroit par le corridor au haut du théâtre, et l'on descendoit dans la salle par les vomitoires. Six portes s'ouvroient dans ce corridor. Viennent non loin de là un portique carré de soixante colonnes, et d'autres colonnes en ligne droite, allant du midi au nord; dispositions que je n'ai pas bien comprises.

On trouve deux temples: l'un de ces temples offre trois autels et un sanctuaire élevé.

La maison découverte par les François est curieuse: les chambres à coucher extrêmement exiguës, sont peintes en bleu ou en jaune, et décorées de petits tableaux à fresque. On voit dans ces tableaux un personnage romain, un Apollon jouant de la lyre, des paysages, des perspectives de jardins et de villes. Dans la plus grande chambre de cette maison, une peinture représente Ulysse fuyant les Syrènes: le fils de Laërte, attaché au mât de son vaisseau, écoute trois Syrènes placées sur les rochers; la première touche la lyre, la seconde sonne une espèce de trompette, la troisième chante.

On entre dans la partie la plus anciennement découverte de Pompeïa, par une rue d'environ

quinze pieds de large; des deux côtés sont des trottoirs; le pavé garde la trace des roues en divers endroits. La rue est bordée de boutiques et de maisons dont le premier étage est tombé. Dans deux de ces maisons se voient les choses suivantes :

Une chambre de chirurgien et une chambre de toilette avec des peintures analogues.

On m'a fait remarquer un moulin à bled, et les marques d'un instrument tranchant sur la pierre de la boutique d'un charcutier ou d'un boulanger, je ne sais plus lequel.

La rue conduit à une porte de la cité où l'on a mis à nu une portion des murs d'enceinte. A cette porte commençoit la file des sépulcres qui bordoient le chemin public.

Après avoir passé la porte, on rencontre la maison de campagne si connue. Le portique qui entoure le jardin de cette maison est composé de piliers carrés, groupés trois par trois. Sous ce premier portique, il en existe un second : c'est là que fut étouffée la jeune femme dont le sein s'est imprimé dans le morceau de terre que j'ai vu à Portici : la mort, comme un statuaire, a moulé sa victime.

Pour passer d'une partie découverte de la cité à une autre partie découverte, on traverse un riche sol cultivé ou planté de vignes. La chaleur

étoit considérable, la terre riante de verdure et émaillée de fleurs [1].

En parcourant cette cité des morts, une idée me poursuivoit. A mesure que l'on déchausse quelque édifice à Pompeïa, on enlève ce que donne la fouille, ustensiles de ménage, instruments de divers métiers, meubles, statues, manuscrits, etc., et l'on entasse le tout au *Musée Portici*. Il y auroit selon moi quelque chose de mieux à faire : ce seroit de laisser les choses dans l'endroit où on les trouve et comme on les trouve, de remettre des toits, des plafonds, des planchers et des fenêtres, pour empêcher la dégradation des peintures et des murs; de relever l'ancienne enceinte de la ville, d'enclore les portes, enfin d'y établir une garde de soldats avec quelques savants versés dans les arts. Ne seroit-ce pas là le plus merveilleux Musée de la terre? Une ville romaine conservée toute entière, comme si ses habitants venoient d'en sortir un quart d'heure auparavant!

On apprendroit mieux l'histoire domestique du peuple romain, l'état de la civilisation ro-

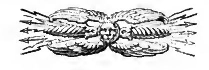
[1] Je donne à la fin de ce volume des notices curieuses sur Pompeïa, et qui complétent ma courte description.

maine dans quelques promenades à Pompeïa restaurée, que par la lecture de tous les ouvrages de l'antiquité. L'Europe entière accourroit : les frais qu'exigeroit la mise en œuvre de ce plan seroient amplement compensés par l'affluence des étrangers à Naples. D'ailleurs rien n'obligeroit d'exécuter ce travail à la fois; on continueroit lentement, mais régulièrement les fouilles; il ne faudroit qu'un peu de brique, d'ardoise, de plâtre, de pierre, de bois, de charpente et de menuiserie pour les employer en proportion du déblai. Un architecte habile suivroit quant aux restaurations, le style local dont il trouveroit des modèles dans les paysages peints sur les murs mêmes des maisons de Pompeïa.

Ce que l'on fait aujourd'hui me semble funeste: ravies à leurs places naturelles, les curiosités les plus rares s'ensevelissent dans des cabinets où elles ne sont plus en rapport avec les objets environnants. D'une autre part, les édifices découverts à Pompeïa tomberont bientôt: les cendres qui les engloutirent les ont conservés; ils périront à l'air, si on ne les entretient ou on ne les répare.

En tous pays les monuments publics, élevés à grands frais avec des quartiers de granit et de marbre, ont seuls résisté à l'action du temps,

mais les habitations domestiques, les *villes* proprement dites, se sont écroulées, parce que la fortune des simples particuliers ne leur permet pas de bâtir pour les siècles.



A M. DE FONTANES.

Rome, le 10 janvier 1804.

J'arrive de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. « *Tenet nunc Parthenope.* » Il y a long-temps que j'aurois dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie tel que le vôtre; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant, je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirois au hasard et sans suite tout ce que je penserois de l'Italie, comme je vous disois autrefois l'impression que faisoient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous peindre les *dehors* de Rome, ses campagnes et ses ruines.

Vous avez lu tout ce qu'on a écrit sur ce sujet; mais je ne sais si les voyageurs vous ont

donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressoient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subitò in die unâ, sterilitas et viduitas* [1]. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces vues de loin ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux; ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchois : des herbes flétries avoient trompé mon œil. Parfois sous ces moissons stériles

[1] « Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, » stérilité et veuvage. » *Isaïe.*

vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de Sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on diroit qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron* [1], que s'élève la grande ombre de la Ville Éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler : elle s'est séparée des autres cités de la terre; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

[1] Le véritable tombeau de Néron étoit à la porte *du Peuple*, dans l'endroit même où l'on a bâti depuis l'église de *Santa-Maria del Popolo*.

Il me seroit impossible de vous dire ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparoît tout à coup au milieu de ses *royaumes vides*, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous, de la tombe où elle étoit couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissoient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyoit la vision de quelque cité à laquelle il avoit attaché les destinées de son peuple : *Quasi aspectus splendoris*[1]. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent; votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob[2].

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup; elles ont une inconcevable

[1] « C'étoit comme une vision de splendeur. » *Ézéch.*

[2] Montaigne décrit ainsi la campagne de Rome, telle qu'elle étoit il y a environ deux cents ans :

« Nous avions loin, sur notre main gauche, l'Apennin, » le prospect du pays mal plaisant, bossé, plein de profondes fandasses, incapable d'y recevoir nulle conduite » de gens de guerre en ordonnance : le terroir nu, sans » arbres, une bonne partie stérile, le pays fort ouvert tout » autour, et plus de dix milles à la ronde; et quasi tout de » cette sorte, fort peu peuplé de maisons. »

grandeur ; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virùm [1] !

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront; si vous les contemplez en artiste, en poëte, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de bled ou d'un coteau de vigne ne vous donneroit pas d'aussi fortes émotions, que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avoit remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourroient avoir de dur

[1] « Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des » grands hommes. »

ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse, marie la terre, le ciel, et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien, c'est la lumière de Rome!

Je ne me lassois point de voir à la *villa* Borghèse, le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius et sur les pins de la *villa* Pamphili, plantés par le Nôtre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine apparoissent alors de lapis lazuli et opale? tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique; quelquefois l'antique

Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses Consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elle se ranime sur quelqu'autre point de l'horizon ; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants bucoliques ; les bergers n'y sont plus : *Dulcia linquimus arva!* mais on voit encore les *grandes victimes du Clytumne*, des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle de l'Arcadien Évandre, ποιμενες λαῶν [1] alors que le Tibre s'appeloit *Albula* [2], et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé ou que la lune large et rougie, s'élève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'oran-

[1] « Pasteurs des peuples. » *Homer.*

[2] *Vid.* Tit. Liv.

gers, les montagnes de l'Apouille, l'île de Caprée, la côte du Pausylipe, Baïes, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées et toute cette terre Virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas selon moi le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyoit exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivoit à ses amis : *Urbem, mi Rufi, cole in istâ luce vive* [1]. Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages : au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connoître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis vingt-cinq ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son *Winckelman*.

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des arts, ou quiconque n'a plus

[1] « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est » à cette lumière qu'il faut vivre. » Je crois que c'est dans le premier ou dans le second livre des *Épîtres familières*. Comme j'ai cité partout de mémoire, on voudra bien me pardonner s'il se trouve quelque inexactitude dans les citations.

de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima, à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de *Cecilia Metella* au modeste cercueil d'une femme infortunée! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'ombre de Cicéron, pleurant encore sa chère Tullie, ou d'Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah! comment pourroit-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie; de cette terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé; de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux catacombes sous l'œil du Père des fidèles, paroissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux?

Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté des femmes est un autre trait distinctif de Rome : elles rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les Cornélie; on croiroit voir des statues antiques de Junon ou de Pallas, descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains *ce ton des chairs* auquel les peintres ont donné le nom de *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il est naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de modèle ou de type aux Raphaël et aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres et, surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passoient autrefois pour conduire le triom-

phateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers :*

Romanos ad templa Deûm duxere triumphos.

A tous les bruits ordinaires des grandes cités, se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on étoit auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière pittoresque. En hiver les toits des maisons sont couverts d'herbe, comme les toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisoient la charrue; elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et le plus grand de ses poëtes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus :

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

Quant au Tibre qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y étoit pas; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour

laver; il se dérobe entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome; je les ai vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de Pœstum, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez que ces ruines doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étois allé m'asseoir au Colysée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchoit, versoit des fleuves d'or par toutes ces galeries où rouloit jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortoient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tomboient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevois, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poëtes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussoient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des

chrétiens par des lions, on n'entendoit que les aboiements des chiens de l'hermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colysée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberoit comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avoient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétoient les sons de la cloche chrétienne étoient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue ?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colysée pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montroient ordinairement dans les corridors

supérieurs de l'amphithéâtre, parmi des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'hermitage pratiqué dans le cintre d'une loge; on ne m'a point répondu; l'hermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon Solitaire, des chagrins récents, ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu; j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avois admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très-cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant; l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre; il va méditer sur les ruines des empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris [1]. Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre* [2], c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre long-temps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur où s'est gravée notre image, est comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendre du Vésuve, friable au toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque

[1] L'homme à qui cette lettre est adressée n'est plus!
(*Note de la présente édition.*)

[2] Pindare.

jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompeïa : c'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, *cendre et poussière* [1].

Avant de partir pour Naples, j'étois allé passer quelques jours seul à Tivoli : je parcourus les ruines des environs, et surtout celles de la *villa Adriana.* Surpris par la pluie, au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des Thermes voisins du Pœcile [2], sous un figuier qui avoit renversé le pan d'un mur en croissant. Dans un petit salon octogone, une vigne vierge perçoit la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montoit le long du mur comme un serpent. Tout autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvroient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissoient les salles désertes où venoient se réfugier quelques merles. Les fragments de maçonnerie étoient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinoit comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçoient les colonnes

[1] Job.

[2] Monuments de la *Villa.* Voyez plus haut la description de Tivoli et de la *Villa Adriana*, page 69 et suivantes.

tombées dans ces palais de la mort; l'acanthe sauvage rampoit à leurs pieds, sur des débris, comme si la nature s'étoit plu à reproduire sur les chefs - d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses et les sommités des ruines ressembloient à des corbeilles et à des bouquets de verdure: le vent agitoit les guirlandes humides, et toutes les plantes s'inclinoient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplois ce tableau, mille idées confuses se pressoient dans mon esprit: tantôt j'admirois, tantôt je détestois la grandeur romaine; tantôt je pensois aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde qui avoit voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je rappelois les événements qui avoient renversé cette *villa* superbe; je la voyois dépouillée de ses plus beaux ornements par le successeur d'Adrien, je voyois les Barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et pour se défendre dans ces mêmes monuments qu'ils avoient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique : enfin, des Religieux chrétiens , ramenant la civilisation dans ces lieux, plantoient la vigne et conduisoient la charrue dans le *temple des Stoïciens* et les *salles*

de l'Académie [1]. Le siècle des arts renaissoit, et de nouveaux souverains achevoient de bouleverser ce qui restoit encore des ruines de ces palais, pour y trouver quelques chefs-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêloit une voix intérieure qui me répétoit ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. Il y a même double vanité dans les monuments de la *villa Adriana* ils n'étoient, comme on sait, que les imitations d'autres monuments répandus dans les provinces de l'empire romain : le véritable temple de Sérapis à Alexandrie, la véritable Académie à Athènes, n'existent plus; vous ne voyez donc dans les copies d'Adrien que des ruines de ruines.

Il faudroit maintenant, mon cher ami, vous décrire le temple de la Sibylle à Tivoli, et l'élégant temple de Vesta suspendu sur la cascade; mais le loisir me manque. Je regrette de ne pouvoir vous peindre cette cascade célébrée par Horace; j'étois là dans vos domaines, vous l'héritier de l'Αφελια des Grecs ou du *simplex munditiis* [2] du chantre de l'*Art poétique;* mais je l'ai vue dans une saison triste, et je n'étois

[1] Monuments de la *Villa*. Voyez la description de cette *Villa*, page 176.

[2] « Élégante simplicité. » *Hor.*

pas moi-même fort gai [1]. Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvois lorsque, la nuit, au milieu du désert, mon bûcher à demi éteint, mon guide dormant, mes chevaux paissant à quelque distance, j'écoutois la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures tantôt plus forts, tantôt plus foibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisoient tressaillir; chaque arbre étoit pour moi une espèce de lyre harmonieuse dont les vents tiroient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature; je doute que la cataracte de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très-jeune, la nature muette parle beaucoup ; il y a surabondance dans l'homme; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression); il espère communiquer ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères. Mais dans un âge avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante,

[1] Voyez la description de Tivoli, page 169.

les jardins parlent peu[1]. Pour que cette nature nous intéresse encore, il faut qu'il s'y attache des souvenirs de la société : nous nous suffisons moins à nous-mêmes ; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis*[2].

Je n'ai pas quitté Tivoli sans visiter la maison du poëte que je viens de citer : elle étoit en face de la *villa* de Mécène. C'étoit là qu'il offroit *floribus et vino genium memorem brevis ævi*[3]. L'hermitage ne pouvoit pas être grand, car il est situé sur la croupe même du coteau ; mais on sent qu'on devoit être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y étoit commode, quoique petit. Du verger devant la maison, l'œil embrassoit un pays immense : vraie retraite du poëte à qui peu suffit, et qui jouit de tout ce qui n'est pas à lui, *spatio brevi spem longam resesces*[4]. Après tout il est fort aisé d'être philosophe comme Horace ; il avoit une maison à Rome, deux *villa* à la campagne, l'une à Utique, l'autre à Tivoli. Il buvoit

[1] La Fontaine.

[2] Horace.

[3] « Des fleurs et du vin au génie qui nous rappelle la » brièveté de la vie. »

[4] « Renferme dans un espace étroit tes longues espé- » rances. » *Hor.*

d'un certain vin du consulat de Tullus avec ses amis; son *buffet étoit couvert d'argenterie;* il disoit familièrement au premier ministre du Maître du monde : « *Je ne sens point les besoins de la pauvreté, et si je voulois quelque chose de plus, Mécène, tu ne me le refuserois pas.* » Avec cela on peut chanter *Lalagé*, se couronner *de lis qui vivent peu*, parler de la mort en buvant le Falerne, et *livrer au vent les chagrins.*

Je remarque qu'Horace, Virgile, Tibulle, Tite-Live, moururent tous avant Auguste, qui eut en cela le sort de Louis XIV : notre grand prince survécut un peu à son siècle, et se coucha le dernier dans la tombe, comme pour s'assurer qu'il ne restoit rien après lui.

Il vous sera sans doute fort indifférent de savoir que la maison de Catulle est placée à Tivoli, au-dessus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques Religieux chrétiens; mais vous trouverez peut-être assez remarquable que l'Arioste soit venu composer ses *fables comiques* [1] au même lieu où Horace s'est joué de toutes les choses de la vie. On se demande avec surprise comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est à Tivoli, ait consacré ses *divines* folies à la

[1] Boileau.

France, et à la France demi-barbare, tandis qu'il avoit sous les yeux les sévères monuments et les graves souvenirs du peuple le plus sérieux et le plus civilisé de la terre. Au reste, la *villa* d'Est est la seule *villa* moderne qui m'ait intéressé, au milieu des débris des *villa* de tant d'empereurs et de Consulaires. Cette maison de Ferrare a eu le bonheur peu commun d'avoir été chantée par les deux plus grands poëtes de son temps et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

Piacciavi, generose Ercolea prole,
Ornamento, e splendor del secol nostro
Ippolito, etc.

C'est ici le cri d'un homme heureux, qui rend grâce à la Maison puissante dont il recueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre dans son invocation les accents de la reconnoissance d'un grand homme infortuné :

Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli, etc.

C'est faire un noble usage du pouvoir que de s'en servir pour protéger les talents exilés, et recueillir le mérite fugitif. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans les vallons de Tivoli un souvenir qui ne le cède pas en charme à celui d'Ho-

race et de Mécène. Mais que sont devenus les protecteurs et les protégés? au moment même où j'écris, la maison d'Est vient de s'éteindre; la *villa* du cardinal d'Est tombe en ruines, comme celle du ministre d'Auguste; c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes :

> Linquenda tellus, et domus et placens
> Uxor [1].

Je passai presque tout un jour à cette superbe *villa ;* je ne pouvois me lasser d'admirer la perspective dont on jouit du haut de ses terrasses : au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès; après les jardins viennent les restes de la maison de Mécène placée au bord de l'Anio [2]; de l'autre côté de la rivière, sur la colline en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la *villa* de Varus [3]; un peu plus loin à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts *Monticelli*, *san Francesco* et *sant Angelo*, et entre les sommets de ces trois monts voisins, apparoît le

[1] « Il faudra quitter la terre, une maison, une épouse chérie. » *Hor.*

[2] Aujourd'hui *le Teverone.*

[3] Le Varus qui fut massacré avec les légions en Germanie. Voyez l'admirable morceau de Tacite.

sommet lointain et azuré de l'antique Soracte; à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati, surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la *villa Adriana* avec toutes ses ruines.

On peut suivre au milieu de ce tableau le cours du Teverone, qui descend vers le Tibre, jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille *Plautia*, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne; c'étoit l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin élevées en pyramides imitent encore des tombeaux.

Il seroit difficile de trouver dans le reste du monde une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes et qui seule dit tout; je parle seulement des lieux, et des monuments renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène rassasié des biens

de la terre mourut d'une maladie de langueur; Varus quitta ce coteau pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites pour bouleverser leur patrie; sous ces hauts pins de Frascati, Cicéron dictoit ses Tusculanes; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert. C'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt de l'Albunée; c'est ici qu'Hercule avoit son temple, et que la Sibylle Tiburtine dictoit ses oracles; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or, chanté par tous les poëtes; riants coteaux de Tibur et de Lucrétile dont le seul génie françois a pu retracer les grâces, et qui attendoient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *villa* d'Est [1] vers les trois

[1] On a vu, à la fin de ma description de la *villa Adriana*, que j'annonçois pour le lendemain une promenade à la *villa* d'Est. Je n'ai point donné le détail particulier de cette promenade, parce qu'il se trouvoit déjà dans ma *Lettre sur Rome*, à M. de Fontanes.

heures après midi, je passai le Teverone sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois des vieux oliviers, dont je viens de vous parler, j'aperçus une petite chapelle blanche, dédiée à la Madone Quintilanea, et bâtie sur les ruines de la *villa* de Varus. C'étoit un dimanche : la porte de cette chapelle étoit ouverte, j'y entrai. Je vis trois petits autels disposés en forme de croix; sur celui du milieu s'élevoit un grand crucifix d'argent, devant lequel brûloit une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avoit l'air très-malheureux, étoit prosterné auprès d'un banc; il prioit avec tant de ferveur, qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je prononçai cette prière : « Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pè- » lerin vous adorât dans cet humble asile bâti » sur les ruines du palais d'un grand de la terre! » Mère de douleur, qui avez établi votre culte » de miséricorde dans l'héritage de ce Romain » infortuné, mort loin de son pays dans les » forêts de la Germanie! nous ne sommes ici

» que deux fidèles prosternés au pied de votre » autel solitaire. Accordez à cet inconnu, si » profondément humilié devant vos grandeurs, » tout ce qu'il vous demande; faites que les » prières de cet homme servent à leur tour à » guérir mes infirmités, afin que ces deux chré- » tiens qui sont étrangers l'un à l'autre, qui ne » se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et » qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, » soient tout étonnés, en se retrouvant au pied » de votre trône, de se devoir mutuellement une » partie de leur bonheur, par les miracles de la » charité! »

Quand je viens à regarder, mon cher ami, toutes les feuilles éparses sur ma table, je suis épouvanté de mon énorme fatras, et j'hésite à vous l'envoyer. Je sens pourtant que je ne vous ai rien dit, que j'ai oublié mille choses que j'aurois dû vous dire. Comment, par exemple, ne vous ai-je pas parlé de Tusculum, de Cicéron, qui, selon Sénèque, « fut le seul génie que le » peuple romain ait eu d'égal à son empire. » *Illud ingenium quod solum populus romanus par imperio suo habuit.* Mon voyage à Naples, ma descente dans le cratère du Vésuve [1], mes

[1] Il n'y a (comme je l'ai déjà dit dans une autre note) que de la fatigue et aucun danger à descendre dans le cratère

courses à Pompeïa, à Caserte [1], à la Solfatare, au lac Averne, à la grotte de la Sibylle, auroient pu vous intéresser, etc. Baïes, où se sont passées tant de scènes mémorables, mériteroit seul un volume. Il me semble que je vois encore la tour de Bola, où étoit placée la maison d'Agrippine, et où elle dit ce mot sublime aux assassins envoyés par son fils : *Ventrem feri* [2]. L'île Nisida, qui servit de retraite à Brutus, après le meurtre de César, le pont de Caligula, la Piscine admirable, tous ces palais bâtis dans la mer, dont parle Horace, vaudroient bien la peine qu'on s'y arrêtât un peu. Virgile a placé ou trouvé dans ces lieux les belles fictions du sixième livre de son *Énéide* : c'est de là qu'il écrivoit à Auguste ces paroles modestes (elles sont, je crois, les seules lignes de prose que nous connoissions de ce grand homme) : *Ego vero frequentes à te litteras accipio... De Ænea quidem meo, si me hercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter*

du Vésuve. Il faudroit avoir le malheur d'y être surpris par une éruption ; dans ce cas-là même, si l'on n'étoit pas emporté par l'explosion, l'expérience a prouvé qu'on peut encore se sauver sur la lave : comme elle coule avec une extrême lenteur, sa surface se refroidit assez vite pour qu'on puisse y passer rapidement.

[1] Je n'ai rien retrouvé sur Caserte.

[2] Tacite.

mitterem; sed tanta inchoata res est, ut pæne vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar; cum præsertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multoque potiora impertiar[1].

Mon pèlerinage au tombeau de Scipion l'Africain est un de ceux qui a le plus satisfait mon cœur, bien que j'aie manqué le but de mon voyage. On m'avoit dit que le mausolée existoit encore; et qu'on y lisoit même le mot *patria*, seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.* Je me suis rendu à Patria, l'ancienne Literne : je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habitoit dans son exil : il me sembloit voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer sur la côte opposée à celle de Carthage, et se consolant de l'injustice de Rome, par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus[2].

[1] Ce fragment se trouve dans Macrobe, mais je ne puis indiquer le livre : je crois pourtant que c'est le premier des *Saturnales*. Voyez *les Martyrs* sur le séjour de Baïes.

[2] Non-seulement on m'avoit dit que ce tombeau existoit, mais j'avois lu les circonstances de ce que je rapporte ici dans je ne sais plus quel voyageur. Cependant les raisons suivantes me font douter de la vérité des faits :

1° Il me paroît que Scipion, malgré les justes raisons

Quant aux Romains modernes, mon cher ami, Duclos me semble avoir de l'humeur lorsqu'il les appelle les *Italiens de Rome;* je crois qu'il y a encore chez eux le fond d'une nation peu commune. On peut découvrir parmi ce peuple, trop sévèrement jugé, un grand sens, du courage, de

de plainte qu'il avoit contre Rome, aimoit trop sa patrie pour avoir voulu qu'on gravât cette inscription sur son tombeau : cela semble contraire à tout ce que nous connoissons du génie des anciens.

2° L'inscription rapportée est conçue presque littéralement dans les termes de l'imprécation que Tite-Live fait prononcer à Scipion en sortant de Rome : ne seroit-ce pas là la source de l'erreur?

3° Plutarque raconte que l'on trouva près de Gaëte une urne de bronze dans un tombeau de marbre, où les cendres de Scipion devoient avoir été renfermées, et qui portoit une inscription très-différente de celle dont il s'agit ici.

4° L'ancienne Literne ayant pris le nom de *Patria*, cela a pu donner naissance à ce qu'on a dit du mot *patria*, resté seul de toute l'inscription du tombeau. Ne seroit-ce pas, en effet, un hasard fort singulier que le lieu se nommât *Patria*, et que le mot *patria* se trouvât aussi sur le monument de Scipion? à moins que l'on ne suppose que l'un a pris son nom de l'autre.

Il se peut faire toutefois que des auteurs que je ne connois pas aient parlé de cette inscription de manière à ne laisser aucun doute : il y a même une phrase dans Plutarque qui semble favorable à l'opinion que je combats. Un homme du plus grand mérite, et qui m'est d'autant plus cher qu'il

la patience, du génie, des traces profondes de ses anciennes mœurs, je ne sais quel air de souverain, et quels nobles usages qui sentent encore la royauté. Avant de condamner cette opinion, qui peut vous paroître hasardée, il faudroit entendre mes raisons, et je n'ai pas le temps de vous les donner.

est fort malheureux*, a fait, presque en même temps que moi, le voyage de *Patria*. Nous avons souvent causé ensemble de ce lieu célèbre; je ne suis pas bien sûr qu'il m'ait dit avoir vu lui-même *le tombeau et le mot* (ce qui trancheroit la difficulté), ou s'il m'a seulement raconté la tradition populaire. Quant à moi, je n'ai point trouvé le monument, et je n'ai vu que les ruines de *la Villa*, qui sont très-peu de chose. (*Voyez* ci-dessus, pag. 223.)

Plutarque parle de l'opinion de ceux qui plaçoient le tombeau de Scipion auprès de Rome; mais ils confondoient évidemment le tombeau *des* Scipions et le tombeau *de* Scipion. Tite-Live affirme que celui-ci étoit à Literne, qu'il étoit surmonté d'une statue, laquelle fut abattue par une tempête, et que lui, Tite-Live, avoit vu cette statue. On savoit d'ailleurs par Sénèque, Cicéron et Pline, que l'autre tombeau, c'est-à-dire celui des Scipions, avoit existé en effet à une des portes de Rome. Il a été découvert sous Pie VI; on en a transporté les inscriptions au musée du Vatican: parmi les noms des membres de la famille des Scipions trouvés dans le monument, celui de l'Africain manque.

* M. Bertin l'aîné, que je puis nommer aujourd'hui. Il étoit alors exilé, et persécuté par Buonaparte pour son dévouement à la maison de Bourbon.

Que de choses me resteroient à vous dire sur la littérature italienne! Savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte Alfiéri dans ma vie, et devineriez-vous comment? je l'ai vu mettre dans sa bière! On me dit qu'il n'étoit presque pas changé. Sa physionomie me parut noble et grave ; la mort y ajoutoit sans doute une nouvelle sévérité; le cercueil étant un peu trop court, on inclina la tête du défunt sur sa poitrine, ce qui lui fit faire un mouvement formidable. Je tiens de la bonté d'une personne qui lui fut bien chère [1], et de la politesse d'un ami du comte Alfiéri, des notes curieuses sur les ouvrages posthumes, les opinions et la vie de cet homme célèbre. La plupart des papiers publics, en France, ne vous ont donné sur tout cela que des renseignements tronqués et incertains. En attendant que je puisse vous commu-

[1] La personne pour laquelle avoit été composée d'avance l'épitaphe que je rapportois ici, n'a pas fait mentir longtemps le *hic sita est:* elle est allée rejoindre le comte Alfieri. Rien n'est triste comme de relire, vers la fin de ses jours, ce que l'on a écrit dans sa jeunesse; tout ce qui étoit au présent, quand on tenoit la plume, se trouve au passé: on parloit de vivants, et il n'y a plus que des morts. L'homme qui vieillit, en cheminant dans la vie, se retourne pour regarder derrière lui ses compagnons de voyage, et ils ont disparu! Il est resté seul sur une route déserte.

niquer mes notes, je vous envoie l'épitaphe que le comte Alfiéri avoit faite, en même temps que la sienne, pour sa noble amie :

HIC. SITA. EST
AL.... E.... ST....
ALB.... COM.....
GENERE. FORMA. MORIBUS.
INCOMPARABILI. ANIMI. CANDORE.
PRÆCLARISSIMA.
A. VICTORIO. ALFERIO.
JUXTA. QUEM. SARCOPHAGO UNO *.
TUMULATA. EST.
ANNORUM. 26. SPATIO.
ULTRA. RES. OMNES. DILECTA.

ET. QUASI. MORTALE. NUMEN.
AB IPSO. CONSTANTER. HABITA.
ET. OBSERVATA.
VIXIT ANNOS.... MENSES.... DIES....
HANNONIÆ. MONTIBUS. NATA.
OBIIT... DIE... MENSIS...
ANNO DOMINI. M. D. CCC. [1].

* *Sic inscribendum, me, ut opinor et opto, præmoriente : sed, aliter jubente Deo, aliter inscribendum :*

Qui. juxta. eam. sarcophago. uno
Conditus. erit. quamprimùm.

[1] « Ici repose Héloïse E. St. comtesse d'Al., illustre par » ses aïeux, célèbre par les grâces de sa personne, par les

La simplicité de cette épitaphe, et surtout la note qui l'accompagne, me semblent extrêmement touchantes.

Pour cette fois, j'ai fini; je vous envoie ce monceau de ruines, faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis rien de remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages: le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa source.

» agréments de son esprit, et par la candeur incomparable » de son âme. Inhumée près de Victor Alfieri, dans un » même tombeau *; il la préféra, pendant vingt-six ans, à » toutes les choses de la terre. Mortelle, elle fut constamment suivie et honorée par lui, comme si elle eût été » une Divinité.

» Née à Mons; elle vécut...... et mourut le..... »

* Ainsi j'ai écrit, espérant, désirant mourir le premier; mais s'il plaît à Dieu d'en ordonner autrement, il faudra autrement écrire: *Inhumée par la volonté de Victor Alfieri, qui sera bientôt enseveli près d'elle dans un même tombeau.*

VOYAGE A CLERMONT

(AUVERGNE).



CINQ JOURS

A CLERMONT (AUVERGNE).

2, 3, 4, 5 et 6 août 1805.

Me voici au berceau de Pascal et au tombeau de Massillon. Que de souvenirs! les anciens rois d'Auvergne et l'invasion des Romains, César et ses légions, Vercingetorix, les derniers efforts de la liberté des Gaules contre un tyran étranger, puis les Visigoths, puis les Francs, puis les évêques, puis les comtes et les Dauphins d'Auvergne, etc.

Gergovia, *oppidum Gergovia*, n'est pas Clermont : sur cette colline de Gergoye que j'aperçois au sud-est, étoit la véritable Gergovie. Voilà Mont-Rognon, *Mons Rugosus*, dont César s'empara pour couper les vivres aux Gaulois renfermés dans Gergovie. Je ne sais quel Dauphin bâtit sur le *Mont-Rugosus* un château dont les ruines subsistent.

Clermont étoit *Nemossus*, à supposer qu'il n'y

ait pas de fausse lecture dans Strabon ; il étoit encore *Nemetum*, *Augusto-Nemetum*, *Averni urbs*, *Civitas Averna*, *Oppidum Avernum*, témoins Pline, Ptolémée, la carte de Peutinger, etc.

Mais d'où lui vient ce nom de Clermont, et quand a-t-il pris ce nom ? Dans le neuvième siècle, disent Loup de Ferrières et Guillaume de Tyr : il y a quelque chose qui tranche mieux la question. L'anonyme, auteur des Gestes de Pipin, ou, comme nous prononçons, Pepin, dit : *Maximam partem Aquitaniæ vastans, usque urbem Avernam, cum omni exercitu veniens (Pipinus)* CLARE MONTEM *castrum captum, atque succensum bellando cepit.*

Le passage est curieux en ce qu'il distingue la ville, *urbem Avernam* du château *clare montem castrum*. Ainsi la ville romaine étoit au bas du monticule, et elle étoit défendue par un château bâti sur le monticule : ce château s'appeloit Clermont. Les habitants de la ville basse ou de la ville romaine, *Averni urbs*, fatigués d'être sans cesse ravagés dans une ville ouverte, se retirèrent peu à peu autour et sous la protection du château. Une nouvelle ville du nom de Clermont s'éleva dans l'endroit où elle est aujourd'hui, vers le milieu du huitième siècle, un siècle avant l'époque fixée par Guillaume de Tyr.

Faut-il croire que les anciens Avernes, les Auvergnats d'aujourd'hui, avoient fait des incursions en Italie, avant l'arrivée du pieux Énée; ou faut-il croire, d'après Lucain, que les Avernes descendoient tout droit des Troyens? Alors, ils ne se seroient guère mis en peine des imprécations de Didon, puisqu'ils s'étoient faits les alliés d'Annibal, et les protégés de Carthage. Selon les Druides, si toutefois nous savons ce que disoient les Druides, Pluton auroit été le père des Avernes : cette fable ne pourroit-elle tirer son origine de la tradition des anciens volcans d'Auvergne?

Faut-il croire, avec Athénée et Strabon, que Lucrius, roi des Avernes, donnoit de grands repas à tous ses sujets, et qu'il se promenoit sur un char élevé en jetant des sacs d'or et d'argent à la foule? Cependant les rois Gaulois (*Cæsar. rom.*) vivoient dans des espèces de huttes faites de bois et de terre, comme nos montagnards d'Auvergne.

Faut-il croire que les Avernes avoient enrégimenté des chiens, lesquels manœuvroient comme des troupes régulières, et que Bituitus avoit un assez grand nombre de ces chiens pour manger toute une armée romaine?

Faut-il croire que ce roi Bituitus attaqua avec deux cent mille combattants le consul

Fabius qui n'avoit que trente mille hommes? Nonobstant ce, les trente mille Romains tuèrent ou noyèrent dans le Rhône cent cinquante mille Auvergnats, ni plus ni moins. Comptons :

Cinquante mille noyés, c'est beaucoup.

Cent mille tués.

Or, comme il n'y avoit que trente mille Romains, chaque légionnaire a dû tuer trois Auvergnats, ce qui fait quatre-vingt-dix mille Auvergnats.

Restent dix mille tués à partager entre les plus forts tueurs, ou les machines de l'armée de Fabius.

Bien entendu que les Auvergnats ne se sont pas défendus du tout, que leurs chiens enrégimentés n'ont pas fait meilleure contenance, qu'un seul coup d'épée, de pilum, de flèche ou de fronde, dûment ajusté dans une partie mortelle, a suffi pour tuer son homme; que les Auvergnats n'ont ni fui, ni pu fuir; que les Romains n'ont pas perdu un seul soldat, et qu'enfin quelques heures ont suffi *matériellement* pour tuer avec le glaive cent mille hommes : le géant Robastre étoit un Myrmidon auprès de cela. A l'époque de la victoire de Fabius, chaque légion ne traînoit pas encore après elle dix machines de guerre de la première grandeur, et cinquante-cinq plus petites.

Faut-il croire que le royaume d'Auvergne, changé en république, arma sous Vercingetorix, quatre cent mille soldats contre César?

Faut-il croire que Nemetum étoit une ville immense qui n'avoit rien moins que trente portes?

En fait d'histoire, je suis un peu de l'humeur de mon compatriote le Père Hardouin, qui avoit du bon : il prétendoit que l'histoire ancienne avoit été refaite par les moines du treizième siècle, d'après les odes d'Horace, les Géorgiques de Virgile, les ouvrages de Pline et de Cicéron. Il se moquoit de ceux qui prétendoient que le soleil étoit loin de la terre : voilà un homme raisonnable.

La ville des Avernes, devenue romaine sous le nom d'*Augusto-Nemetum*, eut un Capitole, un amphithéâtre, un temple de Wasso-Galates, un colosse qui égaloit presque celui de Rhodes : Pline nous parle de ses carrières et de ses sculpteurs. Elle eut aussi une école célèbre d'où sortit le rhéteur Fronton, maître de Marc-Aurèle. *Augusto-Nemetum*, régie par le droit latin, avoit un sénat; ses citoyens, citoyens romains, pouvoient être revêtus des grandes charges de l'État : c'étoit encore le souvenir de Rome républicaine qui donnoit la puissance aux esclaves de l'empire.

Les collines qui entourent Clermont étoient

couvertes de bois et marquées par des temples : à Champturgues un temple de Bacchus, à Montjuset un temple de Jupiter, desservi par des femmes-fées (*futuæ*, *fatidicæ*) au Puy de Montaudon un temple de Mercure ou de Teutatès, Montandon, *Mons Teutates*, etc.

Nemetum tomba avec toute l'Auvergne sous la domination des Visigoths, par la cession de l'empereur Népos; mais Alaric ayant été vaincu à la bataille de Vouillé, l'Auvergne passa aux Francs. Vinrent ensuite les temps féodaux, et le gouvernement souvent indépendant des évêques, des comtes et des Dauphins.

Le premier apôtre de l'Auvergne fut saint Austremoine : la *Gallia christiana* compte quatre-vingt-seize évêques depuis ce premier apôtre jusqu'à Massillon. Trente-un ou trente-deux de ces évêques ont été reconnus pour saints ; un d'entre eux a été pape, sous le nom d'Innocent VI. Le gouvernement de ces évêques n'a rien eu de remarquable : je parlerai de Caulin.

Chilping disoit à Thierry, qui vouloit détruire Clermont : « Les murs de cette cité sont très-» forts, et remparés de boulevards inexpugna-» bles ; et, afin que votre majesté m'entende » mieux, je parle des saints et de leurs églises » qui environnent les murailles de cette ville. »

Ce fut au concile de Clermont que le pape

Urbain II prêcha la première croisade. Tout l'auditoire s'écria : « *Diex el volt.!* » et Aymar, évêque du Puy, partit avec les croisés. Le Tasse le fait tuer par Clorinde :

. . . . Fu del sangue sacro
Su l' arme femminili, ampio lavacro.

Les comtes qui régnèrent en Auvergne, ou qui en furent les premiers seigneurs féodaux, produisirent des hommes assez singuliers. Vers le milieu du dixième siècle, Guillaume, septième comte d'Auvergne, qui, du côté maternel, descendoit des Dauphins Viennois, prit le titre de Dauphin et le donna à ses terres.

Le fils de Guillaume s'appela Robert, nom des aventures et des romans. Ce second Dauphin d'Auvergne favorisa les amours d'un pauvre chevalier. Robert avoit une sœur, femme de Bertrand I, sire de Mercœur; Pérols, troubadour, aimoit cette grande dame; il en fit l'aveu à Robert qui ne s'en fâcha pas du tout : c'est l'histoire du Tasse retournée. Robert lui-même étoit poëte, et échangeoit des *sirventes* avec Richard-Cœur-de-Lion.

Le petit-fils de Robert, commandeur des Templiers en Aquitaine, fut brûlé vif à Paris : il expia avec courage dans les tourments un premier moment de foiblesse. Il ne trouva pas

dans Philippe-le-Bel la tolérance qu'un troubadour avoit rencontrée dans Robert : pourtant Philippe, qui brûloit les Templiers, faisoit enlever et souffleter les papes.

Une multitude de souvenirs historiques s'attachent à différents lieux de l'Auvergne. Le village de la Tour rappelle un nom à jamais glorieux pour la France, La Tour d'Auvergne.

Marguerite de Valois se consoloit un peu trop gaîment à Usson de la perte de ses grandeurs et des malheurs du royaume ; elle avoit séduit le marquis de Canillac, qui la gardoit dans ce château. Elle faisoit semblant d'aimer la femme de Canillac. « Le bon du jeu, dit d'Au-
» bigné, fut qu'aussitôt que son mari (Canillac)
» eut le dos tourné pour aller à Paris, Margue-
» rite la dépouilla de ses beaux joyaux, la ren-
» voya comme une peteuse avec tous ses gardes,
» et se rendit dame et maîtresse de la place. Le
» marquis se trouva bête, et servit de risée au
» roi de Navarre. »

Marguerite aimoit beaucoup ses amants tandis qu'ils vivoient ; à leur mort elle les pleuroit, faisoit des vers pour leur mémoire, déclaroit qu'elle leur seroit toujours fidèle : *Mentem Venus ipsa dedit :*

Atys, de qui la perte attriste mes années ;
Atys, digne des vœux de tant d'âmes bien nées,

Que j'avois élevé pour montrer aux humains
Une œuvre de mes mains.
. . . .
Si je cesse d'aimer, qu'on cesse de prétendre :
Je ne veux désormais être prise, ni prendre.

Et dès le soir même, Marguerite étoit prise et mentoit à son amour et à sa Muse.

Elle avoit aimé La Molle, décapité avec Conconnas : pendant la nuit, elle fit enlever la tête de ce jeune homme, la parfuma, l'enterra de ses propres mains, et soupira ses regrets au beau *Hyacinthe.* « Le pauvre diable d'Aubiac, en « allant à la potence, au lieu de se souvenir de » son ame et de son salut, baisoit un manchon » de velours raz bleu qui lui restoit des bienfaits » de sa dame. » Aubiac, en voyant Marguerite pour la première fois, avoit dit : « Je voudrois » avoir passé une nuit avec elle, à peine d'être » pendu quelque temps après. » Martigues portoit aux combats et aux assauts un petit chien que lui avoit donné Marguerite.

D'Aubigné prétend que Marguerite avoit fait faire à Usson les lits de ses dames extrêmement hauts, « afin de ne plus s'écorcher, comme elle » souloit, les épaules en s'y fourant à quatre » pieds pour y chercher Pominy, » fils d'un chaudronnier d'Auvergne, et qui d'enfant de chœur qu'il étoit, devint secrétaire de Marguerite.

Le même historien la prostitue dès l'âge de

onze ans à d'Antragues et à Charin ; il la livre à ses deux frères, François, duc d'Alençon, et Henri III ; mais il ne faut pas croire entièrement les satires de d'Aubigné, huguenot hargneux, ambitieux, mécontent, d'un esprit caustique : Pibrac et Brantôme ne parlent pas comme lui.

Marguerite n'aimoit point Henri IV, qu'elle trouvoit malpropre. Elle recevoit Champvallon « dans un lit éclairé avec des flambeaux, entre » deux linceuils de taffetas noir. » Elle avoit écouté M. de Mayenne, *bon compagnon gros et gras, et voluptueux comme elle, et ce grand dégoûté de vicomte de Turenne, et ce vieux rufian de Pibrac, dont elle montroit les lettres pour rire à Henri IV;* et *ce petit chicon de valet de Provence, Date, qu'avec six aulnes d'étoffe elle avoit anobli dans Usson*; et *ce bec-jaune de Bajaumont*, le dernier de la longue liste qu'avoit commencée d'Entragues, et qu'avoient continuée, avec les favoris déjà cités, le duc de Guise, Saint-Luc et Bussy.

Selon le Père Lacoste, la seule *vue de l'ivoire du bras de Marguerite* triompha de Canillac.

Pour finir ce *notable commentaire, qui m'est échappé d'un flux de caquet*, comme parle Montaigne, je dirai que les deux lignées royales des d'Orléans et des Valois avoient peu de mœurs, mais qu'elles avoient du génie ; elle aimoient

les lettres et les arts : le sang françois et le sang italien se mêloient en elles par Valentine de Milan et Catherine de Médicis. François Ier étoit poëte, témoins ses vers charmants sur Agnès Sorel ; sa sœur, *la royne de Navarre*, contoit à la manière de Boccace ; Charles IX rivalisoit avec Ronsard ; les chants de Marguerite de Valois, d'ailleurs tolérante et humaine (elle sauva plusieurs victimes à la Saint-Barthélemy) étoient répétés par toute la cour : ses *Mémoires* sont pleins de dignité, de grâce et d'intérêt.

Le siècle des arts en France est celui de François Ier en descendant jusqu'à Louis XIII, nullement le siècle de Louis XIV : le *petit palais* des Tuileries, le vieux Louvre, une partie de Fontainebleau et d'Anet, le palais du Luxembourg, sont ou étoient fort supérieurs aux monuments du grand roi.

C'étoit tout un autre personnage que Marguerite de Valois, ce chancelier de L'Hôpital, né à Aigueperse, à quinze ou seize lieues d'Usson. « C'étoit un autre censeur Caton, celui-là, » dit Brantôme, et qui savoit très-bien censurer » et corriger le monde corrompu. Il en avoit du » moins toute l'apparence avec sa grande barbe » blanche, son visage pâle, sa façon grave, » qu'on eût dit à le voir que c'étoit un vrai » portrait de saint Jérôme.

» Il ne falloit pas se jouer avec ce grand juge » et rude magistrat, si étoit-il pourtant doux » quelquefois, là où il voyoit de la raison...... » Ces belles-lettres humaines lui rabattoient » beaucoup de sa rigueur de justice. Il étoit » grand orateur et fort disert; grand historien, » et surtout très-divin poëte latin, comme plu- » sieurs de ses œuvres l'ont manifesté tel. »

Le chancelier de L'Hôpital, peu aimé de la cour et disgracié, se retira pauvre dans une petite maison de campagne auprès d'Étampes. On l'accusoit de modération en religion et en politique : des assassins furent envoyés pour le tuer, lors du massacre de la Saint-Barthélemy. Ses domestiques vouloient fermer les portes de sa maison : « Non, non, dit-il; si la petite porte n'est » bastante pour les faire entrer, ouvrez la grande. »

La veuve du duc de Guise sauva la fille du chancelier, en la cachant dans sa maison; il dut lui-même son salut aux prières de la duchesse de Savoie. Nous avons son testament en latin; Brantôme nous le donne en françois : il est curieux, et par les dispositions, et par les détails qu'il renferme.

« Ceux, dit L'Hôpital, qui m'avoient chassé, » prenoient une couverture de religion, et eux- » mêmes étoient sans piété et religion; mais je » vous puis assurer qu'il n'y avoit rien qui les

» émût davantage que ce qu'ils pensoient que » tant que je serois en charge il ne leur seroit » permis de rompre les édits du roi, ni de piller » ses finances et celles de ses sujets.

» Au reste, il y a presque cinq ans que je » mène ici la vie de Laërte . . . . . et ne veux » point rafraîchir la mémoire des choses que j'ai » souffert en ce département de la cour. »

Les murs de sa maison tomboient; il avoit de la peine à nourrir ses vieux serviteurs et sa nombreuse famille; il se consoloit comme Cicéron, avec les muses: mais il avoit désiré voir les peuples rétablis dans leur liberté, et il mourut lorsque les cadavres des victimes du fanatisme n'avoient pas encore été mangés par les vers, ou dévorés par les poissons et les vautours.

Je voudrois bien placer Châteauneuf de Randon en Auvergne; il en est si près! C'est là que Duguesclin reçut sur son cercueil les clefs de la forteresse; nargue des deux manuscrits qui ont fait capituler la place quelques heures avant la mort du connétable. « Vous verrez dans l'his» toire de ce Breton une âme forte, nourrie » dans le fer, pétrie sous des palmes dans la» quelle masse fit école long-temps. La Bretagne » en fut l'essai, l'Anglois son boute-hors, la Cas» tille son chef-d'œuvre; dont les actions n'étoient » que héraults de sa gloire; les défaveurs, théâ-

» tres élevés à sa constance; le cercueil, embas-
» sement d'un immortel trophée. »

L'Auvergne a subi le joug des Visigoths et des Francs, mais elle n'a été colonisée que par les Romains; de sorte que s'il y a des Gaulois en France, il faut les chercher en Auvergne, *montes Celtorum*. Tous ses monuments sont celtiques; et ses anciennes maisons descendent ou des familles romaines consacrées à l'épiscopat, ou des familles indigènes.

La féodalité poussa néanmoins de vigoureuses racines en Auvergne; toutes les montagnes se hérissèrent de châteaux. Dans ces châteaux s'établirent des seigneurs qui exercèrent ces petites tyrannies, ces droits bizarres enfants de l'arbitraire, de la grossièreté des mœurs et de l'ennui. A Langeac, le jour de la fête de saint Galles, un châtelain jetoit un millier d'œufs à la tête des paysans, comme en Bretagne, chez un autre seigneur, on apportoit un œuf garrotté dans un grand chariot traîné par six bœufs.

Un seigneur de Tournemine assigné dans son manoir d'Auvergne par un huissier appelé *Loup*, lui fit couper le poing, disant que jamais loup ne s'étoit présenté à son château, sans qu'il n'eût laissé sa patte clouée à la porte. Aussi arriva-t-il qu'aux *grands jours* tenus à Clermont en 1665, ces petites fredaines produisirent douze mille

plaintes rendues en justice criminelle. Presque toute la noblesse fut obligée de fuir, et l'on n'a point oublié l'homme *aux douze apôtres*. Le cardinal de Richelieu fit raser une partie des châteaux d'Auvergne; Louis XIV en acheva la destruction. De tous ces donjons en ruines, un des plus célèbres est celui de Murat ou d'Armagnac. Là fut pris le malheureux Jacques, duc de Nemours, jadis lié d'amitié avec ce Jean V, comte d'Armagnac, qui avoit épousé publiquement sa propre sœur. En vain le duc de Nemours adressa-t-il une lettre bien humble à Louis XI, *écrite en la cage de la Bastille* et signée *le pauvre Jacques;* il fut décapité aux Halles de Paris, et ses trois jeunes fils, placés sous l'échafaud, furent couverts du sang de leur père.

Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, frère utérin de la marquise de Verneuil, fut investi du comté de Clermont et d'Auvergne. Il entra dans les complots de Biron dont la mort est justement reprochée à Henri IV. A la mort d'Henri III, Henri IV avoit dit à Armand de Gontaud baron de Biron: *C'est à cette heure qu'il faut que vous mettiez la main droite à ma couronne; venez-moi servir de père et d'ami contre ces gens qui n'aiment ni vous ni moi.* Henri auroit dû garder la mémoire de ces paroles; il auroit

dû se souvenir que Charles de Gontaud, fils d'Armand, avoit été son compagnon d'armes; il auroit dû se souvenir que la tête de celui qui avoit mis *la main droite à sa couronne* avoit été emportée par un boulet : ce n'étoit pas au Béarnois à joindre la tête du fils à la tête du père.

Le comte d'Auvergne, pour de nouvelles intrigues, fut arrêté à Clermont; sa maîtresse, la dame de Châteaugay, menaçoit de tuer de cent coups de pistolet et de cent coups d'épée d'Eure et Murat qui avoient saisi le comte : elle ne tua personne. Le comte d'Auvergne fut mis à la Bastille ; il en sortit sous Louis XIII, et vécut jusqu'en 1650 : c'étoit la dernière goutte du sang des Valois.

Le duc d'Angoulême étoit brave, léger et lettré comme tous les Valois. Ses Mémoires contiennent une relation touchante de la mort d'Henri III, et un récit détaillé du combat d'Arques, auquel lui, duc d'Angoulême, s'étoit trouvé à l'âge de seize ans. Chargeant Sagonne, ligueur décidé qui lui crioit : « Du fouet ! du fouet ! petit garçon ! » il lui cassa la cuisse d'un coup de pistolet, et obtint les prémices de la victoire.

L'Auvergne fut presque toujours en révolte sous la seconde race; elle dépendoit de l'Aquitaine; et la charte d'Aalon a prouvé que les premiers ducs d'Aquitaine descendoient en ligne

directe de la race de Clovis ; ils combattoient donc les Carlovingiens comme des usurpateurs du trône. Sous la troisième race, lorsque la Guyenne, fief de la couronne de France, tomba par alliance et héritage à la couronne d'Angleterre, l'Auvergne se trouva angloise en partie : elle fut alors ravagée par les grandes compagnies, par les écorcheurs, etc. On chantoit partout des complaintes latines sur les malheurs de la France.

Plange regni Respublica,
Tua gens ut schismatica
Desolatur, etc.

Pendant les guerres de la Ligue, l'Auvergne eut beaucoup à souffrir. Les sièges d'Issoire sont fameux : le capitaine Merle, partisan protestant, fit écorcher vifs trois Religieux de l'abbaye d'Issoire. Ce n'étoit pas la peine de crier si haut contre les violences des catholiques.

On a beaucoup cité, et avec raison, la réponse du gouverneur de Bayonne à Charles IX qui lui ordonnoit de massacrer les protestants. Montmorin, commandant en Auvergne à la même époque, fit éclater la même générosité. La noble famille qui avoit montré un si véritable dévouement à son prince, ne l'a point démenti de nos jours; elle a répandu son sang pour un monarque aussi vertueux que Charles IX fut criminel.

Voltaire nous a conservé la lettre de Montmorin.

« Sire,

« J'ai reçu un ordre sous le sceau de Votre » Majesté, de faire mourir tous les protestants » qui sont dans ma province. Je respecte trop » Votre Majesté pour ne pas croire que ces » lettres sont supposées; et si, ce qu'à Dieu ne » plaise, l'ordre est véritablement émané d'elle, » je la respecte aussi trop pour lui obéir. »

C'est de Clermont que nous viennent les deux plus anciens historiens de la France, Sidoine Apollinaire et Grégoire de Tours. Sidoine, natif de Lyon et évêque de Clermont, n'est pas seulement un poëte, c'est un écrivain qui nous apprend comment les rois francs célébroient leurs noces dans un fourgon, comment ils s'habilloient et quel étoit leur langage. Grégoire de Tours nous dit, sans compter le reste, ce qui se passoit à Clermont de son temps; il raconte avec une ingénuité de détails qui fait frémir, l'épouvantable histoire du prêtre Anastase, enfermé par l'évêque Caulin, dans un tombeau avec le cadavre d'un vieillard. L'anecdote des deux amants est aussi fort célèbre : les deux tombeaux d'Injuriosus et de Scholastique se rapprochèrent, en signe de l'étroite union de deux chastes époux qui ne craignoient plus de manquer à leur serment. Quelque chose de semblable a été dit

depuis d'Abailard et d'Héloïse : on n'a pas la même confiance dans le fait. Grégoire de Tours, naïf dans ses pensées, barbare dans son langage, ne laisse pas que d'être fleuri et rhétoricien dans son style.

L'Auvergne a vu naître le chancelier de L'Hôpital, Donat, Pascal, le cardinal de Polignac, l'abbé Gérard, le père Sirmond, et de nos jours Lafayette, Desaix, d'Estaing, Chamfort, Thomas, l'abbé Delille, Chabrol, Dulaure, Montlosier et Barante. J'oubliois de compter ce Lizet, ferme dans la prospérité, lâche au malheur, faisant brûler les protestants, requérant la mort pour le connétable de Bourbon, et n'ayant pas le courage de perdre une place.

Maintenant que ma mémoire ne fournit plus rien d'essentiel sur l'histoire d'Auvergne, parlons de la cathédrale de Clermont, de la Limagne et du Puy-de-Dôme.

La cathédrale de Clermont est un monument gothique qui, comme tant d'autres, n'a jamais été achevé. Hugues de Tours commença à la faire bâtir en partant pour la Terre-Sainte, sur un plan donné par Jean de Campis. La plupart de ces grands monuments ne se finissoient qu'à force de siècles, parce qu'ils coûtoient des sommes immenses. La chrétienté entière payoit ces sommes du produit des quêtes et des aumônes.

La voûte en ogive de la cathédrale de Clermont est soutenue par des piliers si déliés qu'ils sont effrayants à l'œil : c'est à croire que la voûte va fondre sur votre tête. L'église, sombre et religieuse, est assez bien ornée pour la pauvreté actuelle du culte. On y voyoit autrefois le tableau de la *Conversion de saint Paul*, un des meilleurs de Lebrún; on l'a ratissé avec la lame d'un sabre : *Turba ruit!* Le tombeau de Massillon étoit aussi dans cette église; on l'en a fait disparoître dans un temps où rien n'étoit à sa place, pas même la mort.

Il y a long-temps que la Limagne est célèbre par sa beauté. On cite toujours le roi Childebert à qui Grégoire de Tours fait dire : « Je voudrois » voir quelque jour la Limagne d'Auvergne, » que l'on dit être un pays si agréable. » Salvien appelle la Limagne la *moelle des Gaules.* Sidoine, en peignant la Limagne d'autrefois, semble peindre la Limagne d'aujourd'hui. *Taceo territorii peculiarem jocunditatem viatoribus molle, fructuosum aratoribus, venatoribus voluptuosum; quod montium cingunt dorsa pascuis, latera vinetis, terrena villis, saxosa castellis, opaca lustris, aperta culturis, concava fontibus, abrupta fluminibus : quod deniquè hujusmodi est, ut semel visum advenis, multis* PATRIÆ OBLIVIONEM SÆPÈ PERSUADEAT.

On croit que la Limagne a été un grand lac; que son nom vient du grec λιμεν : Grégoire de Tours écrit alternativement *Limane* et *Limania*. Quoi qu'il en soit, Sidoine, jouant sur le mot, disoit dès le quatrième siècle, *æquor agrorum in quo, sine periculo, quæstuosæ fluctuant in segetibus undæ*. C'est en effet une mer de moissons.

La position de Clermont est une des plus belles du monde.

Qu'on se représente des montagnes s'arrondissant en un demi-cercle; un monticule attaché à la partie concave de ce demi-cercle; sur ce monticule Clermont; au pied de Clermont, la Limagne, formant une vallée de vingt lieues de long, de six, huit et dix de large.

La place du [1] . . . . offre un point de vue admirable sur cette vallée. En errant par la ville au hasard, je suis arrivé à cette place vers six heures et demie du soir. Les blés mûrs ressembloient à une grève immense, d'un sable plus ou moins blond. L'ombre des nuages parsemoit cette plage jaune de taches obscures, comme des couches de limon ou des bancs d'algue : vous eussiez cru voir le fond d'une mer dont les flots venoient de se retirer.

[1] Je n'ai jamais pu lire le nom à demi effacé dans l'original écrit au crayon, c'est sans doute la place de Jaude.

Le bassin de la Limagne n'est point d'un niveau égal; c'est un terrain tourmenté dont les bosses de diverses hauteurs semblent unies quand on les voit de Clermont, mais qui, dans la vérité, offrent des inégalités nombreuses et forment une multitude de petits vallons au sein de la grande vallée. Des villages blancs, des maisons de campagne blanches, de vieux châteaux noirs, des collines rougeâtres, des plants de vignes, des prairies bordées de saules, des noyers isolés qui s'arrondissent comme des orangers, ou portent leurs rameaux comme les branches d'un candélabre, mêlent leurs couleurs variées à la couleur des froments. Ajoutez à cela tous les jeux de la lumière.

A mesure que le soleil descendoit à l'occident, l'ombre couloit à l'orient et envahissoit la plaine. Bientôt le soleil a disparu; mais baissant toujours et marchant derrière les montagnes de l'ouest, il a rencontré quelque défilé débouchant sur la Limagne : précipités à travers cette ouverture, ses rayons ont soudain coupé l'uniforme obscurité de la plaine par un fleuve d'or. Les monts qui bordent la Limagne au levant retenoient encore la lumière sur leur cime; la ligne que ces monts traçoient dans l'air se brisoit en arcs dont la partie convexe étoit tournée vers la terre. Tous ces arcs se liant les uns aux autres par

les extrémités, imitoient à l'horizon la sinuosité d'une guirlande, ou les festons de ces draperies que l'on suspend aux murs d'un palais avec des roses de bronze. Les montagnes du levant dessinées de la sorte, et peintes, comme je l'ai dit, des reflets du soleil opposé, ressembloient à un rideau de moire bleu et pourpre; lointaine et dernière décoration du pompeux spectacle que la Limagne étaloit à mes yeux.

Les deux degrés de différence entre la latitude de Clermont et celle de Paris sont déjà sensibles dans la beauté de la lumière : cette lumière est plus fine et moins pesante que dans la vallée de la Seine; la verdure s'aperçoit de plus loin et paroît moins noire :

> Adieu donc, *Chanonat!* adieu, frais paysages!
> Il semble qu'un autre air parfume vos rivages;
> Il semble que leur vue ait ranimé mes sens,
> M'ait redonné la joie, et rendu mon printemps.

Il faut en croire le poëte de l'Auvergne.

J'ai remarqué ici dans le style de l'architecture des souvenirs et des traditions de l'Italie : les toits sont plats, couverts en tuiles à canal, les lignes des murs longues, les fenêtres étroites et percées haut, les portiques multipliés, les fontaines fréquentes. Rien ne ressemble plus aux villes et aux villages de l'Apennin que les villes

et les villages des montagnes de Thiers, de l'autre côté de la Limagne, au bord de ce Lignon où Céladon ne se noya pas, sauvé qu'il fut par les trois nymphes Sylvie, Galatée et Léonide.

Il ne reste aucune antiquité romaine à Clermont, si ce n'est peut-être un sarcophage, un bout de voie romaine, et des ruines d'aqueduc; pas un fragment du colosse, pas même de traces des maisons, des bains, et des jardins de Sidoine. Nemetum et Clermont ont soutenu au moins seize siéges, ou, si l'on veut, ils ont été pris et détruits une vingtaine de fois.

Un contraste assez frappant existe entre les femmes et les hommes de cette province. Les femmes ont les traits délicats, la taille légère et déliée; les hommes sont construits fortement, et il est impossible de ne pas reconnoître un véritable Auvergnat, à la forme de la mâchoire inférieure. Une province, pour ne parler que des morts, dont le sang a donné Turenne à l'armée, L'Hôpital à la magistrature, et Pascal aux sciences et aux lettres, a prouvé qu'elle a une vertu supérieure.

Je suis allé au Puy-de-Dôme, par pure affaire de conscience. Il m'est arrivé ce à quoi je m'étois attendu : la vue du haut de cette montagne est beaucoup moins belle que celle dont on jouit de Clermont. La perspective à vol d'oiseau est

plate et vague ; l'objet se rapetisse dans la même proportion que l'espace s'étend.

Il y avoit autrefois sur le Puy-de-Dôme une chapelle dédiée à saint Barnabé ; on en voit encore les fondements : une pyramide de pierres de dix ou douze pieds marque aujourd'hui l'emplacement de cette chapelle. C'est là que Pascal a fait les premières expériences sur la pesanteur de l'air. Je me représentois ce puissant génie cherchant à découvrir, sur ce sommet solitaire, les secrets de la nature, qui devoient le conduire à la connoissance des mystères du Créateur de cette même nature. Pascal se fraya au moyen de la science le chemin à l'ignorance chrétienne ; il commença par être un homme sublime, pour apprendre à devenir un simple enfant.

Le Puy-de-Dôme n'est élevé que de huit cent vingt-cinq toises au-dessus du niveau de la mer ; cependant je sentis à son sommet une difficulté de respirer que je n'ai éprouvée ni dans les Alléghany, en Amérique, ni sur les plus hautes Alpes de la Savoie. J'ai gravi le Puy-de-Dôme avec autant de peine que le Vésuve ; il faut près d'une heure pour monter de sa base au sommet par un chemin roide et glissant, mais la verdure et les fleurs vous suivent. La petite fille qui me servoit de guide, m'avoit cueilli un bouquet des plus belles pensées ; j'ai moi-même

trouvé sous mes pas des œillets rouges d'une élégance parfaite. Au sommet du mont, on voit partout de larges feuilles d'une plante bulbeuse, assez semblable au lis. J'ai rencontré, à ma grande surprise, sur ce lieu élevé, trois femmes qui se tenoient par la main et qui chantoient un cantique. Au-dessous de moi, des troupeaux de vaches paissoient parmi les monticules que domine le Puy-de-Dôme. Ces troupeaux montent à la montagne avec le printemps, et en descendent avec la neige. On voit partout les *burons* ou les chalets de l'Auvergne, mauvais abris de pierres sans ciment, ou de bois gazonné. Chantez les chalets, mais ne les habitez pas.

Le patois de la montagne n'est pas exactement celui de la plaine. La *musette*, d'origine celtique, sert à accompagner quelques airs de romances, qui ne sont pas sans euphonie, et sur lesquels on a fait des paroles françoises. Les Auvergnats, comme les habitants du Rouergue, vont vendre des mules en Catalogne et en Aragon; ils rapportent de ce pays quelque chose d'espagnol, qui se marie bien avec la solitude de leurs montagnes; ils font pour leurs longs hivers provision de soleil et d'histoires. Les voyageurs et les vieillards aiment à conter, parce qu'ils ont beaucoup vu : les uns ont cheminé sur la terre, les autres dans la vie.

Les pays de montagnes sont propres à conserver les mœurs. Une famille d'Auvergne, appelée les *Guittard-Pinon*, cultivoit en commun des terres dans les environs de Thiers ; elle étoit gouvernée par un chef électif, et ressembloit assez à un ancien clan d'Écosse. Cette espèce de république champêtre a survécu à la révolution, mais elle est au moment de se dissoudre.

Je laisse de côté les curiosités naturelles de l'Auvergne, la grotte de Royat, charmante néanmoins par ses eaux et sa verdure, les diverses fontaines minérales, la fontaine pétrifiante de Saint-Allyre, avec le pont de pierres qu'elle a formé et que Charles IX voulut voir ; le puits de la poix, les volcans éteints, etc.

Je laisse aussi à l'écart les merveilles des siècles moyens, les orgues, les horloges avec leur carillon et leurs têtes de Maure ou de Mort, qui ouvroient des bouches effroyables quand l'heure venoit à sonner. Les processions bizarres, les jeux mêlés de superstition et d'indécence, mille autres coutumes de ces temps, n'appartiennent pas plus à l'Auvergne qu'au reste de l'Europe gothique.

J'ai voulu, avant de mourir, jeter un regard sur l'Auvergne, en souvenance des impressions de ma jeunesse. Lorsque j'étois enfant dans les bruyères de ma Bretagne, et que j'entendois

parler de l'Auvergne et des petits Auvergnats, je me figurois que l'Auvergne étoit un pays bien loin, bien loin, où l'on voyoit des choses étranges, où l'on ne pouvoit aller qu'avec de grands périls, en cheminant sous la garde de la Mère de Dieu. Une chose m'a frappé et charmé à la fois: j'ai retrouvé dans l'habit du paysan Auvergnat le vêtement du paysan Breton. D'où vient cela? C'est qu'il y avoit autrefois pour ce royaume, et même pour l'Europe entière, un fond d'habillement commun. Les provinces reculées ont gardé les anciens usages, tandis que les départements voisins de Paris ont perdu leurs vieilles mœurs : de là cette ressemblance entre certains villageois placés aux extrémités opposées de la France, et qui ont été défendus contre les nouveautés par leur indigence et leur solitude.

Je ne vois jamais sans une sorte d'attendrissement, ces petits Auvergnats qui vont chercher fortune dans ce grand monde, avec une boîte et quelques méchantes paires de ciseaux. Pauvres enfants qui *dévalent* bien tristes de leurs montagnes, et qui préféreront toujours le pain bis et la *bourrée* aux prétendues joies de la plaine. Ils n'avoient guère que l'espérance dans leur boîte, en descendant de leurs rochers; heureux s'ils la rapportent à la chaumière paternelle!

VOYAGE AU MONT-BLANC.



LE MONT-BLANC.

PAYSAGES DE MONTAGNES.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Fin d'août 1805.

J'ai vu beaucoup de montagnes en Europe et en Amérique, et il m'a toujours paru que dans les descriptions de ces grands monuments de la nature, on alloit au-delà de la vérité. Ma dernière expérience à cet égard ne m'a point fait changer de sentiment. J'ai visité la vallée de Chamouni, devenue célèbre par les travaux de M. de Saussure; mais je ne sais si le poëte y trouveroit le *speciosa deserti* comme le minéralogiste. Quoi qu'il en soit, j'exposerai avec simplicité les réflexions que j'ai faites dans mon voyage : mon opinion d'ailleurs a trop peu d'autorité pour qu'elle puisse choquer personne.

Sorti de Genève par un temps assez nébu-

leux, j'arrivai à Servoz au moment où le ciel commençoit à s'éclaircir. La crête du Mont-Blanc ne se découvre pas de cet endroit, mais on a une vue distincte de sa croupe *neigée*, appelée le Dôme. On franchit ensuite le passage des Montées, et l'on entre dans la vallée de Chamouni. On passe au-dessous du glacier des Bossons; ses pyramides se montrent à travers les branches des sapins et des mélèzes. M. Bourrit a comparé ce glacier pour sa blancheur et la coupe alongée de ses cristaux, à une flotte à la voile; j'ajouterois, au milieu d'un golfe bordé de vertes forêts.

Je m'arrêtai au village de Chamouni, et le lendemain je me rendis au Montanvert. J'y montai par le plus beau jour de l'année. Parvenu à son sommet, qui n'est qu'une croupe du Mont-Blanc, je découvris ce qu'on nomme très-improprement, la Mer de Glace.

Qu'on se représente une vallée dont le fond est entièrement couvert par un fleuve. Les montagnes qui forment cette vallée, laissent pendre au-dessus de ce fleuve des masses de rochers, les aiguilles du Dru, du Bochard, des Charmoz. Dans l'enfoncement, la vallée et le fleuve se divisent en deux branches, dont l'une va aboutir à une haute montagne, le Col du Géant, et l'autre aux rochers des Jorasses. Au

bout opposé de cette vallée se trouve une pente qui regarde la vallée de Chamouni. Cette pente presque verticale est occupée par la portion de la Mer de Glace qu'on appelle le Glacier des Bois. Supposez donc un rude hiver survenu; le fleuve qui remplit la vallée, ses inflexions et ses pentes, a été glacé jusqu'au fond de son lit; les sommets des monts voisins se sont chargés de neige partout où les plans du granit ont été assèz horizontaux pour retenir les eaux congelées : voilà la Mer de Glace et son site. Ce n'est point, comme on le voit, une mer : c'est un fleuve, c'est si l'on veut le Rhin glacé : la Mer de Glace sera son cours, et le Glacier des Bois sa chute à Laufen.

Lorsqu'on est sur la Mer de Glace, la surface, qui vous en paroissoit unie du haut du Montanvert, offre une multitude de pointes et d'anfractuosités. Ces pointes imitent les formes et les déchirures de la haute enceinte de rocs qui surplombent de toutes parts : c'est comme le relief en marbre blanc des montagnes environnantes.

Parlons maintenant des montagnes en général.

Il y a deux manières de les voir : avec les nuages, ou sans les nuages.

Avec les nuages, la scène est plus animée; mais alors elle est obscure, et souvent d'une telle

confusion, qu'on peut à peine y distinguer quelques traits.

Les nuages drapent les rochers de mille manières. J'ai vu au-dessus de Servoz un piton chauve et ridé qu'une nue traversoit obliquement comme une toge; on l'auroit pris pour la statue colossale d'un vieillard romain. Dans un autre endroit on apercevoit la pente défrichée de la montagne; une barrière de nuages arrêtoit la vue à la naissance de cette pente, et au-dessus de cette barrière s'élevoient de noires ramifications de rochers imitant des gueules de Chimère, des corps de Sphinx, des têtes d'Anubis, diverses formes des monstres et des dieux de l'Égypte.

Quand les nues sont chassées par le vent, les monts semblent fuir derrière ce rideau mobile : ils se cachent et se découvrent tour à tour; tantôt un bouquet de verdure se montre subitement à l'ouverture d'un nuage, comme une île suspendue dans le ciel; tantôt un rocher se dévoile avec lenteur, et perce peu à peu la vapeur profonde comme un fantôme. Le voyageur attristé n'entend que le bourdonnement du vent dans les pins, le bruit des torrents qui tombent dans les glaciers, par intervalle la chute de l'avalanche, et quelquefois le sifflement de la marmotte effrayée qui a vu l'épervier dans la nue.

Lorsque le ciel est sans nuages, et que l'amphithéâtre des monts se déploie tout entier à la vue, un seul accident mérite alors d'être observé : les sommets des montagnes, dans la haute région où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, une netteté de plan et de profil que n'ont point les objets de la plaine. Ces cimes anguleuses, sous le dôme transparent du ciel, ressemblent à de superbes morceaux d'histoire naturelle, à de beaux arbres de coraux, à des girandoles de stalactite renfermés sous un globe du cristal le plus pur. Le montagnard cherche dans ces découpures élégantes l'image des objets qui lui sont familiers : de là ces roches nommées les *Mulets*, les *Charmoz*, ou les *Chamois;* de là ces appellations empruntées de la religion, les *sommets des croix*, le *rocher du reposoir*, le *glacier des pèlerins*; dénominations naïves qui prouvent que si l'homme est sans cesse occupé de l'idée de ses besoins, il aime à placer partout le souvenir de ses consolations.

Quant aux arbres des montagnes, je ne parlerai que du pin, du sapin et du mélèze, parce qu'ils font, pour ainsi dire, l'unique décoration des Alpes.

Le pin a quelque chose de monumental; ses branches ont le port de la pyramide, et son tronc celui de la colonne. Il imite aussi la

forme des rochers où il vit : souvent je l'ai confondu sur les redans et les corniches avancées des montagnes, avec des flèches et des aiguilles élancées ou échevelées comme lui. Au revers du col de Balme, à la descente du glacier de Trient, on rencontre un bois de pins, de sapins et de mélèzes : chaque arbre dans cette famille de géants compte plusieurs siècles. Cette tribu alpine a un roi que les guides ont soin de montrer aux voyageurs : c'est un sapin qui pourroit servir de mât au plus grand vaisseau. Le monarque seul est sans blessure, tandis que tout son peuple autour de lui est mutilé : un arbre a perdu sa tête, un autre ses bras; celui-ci a le front sillonné par la foudre, celui-là le pied noirci par le feu des pâtres. Je remarquai deux jumeaux sortis du même tronc, qui s'élançoient ensemble dans le ciel : ils étoient égaux en hauteur et en âge; mais l'un étoit plein de vie, et l'autre étoit desséché.

Daucia, Laride Thymberque, simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error
At nunc dura dedit vobis discrimina Pallas.

« Fils jumeaux de Daucus, rejetons semblables, » ô Laris et Thymber, vos parents mêmes ne » pouvoient vous distinguer, et vous leur cau» siez de douces méprises ! Mais la *mort* mit » entre vous une cruelle différence. »

Ajoutons que le pin annonce la solitude et l'indigence de la montagne. Il est le compagnon du pauvre Savoyard dont il partage la destinée: comme lui, il croît et meurt inconnu sur des sommets inaccessibles où sa postérité se perpétue également ignorée. C'est sur le mélèze que l'abeille cueille ce miel ferme et savoureux, qui se marie si bien avec la crême et les framboises du Montanvert. Les bruits du pin, quand ils sont légers, ont été loués par les poëtes bucoliques; quand ils sont violents, ils ressemblent au mugissement de la mer: vous croyez quelquefois entendre gronder l'Océan au milieu des Alpes. Enfin, l'odeur du pin est aromatique et agréable; elle a surtout pour moi un charme particulier, parce que je l'ai respirée à plus de vingt lieues en mer sur les côtes de la Virginie; aussi réveille-t-elle toujours dans mon esprit l'idée de ce Nouveau-Monde qui me fut annoncé par un souffle embaumé, de ce beau ciel, de ces mers brillantes où le parfum des forêts m'étoit apporté par la brise du matin; et comme tout s'enchaîne dans nos souvenirs, elle rappelle aussi dans ma mémoire les sentiments de regrets et d'espérance qui m'occupoient, lorsqu'appuyé sur le bord du vaisseau je rêvois à cette patrie que j'avois perdue, et à ces déserts que j'allois trouver.

Mais pour venir enfin à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai : que comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter ni de satisfaisants pour les yeux et pour le cœur, là où l'on manque d'air et d'espace; or, c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la foiblesse de ses organes.

On attribue aux paysages des montagnes la sublimité : celle-ci tient sans doute à la grandeur des objets. Mais si l'on prouve que cette grandeur, très-réelle en effet, n'est cependant pas sensible au regard, que devient la sublimité?

Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art; pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective; autrement les formes, les couleurs, les proportions, tout disparoît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même, et comme le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur : chose si vraie, que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs : le Mont-Blanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de

Chamouni? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge, à l'extrémité de laquelle il vous sembloit que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire.

Mais ces monts qui perdent leur grandeur apparente, quand ils sont trop rapprochés du spectateur, sont toutefois si gigantesques qu'ils écrasent ce qui pourroit leur servir d'ornement. Ainsi, par des lois contraires, tout se rapetisse à la fois dans les défilés des Alpes, et l'ensemble et les détails. Si la nature avoit fait les arbres cent fois plus grands sur les montagnes que dans les plaines; si les fleuves et les cascades y versoient des eaux cent fois plus abondantes, ces grands bois, ces grandes eaux, pourroient produire des effets pleins de majesté sur les flancs élargis de la terre. Il n'en est pas de la sorte; le cadre du tableau s'accroît démesurément, et les rivières, les forêts, les villages, les troupeaux gardent les proportions ordinaires: alors il n'y a plus de rapport entre le tout et la

partie, entre le théâtre et la décoration. Le plan des montagnes étant vertical, devient une échelle toujours dressée, où l'œil rapporte et compare les objets qu'il embrasse; et ces objets accusent tour à tour leur petitesse sur cette énorme mesure. Les pins les plus altiers, par exemple, se distinguent à peine dans l'escarpement des vallons, où ils paroissent collés comme des flocons de suie. La trace des eaux pluviales est marquée dans ces bois grêles et noirs par de petites rayures jaunes et parallèles; et les torrents les plus larges, les cataractes les plus élevées ressemblent à de maigres filets d'eau ou à des vapeurs bleuâtres.

Ceux qui ont aperçu des diamants, des topazes, des émeraudes dans les glaciers, sont plus heureux que moi : mon imagination n'a jamais pu découvrir ces trésors. Les neiges du bas du Glacier des Bois, mêlées à la poussière de granit, m'ont paru semblables à de la cendre; on pourroit prendre la Mer de Glace, dans plusieurs endroits, pour des carrières de chaux et de plâtre; ses crevasses seules offrent quelques teintes du prisme, et quand les couches de glace sont appuyées sur le roc, elles ressemblent à de gros verre de bouteille.

Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs un grand inconvénient; elles noircissent tout ce

qui les environne, et jusqu'au ciel dont elles rembrunissent l'azur. Et ne croyez pas que l'on soit dédommagé de cet effet désagréable par les beaux accidents de la lumière sur les neiges. La couleur dont se peignent les montagnes lointaines est nulle pour le spectateur placé à leurs pieds. La pompe dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne. Quant au voyageur de la vallée de Chamouni, c'est en vain qu'il attend ce brillant spectacle. Il voit, comme du fond d'un entonnoir au-dessus de sa tête, une petite portion d'un ciel bleu et dur, sans couchant et sans aurore; triste séjour où le soleil jette à peine un regard à midi par dessus une barrière glacée.

Qu'on me permette, pour me faire mieux entendre, d'énoncer une vérité triviale. Il faut une toile pour peindre : dans la nature, le ciel est la toile des paysages; s'il manque au fond du tableau, tout est confus et sans effet. Or, les monts, quand on en est trop voisin, obstruent la plus grande partie du ciel. Il n'y a pas assez d'air autour de leurs cimes; ils se font ombre l'un à l'autre, et se prêtent mutuellement les ténèbres qui résident dans quelque enfoncement de leurs rochers. Pour savoir si les paysages des montagnes avoient une supériorité si marquée, il suffisoit de consulter les peintres : ils

ont toujours jeté les monts dans les lointains, en ouvrant à l'œil un paysage sur les bois et sur les plaines.

Un seul accident laisse aux sites des montagnes leur majesté naturelle : c'est le clair de lune. Le propre de ce demi-jour sans reflets et d'une seule teinte est d'agrandir les objets, en isolant les masses, et en faisant disparoître cette gradation de couleurs qui lie ensemble les parties d'un tableau. Alors plus les coupes des monuments sont franches et décidées, plus leur dessin a de longueur et de hardiesse, et mieux la blancheur de la lumière profile les lignes de l'ombre. C'est pourquoi la grande architecture romaine, comme les contours des montagnes, est si belle à la clarté de la lune.

Le *grandiose*, et par conséquent l'espèce de sublime qu'il fait naître, disparoît donc dans l'intérieur des montagnes : voyons si le *gracieux* s'y trouve dans un degré plus éminent.

On s'extasie sur les vallées de la Suisse; mais il faut bien observer qu'on ne les trouve si agréables que par comparaison. Certes, l'œil fatigué d'errer sur des plateaux stériles ou des promontoires couverts d'un lichen rougeâtre, retombe avec grand plaisir sur un peu de verdure et de végétation. Mais en quoi cette ver-

dure consiste-t-elle? en quelques saules chétifs, en quelques sillons d'orge et d'avoine qui croissent péniblement et mûrissent tard, en quelques arbres sauvageons qui portent des fruits âpres et amers. Si une vigne végète péniblement dans un petit abri tourné au midi, et garantie avec soin du vent du nord, on vous fait admirer cette fécondité extraordinaire. Vous élevez-vous sur les rochers voisins, les grands traits des monts font disparoître la miniature de la vallée. Les cabanes deviennent à peine visibles, et les compartiments cultivés ressemblent à des échantillons d'étoffes sur la carte d'un drapier.

On parle beaucoup des fleurs des montagnes, des violettes que l'on cueille au bord des glaciers, des fraises qui rougissent dans la neige, etc. Ce sont d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet : l'ornement est trop petit pour des colosses.

Enfin, je suis bien malheureux, car je n'ai pu voir dans ces fameux chalets enchantés par l'imagination de J.-J. Rousseau, que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté; je n'y ai trouvé pour habitants que de misérables montagnards qui se regardent comme en exil, et aspirent à descendre dans la vallée.

De petits oiseaux muets voletant de glaçons

en glaçons, des couples assez rares de corbeaux et d'éperviers, animent à peine ces solitudes de neiges et de pierres, où la chute de la pluie est presque toujours le seul mouvement qui frappe vos yeux. Heureux quand le pivert, annonçant l'orage, fait retentir sa voix cassée au fond d'un vieux bois de sapins! Et pourtant ce triste signe de vie rend plus sensible la mort qui vous environne. Les chamois, les bouquetins, les lapins blancs sont presque entièrement détruits; les marmottes même deviennent rares, et le petit Savoyard est menacé de perdre son trésor. Les bêtes sauvages ont été remplacées sur les sommets des Alpes, par des troupeaux de vaches qui regrettent la plaine aussi bien que leurs maîtres. Couchés dans les herbages du pays de Caux, ces troupeaux offriroient une scène aussi belle, et ils auroient en outre le mérite de rappeler les descriptions des poëtes de l'antiquité.

Il ne reste plus qu'à parler du sentiment qu'on éprouve dans les montagnes. Eh bien! ce sentiment, selon moi, est fort pénible. Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme, et ses travaux inouïs qu'une terre ingrate refuse de payer. Le montagnard, qui sent son mal, est plus sincère que les voyageurs; il appelle la plaine le *bon pays*, et ne prétend

pas que des rochers arrosés de ses sueurs, sans en être plus fertiles, soient ce qu'il y a de meilleur dans les distributions de la Providence. S'il est très-attaché à sa montagne, cela tient aux relations merveilleuses que Dieu a établies entre nos peines, l'objet qui les cause, et les lieux où nous les avons éprouvées; cela tient aux souvenirs de l'enfance, aux premiers sentiments du cœur, aux douceurs, et même aux rigueurs de la maison paternelle. Plus solitaire que les autres hommes, plus sérieux par l'habitude de souffrir, le montagnard appuie davantage sur tous les sentiments de sa vie. Il ne faut pas attribuer au charme des lieux qu'il habite l'amour extrême qu'il montre pour son pays; cet amour vient de la concentration de ses pensées, et du peu d'étendue de ses besoins.

Mais les montagnes sont le séjour de la rêverie? j'en doute; je doute qu'on puisse rêver lorsque la promenade est une fatigue; lorsque l'attention que vous êtes obligés de donner à vos pas, occupe entièrement votre esprit. L'amateur de la solitude qui *bayeroit aux chimères*[1] en gravissant le Montanvert, pourroit bien tomber dans quelque puits, comme l'Astrologue qui prétendoit lire au-dessus de sa tête et ne *pouvoit voir à ses pieds*.

[1] La Fontaine.

Je sais que les poëtes ont désiré les vallées et les bois pour converser avec les Muses. Mais écoutons Virgile :

> Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes :
> Flumina amem, sylvasque inglorius.

D'abord il se plairoit aux champs, *rura mihi;* il chercheroit les vallées agréables, riantes, gracieuses, *vallibus amnes;* il aimeroit les fleuves, *flumina amem* (non pas les torrents), et les forêts où il vivroit sans gloire, *sylvasque inglorius.* Ces forêts sont de belles futaies de chênes, d'ormeaux, de hêtres et non de tristes bois de sapin; car il n'eût pas dit :

> Et *ingenti* ramorum protegat *umbra*,
> « Et d'un *feuillage épais* ombragera ma tête. »

Et où veut-il que cette vallée soit placée? Dans un lieu où il y aura de beaux souvenirs, des noms harmonieux, des traditions de la fable et de l'histoire :

> . . . . O ubi campi,
> Sperchiusque, et virginibus bacchata lacænis
> Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
> Sistat !

> Dieux ! que ne suis-je assis au bord du Sperchius !
> Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus !
> Oh ! qui me portera sur le riant Taygète !

Il se seroit fort peu soucié de la vallée de Cha-

mouni, du glacier de Taconay, de la petite et de la grande Jorasse, de l'aiguille du Dru et du rocher de la Tête-Noire.

Enfin, si nous en croyons Rousseau et ceux qui ont recueilli ses erreurs sans hériter de son éloquence, quand on arrive au sommet des montagnes on se sent transformé en un autre homme. « Sur les hautes montagnes, dit Jean-
» Jacques, les méditations prennent un carac-
» tère grand, sublime, proportionné aux objets
» qui nous frappent; je ne sais quelle volupté
» tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il
» semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour
» des hommes, on y laisse tous les sentiments
» bas et terrestres... Je doute qu'aucune agita-
» tion violente pût tenir contre un pareil séjour
» prolongé, etc. »

Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Qu'il seroit doux de pouvoir se délivrer de ses maux, en s'élevant à quelques toises au-dessus de la plaine! Malheureusement l'âme de l'homme est indépendante de l'air et des sites; un cœur chargé de sa peine n'est pas moins pesant sur les hauts lieux que dans les vallées. L'antiquité, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de vérité de sentiments, ne pensoit pas comme Rousseau sur les montagnes; elle les représente au contraire comme le séjour de la déso-

lation et de la douleur : si l'amant de Julie oublie ses chagrins parmi les rochers du Valais, l'époux d'Eurydice nourrit ses douleurs sur les monts de la Thrace. Malgré le talent du philosophe genevois, je doute que la voix de Saint-Preux retentisse aussi long-temps dans l'avenir que la lyre d'Orphée. Œdipe, ce parfait modèle des calamités royales, cette image accomplie de tous les maux de l'humanité, cherche aussi les sommets déserts :

Il va
. . . . . . du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux.

Enfin une autre antiquité plus belle encore et plus sacrée, nous offre les mêmes exemples. L'Écriture qui connoissoit mieux la nature de l'homme que les faux sages du siècle, nous montre toujours les grands infortunés, les prophètes, et Jésus-Christ même se retirant au jour de l'affliction sur les hauts lieux. La fille de Jephté, avant de mourir, demande à son père la permission d'aller pleurer sa virginité sur les montagnes de la Judée : *Super montes assumam*, dit Jérémie, *fletum ac lamentum*. « Je m'éleverai » sur les montagnes pour pleurer et gémir. » Ce fut sur le mont des Oliviers que Jésus-Christ but le calice rempli de toutes les douleurs et de toutes les larmes des hommes.

C'est une chose digne d'être observée que dans les pages les plus raisonnables d'un écrivain qui s'étoit établi le défenseur de la morale, on distingue encore des traces de l'esprit de son siècle. Ce changement supposé de nos dispositions intérieures selon le séjour que nous habitons, tient secrètement au système de matérialisme que Rousseau prétendoit combattre. On faisoit de l'âme une espèce de plante soumise aux variations de l'air, et qui comme un instrument suivoit et marquoit le repos ou l'agitation de l'atmosphère. Eh! comment Jean-Jacques lui-même auroit-il pu croire de bonne foi à cette influence salutaire des hauts lieux? L'infortuné ne traîna-t-il pas sur les montagnes de la Suisse ses passions et ses misères?

Il n'y a qu'une seule circonstance où il soit vrai que les montagnes inspirent l'oubli des troubles de la terre : c'est lorsqu'on se retire loin du monde, pour se consacrer à la religion. Un anachorète qui se dévoue aux services de l'humanité, un saint qui veut méditer les grandeurs de Dieu en silence, peuvent trouver la paix et la joie sur des roches désertes; mais ce n'est point alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'âme de ces Solitaires, c'est au contraire leur âme qui répand sa sérénité dans la région des orages.

L'instinct des hommes a toujours été d'adorer l'Éternel sur les lieux élevés : plus près du ciel, il semble que la prière ait moins d'espace à franchir pour arriver au trône de Dieu. Il étoit resté dans le christianisme des traditions de ce culte antique : nos montagnes, et, à leur défaut, nos collines étoient chargées de monastères et de vieilles abbayes. Du milieu d'une ville corrompue, l'homme qui marchoit peut-être à des crimes, ou du moins à des vanités, apercevoit, en levant les yeux, des autels sur les coteaux voisins. La croix déployant au loin l'étendard de la pauvreté aux yeux du luxe, rappeloit le riche à des idées de souffrance et de commisération. Nos poëtes connoissoient bien peu leur art lorsqu'ils se moquoient de ces monts du Calvaire, de ces missions, de ces retraites qui retraçoient parmi nous les sites de l'Orient, les mœurs des Solitaires de la Thébaïde, les miracles d'une religion divine, et le souvenir d'une antiquité qui n'est point effacé par celui d'Homère.

Mais ceci rentre dans un autre ordre d'idées et de sentiments, et ne tient plus à la question générale que nous venons d'examiner. Après avoir fait la critique des montagnes, il est juste de finir par leur éloge. J'ai déjà observé qu'elles étoient nécessaires à un beau paysage, et qu'elles devoient former la chaîne dans les derniers plans

d'un tableau. Leurs têtes chenues, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables, lorsqu'au fond d'un horizon vaporeux, ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. Ajoutons, si l'on veut, que les montagnes sont la source des fleuves, le dernier asyle de la liberté dans les temps d'esclavage, une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arêtes de rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes. A cette condition, je dirai qu'il y a des montagnes que je visiterois encore avec un plaisir extrême : ce sont celles de la Grèce et de la Judée. J'aimerois à parcourir les lieux dont mes nouvelles études me forcent de m'occuper chaque jour; j'irois volontiers chercher sur le Tabor et le Taygète d'autres couleurs et d'autres harmonies, après avoir peint les monts sans renommée, et les vallées inconnues du Nouveau-Monde [1].

[1] Cette dernière phrase annonçoit mon voyage en Grèce et dans la Terre-Sainte; voyage que j'exécutai en effet l'année suivante 1806. Voy. l'*Itinéraire*.


Digitized by Google

NOTES.

Page 117.

« Tels sont les prodiges de la liberté. »

La vérité de ces prodiges est prouvée par des documents authentiques. Voici deux messages du président des États-Unis : l'un de 1825, et l'autre de 1826.

Washington, 10 décembre 1825.

Message du Président des États-Unis, communiqué au Sénat et à la Chambre des Représentants, à l'ouverture de la première session du dix-neuvième Congrès.

« Concitoyens du Sénat et de la Chambre des Représentants, en passant en revue les intérêts de notre chère patrie, dans leurs rapports avec les choses qui touchent au bien-être commun, le premier sentiment qui frappe l'esprit, c'est celui de la reconnoissance envers le Tout-Puissant, dispensateur du bien, pour la continuation des bénédictions signalées de sa providence, et principalement pour la plus grande santé dont notre pays a joui, et pour cette abondance qui, au milieu des vicissitudes des saisons, s'est répandue sur notre terre avec profusion. C'est encore lui que nous devons glorifier s'il nous a été permis de jouir des bontés de sa main en paix et en tranquillité : en paix avec les autres nations de la terre, en tranquillité parmi nous. Il y a eu rarement dans l'histoire du monde civilisé une époque où la condition générale des nations chrétiennes ait été plus satisfaisante. L'Europe, à quelques malheureuses exceptions près, a joui depuis dix ans d'une paix durant laquelle tous les gouver-

nements, quelle que soit la théorie de leurs constitutions, ont appris successivement que le but de leur institution est le bonheur du peuple, et que l'exercice du pouvoir parmi les hommes ne peut être justifié que par les avantages qu'il confère à ceux sur lesquels il s'étend.

» Pendant cette même période de dix années, nos relations avec toutes les nations ont été pacifiques et amicales, et elles continuent de l'être : depuis la clôture de la dernière session, ces relations n'ont éprouvé aucun changement notable. Des changements importants dans les règlements municipaux du système commercial et maritime de la Grande-Bretagne ont été sanctionnés par des actes du parlement : leurs effets sur les intérêts des autres nations, et en particulier de la nôtre, n'ont pas encore reçu tout leur développement. Dans le renouvellement récent des missions diplomatiques entre les deux gouvernements, des assurances ont été données et reçues de la continuation, de l'augmentation de cette confiance et de cette cordialité mutuelles qui ont déjà amené l'arrangement de plusieurs points en litige, et qui donnent tout lieu d'espérer qu'il en sera de même pour tous ceux qui existent encore ou qui pourroient se présenter à l'avenir.

» La politique des États-Unis, dans les rapports de commerce avec les nations étrangères, a toujours été de la nature la plus libérale. Dans l'échange mutuel de leurs productions respectives, nous nous sommes abstenus de toute espèce de prohibition, et nous nous sommes interdit le pouvoir de lever des taxes sur les exportations. Cette conduite a été strictement suivie, et quand nous avons cru devoir favoriser notre marine par une préférence particulière, ou des privilèges exclusifs dans nos ports, ce n'a été que dans la vue de contrebalancer des mesures semblables décrétées par

les Puissances avec lesquelles nous faisons le commerce, en faveur de leur marine et au désavantage de la nôtre.

» Immédiatement après la fin de la dernière guerre, le Congrès, par un acte du 3 mars 1815, fit avec franchise la proposition à toutes les nations maritimes d'abandonner le système de restrictions et d'exclusions réciproques, et, de part et d'autre, de placer la navigation sur le pied de l'égalité pour les droits de tonnage et d'importation. Cette offre fut successivement acceptée par la Grande-Bretagne, la Suède, les Pays-Bas, les villes Anséatiques, la Prusse, la Sardaigne, le duché d'Oldembourg et la Russie : elle fut aussi agréée avec certaines modifications dans notre dernier traité de commerce avec la France; et par l'acte du Congrès du 8 janvier 1824, cette proposition a reçu une nouvelle sanction de toutes les nations qui y ont consenti, et a été soumise de nouveau à toutes celles qui sont ou pourroient être dans l'intention d'adopter le même système. Mais toutes ces mesures, soit qu'elles se trouvent stipulées dans un traité, ou simplement dans des actes municipaux, sont toujours subordonnées à une seule mais importante restriction.

» Cette réciprocité de droits de tonnage ou d'importation est limitée aux produits du sol ou des manufactures du pays auquel le bâtiment appartient, ou aux articles qui sont le plus ordinairement embarqués dans ses ports. Le Congrès devra examiner sérieusement s'il ne faut pas renoncer même à cette dernière restriction, et si la proposition d'une égale concurrence, faite dans l'acte du 8 janvier 1824, ne pourroit pas s'étendre à tous les articles de marchandise non prohibée, n'importe de quelque pays ou de quelque manufacture qu'ils sortent. Des ouvertures à cet égard nous ont déjà été faites par plus d'un gouvernement européen; et il est probable que si cette me-

sure se trouvoit une fois adoptée par un État maritime important, l'évidence de ses avantages ne tarderoit pas à engager tous les autres États à suivre son exemple.

» La convention de commerce et de navigation conclue entre les États-Unis et la France, le 24 juin 1822, n'étoit, du consentement des deux parties, qu'un arrangement temporaire nécessité par des circonstances très-urgentes; elle fut limitée à deux ans, à partir du 1[er] octobre 1822, avec la réserve qu'elle continueroit d'être en vigueur jusqu'à la conclusion d'un traité général et définitif, à moins qu'une des deux parties n'en notifiât la cessation six mois à l'avance. Cette convention a été avantageuse aux deux parties, et elle continuera d'être en vigueur d'un commun accord; mais elle laisse en litige divers objets d'une grande importance pour les citoyens des deux pays, et particulièrement une masse de réclamations pour des sommes considérables de la part des citoyens des États-Unis envers le gouvernement français; réclamations qui ont pour objet d'obtenir une indemnité pour des propriétés saisies ou détruites dans des circonstances de la nature la plus désagréable. Pendant le long espace de temps que nous avons adressé de vives représentations sur ce sujet à la France, et que nous en avons appelé à son équité et à sa magnanimité, la justice de ces réclamations n'a pas été et ne pouvoit être niée. On espéroit que l'avènement d'un nouveau Souverain au trône auroit fourni une occasion favorable de présenter ces réclamations à son gouvernement : elles l'ont effectivement été, mais sans succès. Les représentations réitérées de notre ministre auprès de la cour de France sont demeurées jusqu'à présent sans réponse. Si les demandes réciproques des nations étoient susceptibles d'être décidées par la sentence d'un tribunal impartial, il y a long-temps qu'elles l'auroient

été en notre faveur, et que nous eussions obtenu l'indemnité réclamée.

» Il existe aussi une foule de réclamations de la même nature sur les Pays-Bas, sur Naples et sur le Danemarck. Quant à celles sur l'Espagne, antérieures à 1819, l'indemnité a été obtenue, après plusieurs années d'attente et de patience; et les réclamations sur la Suède viennent d'être terminées par un arrangement particulier, auquel les réclamants ont eux-mêmes consenti. On a dernièrement rappelé aux gouvernements de Danemarck et de Naples celles qui existent encore contre eux, et on n'en oubliera aucune, tant qu'on conservera l'espoir d'obtenir ce qu'on demande par les moyens qui dépendent du pouvoir constitutionnel de l'exécutif, et sans être réduit à se faire justice soi-même, mesure qui est, quant au temps, aux circonstances et à l'occasion qui la motivent, de la compétence exclusive de la législature.

» C'est avec une grande satisfaction que j'ai vu l'esprit libéral avec lequel la république de Colombie a fait droit à des réclamations d'une nature semblable. Parmi les papiers que je soumets aujourd'hui au Congrès, il remarquera un traité de commerce et de navigation avec cette république, dont les ratifications ont été échangées depuis le dernier ajournement de la législature. Nous avons l'intention de négocier de semblables traités avec toutes les autres républiques du Sud, et nous espérons y parvenir avec le même succès. La base proposée par les Etats-Unis pour tous ces traités est formée de deux principes, l'un d'une réciprocité absolue, l'autre de l'obligation mutuelle des deux parties de se placer constamment l'une et l'autre sur le pied des nations les plus favorisées; et, en effet, ses principes sont indispensables pour compléter l'affranchissement de l'hémisphère américain,

et l'arracher pour jamais à la servitude des monopoles, des exclusions et de la colonisation.

» Ce grand et utile résultat des lumières se réalise de jour en jour; et la résistance qu'on oppose encore dans certaines parties de l'Europe à la reconnoissance des républiques de l'Amérique du Sud, comme États indépendans, contribuera plus efficacement à le compléter. Il fut un temps, et ce temps n'est pas encore éloigné, où quelques-uns de ces États, dans leur vif désir d'obtenir une reconnoissance nominale, auroient accepté une indépendance nominale, entravée par des conditions gênantes et des priviléges commerciaux accordés à leur ancienne métropole, au détriment des autres nations. Elles savent très bien aujourd'hui que de pareilles concessions à une nation européenne seroient incompatibles avec l'indépendance qu'elles ont déclarée et maintenue.

» Parmi les mesures que leur ont suggérées leurs nouvelles relations mutuelles, et qui résultent naturellement de leur changement de condition, est celle d'assembler à l'isthme de Panama un Congrès où chacune d'elles seroit représentée, pour délibérer sur les objets importants au bien-être de toutes. Les républiques de Colombie, du Mexique et de l'Amérique centrale, ont déja député des plénipotentiaires à cette assemblée, et elles ont invité les Etats-Unis à s'y faire représenter par des ministres : cette invitation a été acceptée, et des ministres seront nommés pour assister aux délibérations et y prendre part, en tant qu'elles seront compatibles avec la neutralité de laquelle il n'est ni dans notre intention, ni dans le désir des autres États américains, que nous nous départions.

» Les commissions, nommées d'après le 7e article du traité de Gand, ont presque terminé leurs travaux relatifs à la délimitation des frontières entre les États-Unis et les possessions angloises de l'Amérique du

Nord; et, d'après le rapport reçu de l'agent des États-Unis, il y a lieu d'espérer que la commission sera dissoute à leur prochaine session, fixée au 22 mai de l'année 1826.

» L'autre commission, instituée pour fixer l'indemnité due pour les esclaves enlevés aux États-Unis, vers la fin de la dernière guerre, a rencontré quelques obstacles qui ont arrêté les progrès de cette enquête : on a adressé, à ce sujet, quelques observations au gouvernement anglois; et on espère qu'il s'occupera de hâter la décision des commissaires.

» Parmi les pouvoirs spécialement accordés au Congrès par la constitution, se trouve celui pour établir des lois uniformes sur les banqueroutes dans tous les États-Unis, et celui pour prendre des mesures afin d'organiser, d'armer, de discipliner les milices, et de commander celles d'entre elles qui pourroient être employées au service des États-Unis. La grandeur et la complication des intérêts que doivent toucher les lois sur ces deux objets, expliquent suffisamment pourquoi ces graves questions ont si long-temps occupé l'attention du Congrès, et donné lieu à des débats si animés, et pourquoi on n'a pas encore présenté de systèmes capables de remplir à la satisfaction de la république les devoirs que la concession de tels pouvoirs impose au Congrès.

» Concilier les droits que possède chaque citoyen à la jouissance de la liberté individuelle avec l'obligation effective des engagements particuliers, tel est le problème que doit résoudre une loi sur la banqueroute. Cette loi est du plus grand intérêt pour la société; elle touche à tout ce qu'il y a de précieux dans l'existence des masses d'individus, dont un grand nombre se trouve dans les classes essentiellement dépendantes et sans ressources, dans les intérêts de l'âge qui a besoin qu'on le nourrisse, du sexe qui a droit à

ce qu'on le protége, privés tous deux qu'ils sont de l'action libre du père et du mari.

» L'organisation de la milice est encore plus nécessaire aux libertés du pays. C'est seulement avec une milice agissante que nous pouvons à la fois goûter le repos de la paix et braver toute agression étrangère. C'est par la milice que nous serons constitués en nation armée, se montrant, toujours et à toutes les nations de la terre, prête à se défendre. Pour atteindre ce but, il seroit indispensable de lui donner une organisation propre à concentrer et à développer davantage son énergie. Il existe des lois pour établir une milice uniforme dans tous les États-Unis, et pour l'armer et l'équiper au grand complet. Mais ce n'est cependant qu'un corps dont les membres sont épars, sans la vigueur que donne l'unité, et n'ayant d'uniforme que le nom. Donner à cette institution si importante tout le pouvoir dont elle est susceptible, la rendre propre à la défense de l'Union, en épargnant le plus de temps, le plus d'hommes et le plus d'argent possible, voilà un des principaux bienfaits qu'on doit attendre des délibérations et de la persévérance du Congrès.

» Une des preuves incontestables de notre prospérité nationale, c'est sans contredit l'état florissant de nos finances. Les recettes du trésor, depuis le 1er janvier jusqu'au 13 septembre, indépendamment de la dernière moitié de l'emprunt de 5 millions de dollars, autorisé par l'acte du 26 mai 1824, sont évaluées à 16 millions 500 mille dollars, et l'on estime que celles du trimestre courant excéderont 5 millions de dollars, ce qui formera un total de 22 millions, indépendamment de l'emprunt. Les dépenses de l'année n'auront pas dépassé cette somme de plus de 2 millions, et sur ces dépenses, près de 8 millions de dollars ont été employés à racheter une portion du capital de la dette

publique. Près d'un million et demi a été consacré à payer la dette de la reconnoissance envers les guerriers de la révolution, et une somme presque égale a été appliquée à la construction de fortifications, ainsi qu'à l'acquisition d'un nombreux matériel d'artillerie et à d'autres dispositions permanentes pour la défense de la nation. Un demi-million a servi à augmenter notre marine, un autre demi-million à acquérir des Indiens des portions de territoire, et à leur payer des annuités; enfin, plus d'un million a été employé à des améliorations intérieures autorisées par des actes spéciaux du dernier Congrès. Si l'on ajoute à ces dépenses 4 millions de dollars pour le paiement des intérêts de la dette publique, il restera une somme d'environ 7 millions, qui a couvert tous les frais du gouvernement dans les branches législative, exécutive et judiciaire, y compris l'entretien des forces militaires et navales, et toutes les dépenses accidentelles d'un État aussi étendu que celui de l'Union américaine.

» Le montant des droits assurés sur marchandises importées depuis le commencement de l'année, est d'environ 25 millions et demi; et on estime à 5 millions et demi l'accroissement qui aura lieu pendant le quartier courant. De ces 31 millions, déduisant les restitutions estimées à moins de 7 millions, une somme excédant 24 millions constituera le revenu de l'année, et en surpassera toutes les dépenses. Le montant total de la dette publique, au 1er janvier prochain, ne sera pas de 81 millions de dollars.

» Par un acte du Congrès du 3 mars dernier, un emprunt de 12 millions de dollars a été autorisé à $4\frac{1}{2}$ pour 100, afin de créer un fonds pour éteindre une égale quotité de la dette publique, portant intérêt de 6 pour 100, remboursable en 1826. Le compte des mesures prises pour l'exécution de cet acte sera mis devant vous par le secrétaire de la trésorerie. Comme l'objet

qu'il a eu en vue n'est que partiellement accompli, le Congrès examinera si le pouvoir dont il a investi l'autorité exécutive ne devra pas être renouvelé dans les premiers jours de cette session, et d'après quelles modifications.

» L'acte du Congrès du 3 mars dernier, qui charge le secrétaire de la trésorerie de souscrire, au nom et à l'usage des États-Unis, pour 1,500 actions de la compagnie du canal de la Chesapeack et de la Delaware, a été exécuté, et d'autres mesures ont été adoptées par ce fonctionnaire, d'après les intentions manifestées dans l'acte. Les derniers rapports, reçus sur cette importante entreprise autorisent à la regarder comme étant en plein succès.

» Les paiements au trésor provenant de la vente de terres publiques, pendant la présente année, furent estimés à un million de dollars. La recette des deux premiers trimestres n'est pas restée beaucoup au-dessous de cette somme; on ne présume pas que le reste de l'année soit aussi productif, mais on peut admettre que le produit total de cette branche de revenu sera d'un million et demi. L'acte du Congrès du 18 mai 1824, sur l'extinction de la dette des acheteurs de terres publiques envers les États-Unis, étoit limité, quant à ses dispositions de faveur pour les débiteurs, au terme du 10 avril passé. Ses effets ont été de réduire la dette de 10 millions à 7. C'est par des lois semblables antérieures que la dette avoit été réduite de 22 millions à 10. Il est extrêmement à désirer que cette dette puisse être entièrement éteinte; c'est dans ce but que je recommande au Congrès le renouvellement pour une année de plus de l'acte du 18 mai 1824, avec les modifications qui seroient jugées nécessaires pour mettre l'État à l'abri des fraudes qu'on pourroit commettre en revendant des terres abandonnées.

» Les acheteurs de terres publiques sont au nombre

de nos citoyens les plus utiles; et depuis que le système des paiements en numéraire a été introduit, on a justement montré une grande indulgence envers ceux qui avoient acheté antérieurement à crédit. La dette contractée sous le système des ventes à crédit étoit devenue une masse si peu maniable, que son extinction étoit également avantageuse au public et aux acheteurs. Depuis que notre système de ventes a été mûri par l'expérience et adapté aux besoins du temps, les terres publiques continuent à être une source abondante de revenus; et lorsqu'après le remboursement de la dette nationale, elles cesseront d'être hypothéquées à nos créanciers, le flux des richesses dont elles remplissent le trésor commun pourra être dirigé vers plusieurs canaux, pour servir à des améliorations immanquables depuis l'Océan Atlantique jusqu'à l'Océan Pacifique.

» L'état des différentes branches du service public dépendant du département de la guerre, et leur administration pendant l'année présente, seront l'objet d'un rapport du secrétaire d'État pour la guerre, qui vous communiquera les documents y relatifs. L'organisation et la discipline de l'armée sont satisfaisantes dans leurs effets. Pour arrêter la désertion, assez commune parmi les troupes, on a proposé de retenir une petite portion de leur solde mensuelle, jusqu'à l'époque de leur décharge finale. Il paroîtroit aussi nécessaire de trouver moyen de conserver, parmi les officiers, l'art du cavalier, afin que nous ne fussions pas surpris au commencement d'une guerre n'ayant pas un seul corps de cavalerie. L'académie militaire à West-Point, placée sous une surveillance sévère, mais paternelle, se recommande de plus en plus à la protection nationale : le nombre d'officiers de mérite que cette académie forme et fournit successivement au service public donne les moyens d'entreprendre des travaux

publics pour lesquels les études de l'académie sont requises. L'école d'artillerie établie au Fort-Monroë est propre au même but, et mérite quelque nouvel appui législatif. Les rapports des officiers à la tête des divers services militaires, relatifs au logement, à l'habillement, aux subsistances, à la santé et à la paie de l'armée, démontrent leur vigilante assiduité dans l'exécution de leurs devoirs, ainsi que la responsabilité sévère établie dans toutes les parties de notre système.

» Nos relations avec les nombreuses tribus d'indigènes de l'Amérique disséminées sur ce vaste territoire et dépendant de nous, même pour leur subsistance, ont offert un très-haut intérêt pendant cette année. Un acte du Congrès du 25 mai 1824 destine une somme à défrayer les dépenses de traités d'amitié et de commerce avec les tribus indiennes au-delà du Mississipi. Un acte du 3 mai 1825 autorise la conclusion des traités avec les Indiens pour leur consentement à la confection d'une route depuis la frontière du Missouri jusqu'à celle du Nouveau-Mexique. Un autre acte de la même date pourvoit aux dépenses nécessaires pour maintenir les traités avec les Sioux, les Chippeway, les Menomeuses, les Sanks, les Foxes, pour fixer des limites et conserver la paix entre ces tribus. Le premier et le dernier de ces objets sont remplis; le second est considérablement avancé. Conformément à la constitution, on mettra sous les yeux du Sénat plusieurs traités avec diverses tribus indiennes par lesquelles nous avons acquis des territoires considérables, réglé des limites, et établi une paix permanente entre des peuplades engagées long-temps dans des guerres sanglantes.

» Le 12 février passé, un traité fut signé à Indian-Springs entre des commissaires des Etats-Unis et plusieurs chefs des Indiens Creeks. Ce traité ne fut reçu au siége du gouvernement que peu de jours avant la

clôture de la dernière session et de la dernière administration. Le Sénat y donna son adhésion le 3 mars; il étoit trop tard pour que le président des États-Unis d'alors pût y donner sa sanction. Je l'ai ratifié le 7 mars, dans la persuasion qu'il avoit été conclu de bonne foi, et en me fiant à l'opinion émise par le Sénat. Les transactions subséquentes relatives à ce traité seront l'objet d'un message particulier [1].

» Les sommes assignées par le Congrès, tant pour des ouvrages d'utilité générale que pour la construction des fortifications, ont été fidèlement employées. Leurs progrès ont éprouvé des retards, parce qu'il manque des officiers capables de les surveiller. Mon prédécesseur avoit déjà recommandé au Congrès, dans sa dernière session, l'augmentation des corps d'ingénieurs militaires et topographiques. Les motifs de cette proposition subsistent dans toute leur force, et en ont même acquis une nouvelle. Il seroit utile d'organiser les ingénieurs-topographes dans un corps spécial. L'académie militaire de West-Point fournira des sujets propres à cet emploi parmi les cadets auxquels elle donne des grades.

» Le bureau des ingénieurs chargé de mettre à exécution l'acte du Congrès du 30 avril 1824, qui ordonne de faire les plans, les estimations et les examens des routes et des canaux, s'est occupé avec activité de ce service depuis la clôture de la dernière session du Congrès. Ils ont achevé les explorations nécessaires pour s'assurer qu'un canal de la baie de Chesapeack à la rivière de l'Ohio est praticable, et ils préparent un rapport sur cet objet. Quand il sera achevé, il sera mis sous vos yeux. Les mêmes explorations se font en ce moment relativement à deux autres objets d'une im-

[1] C'est ce traité qui a amené les violentes déclarations de l'État de Géorgie contre le Gouvernement central.

portance nationale : la possibilité d'une route nationale de cette ville à la Nouvelle-Orléans, et la possibilité d'unir les eaux du lac Memphramagog avec la rivière Connecticut, et d'améliorer la navigation de cette rivière. Les travaux de cette exploration sont presque terminés, et l'on peut attendre le rapport bien avant la fin de la présente session du Congrès.

» Les actes du Congrès, dans la dernière session, relatifs à la surveillance, à la désignation ou à l'ouverture des routes dans les territoires de la Floride, d'Arkansas, de Michigan, de Missouri à Mexico, et à la continuation de la route de Cumberland, sont les uns entièrement exécutés, les autres en train de l'être. Les travaux pour compléter ou commencer les fortifications, ont été différés uniquement parce que le corps des ingénieurs n'a pas pu fournir un assez grand nombre d'officiers pour la surveillance nécessaire des ouvrages. D'après l'acte confirmatif des statuts de la Virginie et du Maryland, qui réunit les compagnies de la Chesapeack et du canal de l'Ohio, trois commissaires des États-Unis ont été nommés pour ouvrir des registres et recevoir des souscriptions, d'accord avec un pareil nombre de commissaires nommés par chacun de ces Etats. La réunion des commissaires a été différée pour attendre le rapport définitif du bureau des ingénieurs. Les phares et les établissements pour la sûreté de notre commerce et de nos marins, les ouvrages pour la sûreté de Plymouth-Beach, et pour la préservation des îles dans le port de Boston, ont été suivis avec l'attention exigée par les lois. La continuation de la route de Cumberland, la plus importante de toutes, après qu'on a eu surmonté des difficultés considérables pour en fixer la direction, s'exécute sous les auspices les plus favorables, grâces aux améliorations d'une invention récente dans le mode de

construction, et avec l'avantage d'une grande réduction dans les dépenses.

» L'opération des lois concernant les pensionnaires de la révolution mérite d'être prise de nouveau en considération par le Congrès. L'acte du 18 mars 1818, en pourvoyant aux besoins de tant de bons citoyens réduits au dénuement après avoir servi dans la guerre de l'indépendance, ouvroit la porte à de nombreux abus et à des fraudes. Pour y remédier, l'acte du 1er mai 1820 exigea des preuves d'une indigence absolue, telles que beaucoup d'individus réellement dans le besoin ne pouvoient pas les administrer, et que toutes les personnes susceptibles de cette délicatesse qui est toujours la compagne des vertus, devoient éprouver une extrême répugnance à produire. De là est résulté que quelques-uns parmi ceux qui les méritoient le moins ont été maintenus sur la liste, et que d'autres qui réunissoient à la fois les conditions du mérite et du besoin en ont été effacés. Puisque le nombre de ces vénérables vétérans d'un siècle qui n'est plus diminue sans cesse, tandis que l'affoiblissement des facultés physiques et morales et de la fortune de ceux qui survivent doit augmenter d'après le cours ordinaire de la nature, pourquoi ne les traiteroit-on pas avec plus de libéralité et d'indulgence?

» Dans la plupart des cas, ne doit-on pas trouver la preuve de la situation nécessiteuse dans la demande même qui est faite, lorsque d'ailleurs la preuve des services est acquise? Ne faut-il pas épargner aux derniers jours de l'infirmité humaine la mortification d'acheter un foible secours au prix de la douleur d'exposer son état fâcheux. Je soumets au Congrès l'alternative, soit de venir au secours des individus de cette classe par une loi spéciale, soit de réviser l'acte du 1er mai 1820, à l'effet de mitiger la rigueur de ses dispositions en faveur des personnes pour qui la cha-

rité qu'on leur accorde actuellement est à peine l'accomplissement d'une juste dette.

» La portion des forces navales de l'Union en service actuel a été principalement employée dans trois stations, la Méditerranée, les côtes de l'Amérique méridionale sur l'Océan Pacifique, et les Indes occidentales. Une croisière a été extraordinairement envoyée sur celles des côtes d'Afrique qui sont le plus souillées par le trafic des esclaves. Un vaisseau armé a été mis en station sur la côte de notre frontière orientale, pour croiser le long des pêcheries de la baie d'Hudson, et sur la côte du Labrador.

» Le premier service d'une frégate toute neuve a été employé à rendre à son sol natal et aux jouissances de la vie domestique le héros vétéran qui a librement consacré sa jeunesse, son sang et sa fortune pour la cause de l'indépendance de notre pays, et dont la vie tout entière a été une suite de sacrifices... et de sacrifices à l'amélioration du sort de ses semblables. La visite du général Lafayette, également honorable pour lui-même et pour notre pays, a fini comme elle avoit commencé, par les témoignages les plus touchants d'un attachement dévoué de sa part, et du côté de ce peuple par les témoignages d'une reconnoissance sans bornes. Ce sera dans la suite des temps un glorieux épisode pour les annales de notre Union. Il donnera à l'histoire véritable l'intérêt profond du roman, et signalera l'inappréciable tribut payé par les affections sociales d'une grande nation au champion désintéressé des libertés du genre humain.

» Le maintien constant d'une petite escadre dans la Méditerranée nous a dégagés de l'alternative humiliante de payer un tribut pour la sûreté de notre commerce dans cette mer, et pour obtenir une paix précaire, à la merci des moindres caprices des quatre États Barbaresques qui peuvent la violer. Un motif de

plus pour y conserver une force respectable à l'époque actuelle résulte de la guerre maritime qui continue avec tant de fureur entre les Grecs et les Turcs, et qui expose sans cesse la navigation neutre de notre Union à des déprédations et à des outrages. Il existe un petit nombre d'exemples de ces déprédations commises sur nos vaisseaux marchands par des forbans ou pirates portant le pavillon grec, mais sans aucune autorisation réelle du gouvernement grec, ou de tout autre. Les efforts héroïques des Grecs eux-mêmes, en excitant en nous le plus vif intérêt, comme hommes libres et comme chrétiens, ont continué de se soutenir avec des vicissitudes de revers et de succès.

» De pareils motifs ont fait juger utile d'entretenir des forces de la même nature sur les côtes du Pérou et du Chili dans l'Océan Pacifique. Le caractère irrégulier et convulsif de la guerre sur ces rivages s'est étendu aux combats livrés sur l'Océan lui-même. Depuis plusieurs années les hostilités y continuent avec activité, mais avec des succès variés, quoique généralement à l'avantage des patriotes américains. Cependant leurs forces navales n'ont pas toujours été soumises à l'action de leur propre gouvernement : des blocus que ne sauroit justifier aucun des principes reconnus par le droit des gens ont été proclamés par des officiers-commandants; et, quoiqu'ils se soient vus désavoués par l'autorité suprême, la nécessité de protéger notre commerce contre de tels actes a été l'objet de plaintes et d'imputations erronées contre les plus braves officiers de notre marine. Des reproches aussi peu fondés ont été faits par les commandants des forces royales espagnoles dans ces mêmes mers; mais la protection la plus efficace pour notre commerce a été le pavillon et la fermeté de nos officiers-commandants. La cessation de la guerre, par le triomphe complet de la cause patriotique, a écarté, il faut l'espérer,

toutes causes de dissension d'un côté, et tout vestige de force de l'autre.

» Mais une côte de plusieurs degrés de latitude, qui fait partie de notre territoire, qui offre un commerce florissant et des pêcheries abondantes, qui s'étend jusqu'aux îles de l'Océan Pacifique et jusqu'en Chine, et dont le gouvernement n'est point encore organisé, exige que les forces protectrices de l'Union y soient déployées sous son pavillon, tant sur terre que sur mer.

» L'objet de l'escadre de l'Inde occidentale a été de faire exécuter les lois pour la suppression de la traite des nègres, de protéger notre commerce contre les vaisseaux des pirates, porteurs de commissions délivrées par l'une ou l'autre des parties belligérantes, de le protéger contre les pirates à découvert. Cet objet a été rempli pendant cette année aveo plus de succès qu'il ne l'avoit encore été. Notre pavillon est depuis long-temps interdit au commerce des esclaves de l'Afrique; et si quelques-uns de nos concitoyens ont continué à fouler aux pieds les lois de l'Union et celles de la nature et de l'humanité, en persévérant dans cet abominable trafic, ils n'ont pu le faire qu'en se cachant sous les pavillons des autres nations, moins empressées que nous à détruire ce commerce.

» Les corsaires ont été, pendant cette dernière année, à peu près éloignés de ces mers; et les pirates, pendant ces derniers mois, ont été presque entièrement chassés des bords des deux îles espagnoles situées dans ces régions. L'active et persévérante énergie du capitaine Warington, des officiers et des troupes sous son commandement, employés dans ce périlleux service, a été couronnée d'un succès signalé, et a droit à l'approbation de leur patrie; mais l'expérience a montré que toute suspension, que tout relâchement temporaire dans cette station, ne pouvoit avoir lieu

sans reproduire la piraterie et les meurtres dans toute leur horreur. Il n'est pas probable qu'encore pendant plusieurs années notre immense et productif commerce dans ces mers puisse se faire en sûreté, sans le maintien d'une force armée uniquement dévouée à sa protection.

» Ce seroit, en vérité, une vaine et dangereuse illusion de croire que dans la condition présente ou probable de la société humaine, un commerce aussi étendu et aussi riche que le nôtre pût exister et être fait en sûreté sans l'appui permanent d'une marine militaire, seule armée par laquelle la puissance de cette confédération puisse être appréciée ou sentie par les nations étrangères, et la seule force militaire permanente qui ne puisse jamais être dangereuse à nos propres libertés dans l'intérieur. Un établissement naval et permanent de paix, adapté à notre état présent, et susceptible de s'adapter à cette croissance gigantesque vers laquelle cette nation s'avance, est au nombre des grands objets qui ont déjà occupé la prévoyante sagesse des derniers Congrès, et mérite d'occuper vos plus sérieuses délibérations. Notre marine, commencée dès les premiers temps de notre organisation politique actuelle, sur une échelle proportionnée à l'énergie, mais aussi aux foibles ressources, à l'indigence comparative de notre enfance, s'est cependant trouvée capable de lutter avec toutes les puissances Barbaresques, hors une, et avec l'une des principales puissances maritimes de l'Europe; à une époque plus avancée, mais avec une foible augmentation de forces, elle a non-seulement soutenu avec honneur la lutte la plus inégale, mais elle s'est couverte et elle a couvert la patrie d'une gloire immortelle. Mais ce n'est que depuis la fin de la dernière guerre que, par le nombre et la force des vaisseaux, elle a mérité le nom de marine. Cependant elle con-

serve à peu près la même organisation que lorsqu'elle consistoit en cinq frégates. Les lois et les réglements qui la régissent appellent une urgente révision; et le besoin d'une école navale d'instruction correspondante à l'Académie militaire de West-Point, pour former des officiers savants et accomplis, se fait sentir tous les jours davantage.

» L'acte du Congrès du 26 mai 1824, qui autorise la visite et la surveillance du port de Charlestown, dans la Caroline méridionale; de Sainte-Marie, dans la Géorgie; et de la côte des Florides, a été exécuté aussitôt que la chose a été possible. Les actes du 3 mars dernier, qui autorisent l'établissement d'un chantier et d'un dépôt de marine sur la côte des Florides, dans le golfe du Mexique, la construction de dix sloops de guerre, sont en pleine exécution. Pour les autres objets relatifs à ce département, j'en réfère au rapport du secrétaire de la marine, qui vous a été communiqué.

» Un rapport du maître général des postes vous est encore soumis; il expose l'état florissant actuel de ce département. Pour la première fois, depuis bien des années, la recette de l'année, terminée au 1[er] juillet passé, a excédé la dépense de 45,000 dollars. Voici d'autres faits également honorables à cette administration : c'est qu'en deux ans, à partir du 1[er] juillet 1823, il a été effectué, dans ses affaires pécuniaires, une amélioration de plus de 185,000 dollars; c'est que dans le même intervalle, l'accroissement dans les voyages de la malle s'est élevé à plus d'un million 500,000 milles, et qu'il a été établi 1040 nouveaux bureaux de postes. Il est donc prouvé que, sous une conduite judicieuse, on peut compter sur le produit de cet établissement comme complétement suffisant pour en couvrir les frais, et qu'en abandonnant les routes de postes non productives, on peut

en ouvrir d'autres plus utiles, jusqu'à ce que la circulation de la malle soit au niveau de l'extension de notre population, de manière que les bienfaits d'une correspondance amicale, les changes réciproques du commerce intérieur et les lumières de la presse périodique se répandent jusqu'aux parties les plus reculées de l'Union, à un taux à peine sensible aux individus, et qui ne coûte pas un dollar au trésor public.

» Comme c'est la première fois que j'ai l'honneur de parler au corps législatif de l'Union, en lui présentant l'exécution, autant qu'elle a eu lieu, de ses mesures pour l'amélioration de l'état intérieur du pays, je ne saurois terminer cette communication sans rappeler un principe général à leur considération calme et persévérante. Le grand objet de l'institution du gouvernement civil est d'améliorer la condition de ceux qui sont parties intéressées au contrat social : aucun gouvernement, quelle que soit sa forme, ne remplit son but légitime qu'à mesure qu'il améliore l'état de ceux sur lesquels il est établi. Des routes et des canaux, en multipliant et facilitant les communications entre les lieux éloignés et les multitudes d'hommes, sont au nombre des moyens d'amélioration les plus importants. Mais l'amélioration morale, politique, intellectuelle, est un devoir prescrit par l'Auteur de notre existence, non moins à l'homme social qu'à l'homme individuel. C'est pour remplir ce devoir que les gouvernements sont investis du pouvoir, et l'exercice de ce pouvoir délégué pour l'amélioration de l'état des gouvernés est un devoir aussi indispensable, aussi sacré que l'usurpation d'un pouvoir non délégué est criminel et odieux. Un des premiers moyens, peut-être le premier, pour améliorer l'état des hommes, c'est le savoir, et pour acquérir beaucoup de connoissances nécessaires aux besoins, aux jouissances, aux agréments de la vie, il

faut nécessairement des institutions d'enseignement public et des séminaires de science. Le premier de mes prédécesseurs dans cette place, celui qui tient le premier rang dans la mémoire de ses concitoyens, comme pendant sa vie il le tenoit dans leurs cœurs, étoit si convaincu de cette vérité, que dans toutes ses communications aux divers congrès avec lesquels il coopéroit au service public, il ne manquoit jamais de recommander avec instance l'établissement de deux séminaires de science, propres à prévenir les besoins de l'Etat en temps de paix et en temps de guerre, savoir, une *université nationale* et une *académie militaire*. S'il vivoit aujourd'hui, en tournant ses yeux sur l'institution existante à West-Point, il verroit l'accomplissement d'un de ces vœux. Mais en regardant la cité honorée de son nom, il verra encore vide et nue la place qu'il avoit léguée à sa patrie pour servir d'emplacement à une université.

» En prenant son rang parmi les nations civilisées du globe, notre pays semble avoir contracté l'engagement de fournir son contingent de pensées, de recherches et de dépenses à l'amélioration de ces branches de connoissances qui ne peuvent être acquises par des efforts individuels; c'est désigner particulièrement les sciences géographiques et astronomiques. En jetant un regard en arrière sur le demi-siècle écoulé depuis la déclaration de notre indépendance; en observant la généreuse émulation avec laquelle les gouvernements de France, de la Grande-Bretagne et de Russie ont consacré le génie, l'habileté et les trésors de leurs nations respectives aux progrès communs du genre humain dans ces branches de sciences, ne vous paroît-il pas urgent pour nous de considérer si nous n'avons pas la haute et honorable obligation de contribuer, par notre énergie et nos efforts, à ces fonds communs? Les voyages de décou-

vertes, exécutés aux frais des nations que je viens de nommer, ont en même temps accru leur gloire et étendu les connoissances humaines. Nous avons profité de cette amélioration, et nous avons non seulement à remplir le devoir sacré de la reconnoissance, mais encore celui d'une activité égale ou proportionnelle pour la cause commune. Si l'on ne veut considérer que les frais d'armement, d'équipement et de voyage, si ces expéditions n'entraînoient d'autres charges, il seroit indigne d'une grande et généreuse nation d'y réfléchir deux fois. Cent voyages autour du monde, comme ceux de Cook et de la Pérouse, ne surchargeroient pas autant les finances de la nation qui les entreprendroit, que le feroient les frais d'une seule campagne de guerre. Mais si nous prenons en considération que la vie de ces bienfaiteurs du genre humain fut trop souvent le prix de leurs nobles services, comment évaluerons-nous les dépenses de ces entreprises héroïques? Quelle compensation offrirons-nous à eux, à leur pays? Conservons la mémoire chérie de leurs noms; surtout imitons leur exemple! Aidons nos compatriotes à s'élancer dans la même carrière et à risquer leur vie pour la même cause!

» En appelant l'attention du Congrès sur les améliorations intérieures d'après un plan aussi étendu, mon dessein n'est pas de recommander l'équipement d'une expédition destinée à faire le tour du globe pour faire des recherches et des découvertes scientifiques. Nous avons près de nous des objets d'investigation utile auxquels nos soins peuvent être plus avantageusement employés. L'intérieur de notre territoire n'a été jusqu'ici que bien imparfaitement exploré. Nos côtes, le long de l'Océan Pacifique, dans une latitude de plusieurs degrés, quoique très-fréquentées par l'activité de nos bâtiments de commerce, n'ont reçu que de simples visites par nos vaisseaux du gouvernement.

La rivière de l'Ouest, dont la première découverte a été faite, et sur laquelle la première navigation a été tentée par l'un de nos compatriotes, porte encore le nom du vaisseau sur lequel il monta son cours, et réclame pour son embouchure la protection d'une flotte nationale armée. Outre l'établissement d'un poste militaire en cet endroit, ou sur quelque autre point de la côte, que mon prédécesseur avoit déjà recommandé, et qui a fait le sujet des délibérations du dernier Congrès, je crois devoir vous proposer l'équipement d'un bâtiment public pour l'exploration de toute la côte nord-ouest de ce continent.

» L'établissement d'un mode uniforme de poids et de mesures a été un des points principaux arrêtés à l'origine de notre constitution, et le droit de fixer ce mode est un des pouvoirs délégués en termes exprès au Congrès, par cet acte fondamental. Les gouvernements de la Grande-Bretagne et de la France n'ont point cessé de s'occuper de recherches et de spéculations sur le même sujet depuis l'existence de notre constitution, et indépendamment de ces recherches on en a tenté à grands frais de profondes et de laborieuses pour déterminer la figure de la terre, et la longueur comparative du pendule frappant les secondes sous des latitudes différentes, depuis le pôle jusqu'à l'équateur. Le résultat de ces recherches est consigné dans plusieurs ouvrages qui ont été publiés et qui sont du plus haut intérêt pour la cause de la science. Ces expériences ont encore besoin d'être perfectionnées. Quelques-unes d'elles ont été faites sur nos propres rivages, dans l'enceinte de l'habitation de l'un de nos collègues, et en grande partie par l'un de nos plus dignes concitoyens. Il seroit honorable pour notre pays que la suite des mêmes expériences fût encouragée par le patronage de notre gouvernement, comme elles l'ont été par celui des gouvernemens de France et d'Angleterre.

« Liée avec l'établissement d'une Université, ou séparée de lui, on pourroit entreprendre l'érection d'un Observatoire astronomique, avec des fonds pour l'entretien d'un astronome qui seroit chargé de suivre et d'observer les phénomènes célestes, ainsi que pour la publication périodique de ses observations. Ce n'est pas avec un sentiment d'orgueil pour un Américain que l'on peut faire cette remarque, que, sur le territoire comparativement si petit de l'Europe, il existe plus de cent trente de ces Observatoires, tandis que dans tout le territoire américain il n'y en a pas un seul. Si nous réfléchissons un moment aux découvertes qui ont été faites pendant les siècles derniers sur la constitution physique de l'univers, par le moyen de ces sortes de bâtiments et des observateurs qui y sont placés, peut-on révoquer en doute l'utilité dont ils sont pour chaque nation? et, quand une année passe à peine sur nos têtes sans qu'elle révèle quelque nouvelle découverte astronomique que nous sommes contraints de ne recevoir d'Europe que de la seconde main, n'avons-nous pas à nous reprocher de ne pouvoir rendre lumière pour lumière, parce que, sur cette moitié du globe, nous ne possédons ni Observatoire ni observateur, et qu'ainsi la terre roule à nos yeux indifférents dans une éternelle obscurité?

» Lorsque le 25 octobre 1791, celui qui occupa le premier la présidence des Etats-Unis annonça au Congrès le résultat du premier dénombrement des habitants de l'Union, il déclara que la population des Etats-Unis étoit à peu près de quatre millions. Trente ans plus tard, le dernier dénombrement, fait il y a cinq ans, présentoit une population d'environ dix millions d'habitants. De tous les signes du bonheur et de la prospérité d'une société humaine, la rapidité de l'accroissement de la population est peut-être le moins équivoque. Mais la preuve de notre prospérité ne re-

pose pas seulement sur cette indication. Notre commerce, nos richesses, l'extension de notre territoire, ont suivi les mêmes proportions d'agrandissement, et les communautés indépendantes qui sont entrées dans notre union fédérale ont à peu près, depuis cette époque, doublé de nombre. La représentation législative des Etats et du peuple dans les deux Chambres du Congrès s'est accrue avec l'accroissement des corps constituants. La Chambre, qui alors n'étoit que de soixante-cinq membres, en compte aujourd'hui plus de deux cents. Le Sénat, qui n'avoit que vingt-six membres, en a aujourd'hui quarante-huit. Mais le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire sont restés l'un et l'autre strictement renfermés dans leur organisation primitive, et ils ne sont plus en état de suffire aux besoins d'une communauté toujours croissante.

» Les armements maritimes qui, dans l'origine de l'Union, lui avoient été commandés par des circonstances impérieuses, ont bientôt amené à la création d'un ministère de la marine. Mais les départements des affaires étrangères et de l'intérieur, qui, quelque temps après la formation du gouvernement, avoient été réunis en un seul, ont continué jusqu'à ce moment à être unis, au détriment évident du service public. La multiplication de nos relations avec les peuples et les gouvernements de l'ancien monde a maintenu en paix notre population et notre commerce; cependant, dans ces dix dernières années, une nouvelle famille de nations, dans notre propre hémisphère, s'est élevée parmi les habitants de la terre, et nos rapports de commerce et de politique avec les nouvelles nations pourraient occuper un ministère actif et intelligent. La constitution des corps judiciaires, déjà imparfaite dans l'enfance de notre gouvernement, est encore plus insuffisante à administrer la justice nationale, parvenus que nous sommes à notre état de maturité; neuf

années se sont écoulées depuis que l'un de nos prédécesseurs, l'un de nos concitoyens qui ont peut-être le plus contribué à la création et à l'établissement de notre constitution, dans son adresse d'adieu au Congrès qui précéda immédiatement sa retraite de la vie publique, recommanda avec instance la révision de l'organisation judiciaire et l'établissement d'un ministère additionnel dans le pouvoir exécutif.

» Les besoins du service public et les lacunes qui s'y rencontrent, et qu'il est impossible d'éviter dans l'organisation actuelle, ont ajouté chaque année de nouvelles forces aux considérations sur lesquelles il appuyoit ses propositions; et, en recommandant cet objet à vos délibérations, je suis heureux de pouvoir étayer d'une autorité aussi respectable la conviction que je dois à mon expérience personnelle.

» Les lois relatives à l'administration des brevets d'invention sont dignes d'être prises en considération, et peut-être susceptibles de quelques améliorations. L'acte qui accorde au Congrès le pouvoir de statuer à cet égard, l'a en même temps régularisé, en spécifiant le but que l'on vouloit atteindre, et les moyens que l'on devoit employer pour y parvenir, c'est-à-dire pour encourager les progrès des sciences et des arts utiles, en assurant pour un temps limité, aux auteurs et aux inventeurs, un droit exclusif sur leurs ouvrages et sur leurs découvertes. Si un noble orgueil est permis quand on réfléchit que, dans les archives de ce bureau, sont déjà déposées des inventions égales aux plus belles qu'ait déjà faites l'esprit humain, n'y a-t-il pas un motif de le tempérer, lorsque l'on est obligé d'examiner si les lois ont effectivement assuré aux inventeurs la récompense qui leur est attribuée par la constitution, c'est-à-dire un terme, même limité, à leurs droits exclusifs sur leurs découvertes?

» Le 24 décembre 1799, il fut résolu par le Congrès

qu'un monument de marbre seroit élevé par les Etats-Unis au Capitole, dans la ville de Washington; que la famille du général Washington seroit priée de permettre que son corps fût déposé sous ce monument, et que le monument seroit destiné à rappeler les grands événements de sa vie politique et militaire. En rappelant au Congrès cette résolution, en lui rappelant que ce monument est resté jusqu'ici sans exécution, je me permettrai seulement la remarque que les ouvrages du Capitole sont sur le point d'être terminés; que le consentement de la famille, demandé par la résolution, a été réclamé et obtenu; qu'un monument a été récemment élevé dans la ville, aux frais de la nation, sur les restes mortels d'un autre patriote distingué de la révolution, et qu'une place a été réservée dans cette enceinte où vous délibérez pour le bonheur de cet âge et des âges à venir; place où doit reposer la dépouille mortelle de celui dont l'ame plane sur vous, et où il entend avec transport chaque acte de la représentation nationale qui peut tendre à élever, à embellir son pays et le vôtre.

» La constitution en vertu de laquelle vous êtes assemblés est une Charte de pouvoirs limités. Après une délibération pleine et solennelle sur la totalité ou sur une partie des objets que, pressé par un sentiment irrésistible de mon devoir, j'ai soumis à votre attention, si vous arriviez à cette conclusion, que, quelque désirables qu'ils soient en eux-mêmes, le droit de les réduire en forme de lois surpasse les pouvoirs qui vous ont été attribués par ce pacte vénérable que nous sommes tous obligés de défendre, qu'aucune considération ne vous engage à prendre des pouvoirs qui ne vous auroient pas été accordés par le peuple. Mais le pouvoir d'exercer dans tous les cas une législation exclusive sur le district de Colombie, si le pouvoir d'établir et de recueillir les taxes, les contri-

butions, les impôts et les excises, de payer les dettes, de pourvoir à la commune défense et au bien-être des Etats-Unis, si le pouvoir de régulariser le commerce avec les nations étrangères, et parmi quelques Etats et quelques tribus indiennes; de déterminer les poids et les mesures, d'établir des bureaux et des routes de poste; de déclarer la guerre, de lever et d'introduire des armées; d'avoir une marine et de la fournir de toutes les choses nécessaires; de créer les règles et de prendre les mesures avantageuses au territoire des États-Unis et aux autres propriétés qui leur appartiennent, et enfin de faire toutes les lois nécessaires à l'exécution de ces différentes mesures, si ces pouvoirs et d'autres énumérés dans la constitution peuvent être mis en action par des lois favorables au progrès de l'agriculture, du commerce et des manufactures, à la pratique et à l'encouragement des arts mécaniques et des beaux-arts, au progrès de la littérature et des sciences profondes comme des sciences agréables; se refuser à les exercer dans l'intérêt du peuple, ce seroit enfouir dans la terre le trésor qui vous est confié; ce seroit trahir les plus sacrés de vos devoirs.

» L'esprit d'amélioration est répandu sur la terre; il stimule le cœur, il sollicite toutes les facultés, non-seulement de nos concitoyens, mais de toutes les nations de l'Europe et de leurs chefs. Tout en considérant avec satisfaction, avec plaisir, la supériorité de nos institutions, n'oublions pas que la liberté est la puissance; que la nation qui jouit de la plus grande portion de liberté doit être, proportionnellement à son nombre, la nation la plus puissante de la terre, et que l'homme ne peut exercer le pouvoir, selon les vues morales de la Providence, que dans des fins de bienfaisance, pour améliorer sa condition et celle de ses semblables.

« Tandis que des nations, moins favorisées que nous de cette liberté qui est la puissance, avancent à pas de géant dans la carrière des améliorations, si nous nous endormions dans l'indolence, ou si nous croisions nos bras, et si nous proclamions à la face du monde que nous sommes paralysés par la volonté de nos commettants, ne seroit-ce pas dédaigner les bienfaits de la Providence, et nous vouer nous-mêmes à une perpétuelle infériorité?

» Dans le courant de cette année, qui est sur le point de finir, nous avons vu, sous les auspices et aux dépens d'un Etat de l'Union, une Université nouvelle ouvrir ses portiques aux enfants de la science, et offrir le flambeau du perfectionnement aux yeux qui cherchent la lumière; nous avons vu, grâce aux efforts constants et éclairés d'un autre Etat, les eaux de nos lacs occidentaux mêlés avec ceux de l'Océan. Si des entreprises pareilles ont été accomplies dans l'espace de peu d'années, pouvons-nous, nous, les autorités représentatives de toute l'Union, rester en arrière de nos concitoyens dans l'emploi de dépôt qui nous est confié pour l'avantage de notre commun souverain, et ne pas achever des ouvrages importants à tous, et pour l'accomplissement desquels ni l'autorité, ni les ressources d'aucun autre Etat en particulier ne pourroient suffire.

» Enfin, chers concitoyens, j'attendrai avec confiance et une fidèle coopération le résultat de vos délibérations, assuré que je suis que, sans empiéter sur les pouvoirs réservés aux Etats respectifs, ou au peuple, avec le sentiment de vos obligations envers votre pays, et de la haute responsabilité qui pèse sur vous, vous rendrez efficaces les moyens qui vous ont été confiés pour le bien commun. Et puisse celui qui sonde les cœurs des enfants des hommes rendre heureux vos efforts

pour assurer à votre pays les bienfaits de la paix et le plus haut degré de prospérité!

« *Signé* JOHN QUINCY ADAMS. »

Message du président des États-Unis aux deux Chambres du Congrès, au commencement de la deuxième session du dix-neuvième Congrès (1826).

Concitoyens du Sénat et de la Chambre des représentants,

« Cette nouvelle assemblée des représentants de l'Union dans les deux chambres du Congrès s'ouvre dans des circonstances qui plus que jamais appellent nos actions de grâces envers le Tout-Puissant. A l'exception des incidents qui se rencontrent au milieu des conditions les plus prospères de l'existence humaine, nous continuons à être favorisés de tout ce qui constitue le bonheur public et particulier. Dans nos relations politiques et civiles nous jouissons d'une profonde paix. Comme nation nous ne cessons de croître en nombre; nos ressources s'augmentent dans une progression non moins rapide. Quelles que soient entre nous les différences d'opinion relativement au meilleur moyen de faire tourner à notre avantage les bienfaits de la Providence, nous sommes tous d'accord pour ne nous point exposer à ce que cette suprême protection ne s'étende pas en vain sur nous, et c'est à travailler sans relâche au bien général que nous faisons consister notre reconnoissance.

» Il a été statué sur quelques-uns des différents objets recommandés au Congrès dans sa dernière session; d'autres seront de nouveau soumis à vos délibérations

sans que j'aie plus à vous en parler. Je me propose seulement dans cette communication de vous exposer l'état actuel de nos affaires, et de vous rendre compte des mesures qui ont été prises en exécution des dernières lois portées par la législature.

» Dans nos relations avec les autres nations de la terre, nous avons toujours le bonheur de jouir avec toutes de la paix et d'une bonne intelligence, modifiées cependant dans quelques cas importants par des collisions d'intérêt et de justes réclamations auxquelles on n'a pas fait droit, et pour l'ajustement desquelles l'intervention constitutionnelle de la législature pourra en définitive devenir indispensable.

» Par le décès de l'empereur Alexandre de Russie, décès arrivé en même temps que le commencement de la dernière session du Congrès, les États-Unis ont perdu un ami solide, fidèle et long-temps éprouvé. Appelé par sa naissance à hériter d'un pouvoir absolu, et élevé à l'école de l'adversité, dont aucun pouvoir sur la terre, quelque absolu qu'il soit, n'est exempt, ce monarque avoit appris, dès sa jeunesse, à sentir la force et le prix de l'opinion publique et à connoître que l'intérêt de son propre gouvernement seroit bien servi par des relations franches et amicales avec cette république, de même que celui de son peuple seroit favorisé par des rapports commerciaux d'une nature libérale avec notre pays. Un échange de sentiments sincères et confidentiels entre ce Souverain et le gouvernement des Etats-Unis sur les affaires de l'Amérique du Sud eut lieu peu de temps avant sa mort, et contribua à fixer une marche politique qui ne laissoit aux autres gouvernements de l'Europe d'autre alternative que celle de reconnoître tôt ou tard l'indépendance de nos voisins du Sud, reconnoissance dont l'exemple avoit déjà été donné par les Etats-Unis. Nous avons reçu les assurances les plus positives que les senti-

ments de l'empereur Nicolas, son successeur, envers les Etats-Unis sont entièrement conformes à ceux qui ont si long-temps et si constamment animé son frère; et nous avons sujet d'espérer qu'ils contribueront à cimenter entre les deux nations cette harmonie et cette bonne intelligence qui, fondées sur des intérêts communs, ne peuvent manquer d'avoir pour résultat le progrès du bonheur et de la prospérité de l'une et l'autre.

» Par l'effet de la convention du 24 juin 1822, nos relations du commerce et de la navigation avec la France sont dans un état d'amélioration graduelle et progressive. Convaincus par toute notre expérience non moins que par les principes de réciprocité juste et libérale que les Etats-Unis ont constamment proposés aux autres nations de la terre, comme étant la règle de relations de commerce qu'elles devroient universellement préférer; convaincus, dis-je, qu'une concurrence franche et égale est plus avantageuse aux intérêts des deux parties, les Etats-Unis, dans la négociation de cette convention, ont fortement insisté pour une renonciation mutuelle aux droits et taxes différentiels dans les ports des deux pays. Dans l'impossibilité d'obtenir la reconnoissance de ce principe dans toute son étendue, après avoir diminué les droits différentiels autant que cela fut jugé praticable, il fut convenu qu'à l'expiration de deux années, à partir du 1er octobre 1822, époque à laquelle la convention devoit être mise à exécution, à moins qu'il ne fût donné, six mois d'avance, avis par l'une des deux puissances à l'autre que la convention devoit cesser d'avoir son effet, les droits seroient diminués d'un quart, et que cette réduction seroit répétée d'année en année, jusqu'à ce que toute inégalité cessât, tandis que la convention elle-même continueroit d'être en vigueur. Par l'effet de cette stipulation, les trois quarts des droits

différentiels qui avoient été perçus par chacune des parties sur les bâtiments de l'autre, dans ses ports, ont déjà été supprimés; et le 1er octobre prochain, si la convention est encore en vigueur, le quart restant cessera d'être payé. Les bâtiments françois chargés de produits françois seront reçus dans nos ports aux mêmes conditions que nos propres navires, et les nôtres jouiront en retour des mêmes avantages dans les ports de France. Par ce rapprochement vers une égalité de droits et de taxes, non-seulement le commerce entre les deux pays a prospéré, mais les dispositions amicales ont été des deux côtés encouragées et favorisées. Ces dispositions continueront d'être cultivées de la part des Etats-Unis. Il m'eût été agréable de pouvoir ajouter que les réclamations adressées à la justice du gouvernement françois, réclamations qui intéressent la fortune et le bien-être d'un si grand nombre de nos concitoyens, et sur lesquelles nous insistons depuis si long-temps et si fortement, sont dans un meilleur train d'ajustement qu'à l'époque de notre dernière session, mais les choses restent encore à cet égard dans le même état.

« Avec le gouvernement des Pays-Bas, l'abandon mutuel des droits différentiels avoit été réglé des deux côtés par des actes législatifs. L'acte du Congrès du 20 avril 1818 abolissant tous les droits différentiels de douane et de tonnage sur les navires et produits des Pays-Bas dans les ports des Etats-Unis, d'après l'assurance donnée par le gouvernement des Pays-Bas, que tous droits semblables sur les navires et le commerce des Etats-Unis dans ce royaume avoient été abolis, ces règlements réciproques avoient continué d'être en vigueur pendant plusieurs années, quand le principe différentiel fut repris par les Pays-Bas sous une forme nouvelle et indirecte, par une prime de 10 pour 100, sous la forme de remise de droits accordés

à leurs navires nationaux, et à laquelle il n'étoit pas permis à ceux des Etats-Unis de participer. Par l'acte du Congrès du 7 janvier 1824, tous les droits différentiels ont été de nouveau suspendus aux Etats-Unis, en ce qui a rapport aux navires et aux produits des Pays-Bas, aussi long-temps que l'exemption réciproque sera étendue aux bâtiments et aux produits des Etats-Unis dans les Pays-Bas; mais le même acte ordonne que dans le cas d'un rétablissement de droits différentiels sur les navires et le commerce des Etats-Unis dans quelqu'un des pays étrangers y mentionnés, la suspension des droits différentiels en faveur de la navigation d'un tel pays cesseroit, et toutes les dispositions de l'acte qui impose des droits différentiels de douane et de tonnage aux étrangers dans les ports des Etats-Unis seroient remises en pleine vigueur à l'égard de ce pays.

» Dans la correspondance avec le gouvernement des Pays-Bas sur ce sujet, il a soutenu que la faveur accordée à ses propres navires par cette prime sur leur tonnage ne devoit pas être considérée comme un droit différentiel; mais on ne peut nier qu'elle produit tous les mêmes effets. Si l'abolition mutuelle avoit été stipulée par un traité, un prime semblable sur les navires nationaux n'auroit guère pu être accordée sans manquer à la bonne foi. Cependant comme l'acte du Congrès du 7 janvier 1824 n'a pas expressément autorisé le pouvoir exécutif à déterminer ce qui devoit être considéré comme un rétablissement des droits différentiels par un gouvernement étranger, au préjudice des Etats-Unis; et comme des mesures de représailles de notre part, quelque justes et nécessaires qu'elles soient, peuvent tendre plutôt à ce conflit de législation que nous blâmons qu'à ce concert auquel nous invitons toutes les nations commerçantes, comme plus avantageuses à leurs intérêts et aux nôtres, j'ai pensé

qu'il étoit plus conforme à l'esprit de nos institutions de soumettre de nouveau ce sujet à l'autorité de la législature, afin qu'elle décide quelle mesure la circonstance peut exiger, plutôt que de mettre tout à coup à exécution la disposition comminatoire de l'acte de 1824.

» Durant la dernière session du Congrès, des traités d'amitié, de navigation et de commerce ont été négociés et signés à Washington avec le gouvernement de Danemarck en Europe, et avec la fédération de l'Amérique centrale dans cet hémisphère. Ces traités ont ensuite reçu la sanction du Sénat par le consentement donné à leur ratification; ils ont été, en conséquence, ratifiés par les Etats-Unis, et depuis la dernière session du Congrès, ils l'ont été également par les autres parties contractantes. Ces traités ont établi entre les parties contractantes les principes d'égalité et de réciprocité dans leur plus large et plus libérale étendue. Chaque puissance admet les navires de l'autre dans ses ports, chargés de produits ou de marchandises de tout pays du globe, moyennant le paiement des mêmes droits de douane et de tonnage que ceux imposés sur ses propres navires. On y stipule en outre que les parties contractantes n'accorderont par la suite aucune faveur de navigation ou de commerce à aucune autre nation qui ne leur sera pas accordée à l'une et l'autre aux mêmes conditions, et qu'elles n'imposeront point sur les denrées et marchandises l'une de l'autre des droits plus élevés que ceux qui le sont sur les mêmes articles, produits du sol ou des manufactures de tout autre pays. Il y a dans la convention avec le Danemarck une exception à ces principes à l'égard des colonies de ce royaume dans les mers arctiques; mais aucune à l'égard de ces colonies aux Indes occidentales.

» Notre situation n'a pas matériellement changé depuis la dernière session du Congrès, avec la Prusse,

l'Espagne, le Portugal, et en général tous les pouvoirs Européens avec lesquels les Etats-Unis d'Amérique étoient en relation d'amitié. Je regrette de ne pouvoir vous en dire autant relativement aux relations commerciales avec les colonies de la Grande-Bretagne en Amérique; des négociations de la plus haute importance dans vos intérêts communs ont été depuis plusieurs années en discussion entre les deux gouvernements, et ont été invariablement suivies de la part des Etats-Unis, dans un esprit de franchise et de conciliation. Des intérêts d'une grande importance et d'une nature délicate ont été réglés par les conventions de 1815 et 1818; et celle de 1822, dans laquelle l'empereur Alexandre étoit médiateur, sembloit promettre une transaction satisfaisante, relativement aux réclamations que le gouvernement des Etats-Unis devoit soutenir par intérêt et en esprit de justice, pour une classe nombreuse de citoyens. Mais relativement aux affaires commerciales entre les Etats-Unis et les colonies angloises en Amérique, il a été jusqu'à présent impossible de rien arranger de satisfaisant pour les deux puissances. La position géographique et les différents produits de la nature ont constitué des éléments de commerce entre les Etats-Unis et le continent et les îles de l'Amérique angloise importants aux deux nations. Mais ce commerce a été prohibé par la Grande-Bretagne; elle s'appuie d'un principe jusqu'à présent pratiqué par toutes les nations de l'Europe qui possèdent les colonies, celui de monopoliser le commerce de ces colonies.

» Après la fin de la guerre dernière, cette prohibition a été renouvelée, et le Gouvernement anglois a refusé d'insérer dans la convention de 1815 une exception pour les Etats-Unis de l'Amérique angloise. Le commerce n'est exclusivement fait que sur les bâtiments anglois jusqu'à la promulgation de l'acte du

Congrès sur la navigation en 1818, et l'acte supplémentaire de 1820, qui répondirent à la prohibition par une mesure semblable de la part des Etats-Unis. Ces mesures, que nous ne considérons point comme des représailles, mais comme défensives, furent promptement suivies d'un acte du parlement qui ouvroit certains ports des colonies aux bâtiments des Etats-Unis venant directement de ce pays-ci; l'importation de certains articles qui payoient des droits exorbitants étoit permise, mais en prohibant les articles les plus précieux que nous puissions exporter. Les Etats-Unis ouvrirent leurs ports aux bâtiments anglois venant des colonies, sous des conditions absolument semblables à celles exprimées dans l'acte du parlement, autant que notre position respective pouvoit le permettre. Alors une négociation s'ouvrit, d'un commun accord, dans l'espoir, au moins de notre part, que l'importance reconnue de ce commerce pour les deux nations feroit que l'on pourroit arriver à un arrangement satisfaisant pour les deux gouvernements. Dans cette vue, le gouvernement des Etats-Unis avoit décidé de sacrifier quelque chose de cette entière réciprocité avec laquelle on a droit d'être traité et de faire des concessions désavantageuses pour nous, plutôt que de perdre le bénéfice d'un arrangement qui pût régler les intérêts des deux nations. La négociation, souvent suspendue par des causes étrangères, fut enfin déclarée suspendue d'un commun accord, mais devoit être reprise sous peu de temps. En même temps, parut un autre acte du parlement, si équivoque qu'il ne fut pas même compris par les officiers des colonies dans lesquelles il devoit être exécuté, lequel ouvrit de nouveau certains ports des colonies, sous de nouvelles conditions, avec menaces de les fermer à toutes nations qui refuseroient d'accepter les conditions prescrites par le gouvernement anglois. Cet acte, qui fut

promulgué en juillet 1825, qui ne fut jamais communiqué au gouvernement des Etats-Unis, ni compris par les officiers des douanes des colonies, fut cependant examiné par le Congrès à la dernière session. Connoissant qu'une négociation étoit entamée sur ce sujet, que l'on avoit promis de la reprendre sous peu, on pensa qu'il falloit attendre le résultat de cette négociation plutôt que de s'en rapporter à un acte qui n'étoit pas clair, et que les autorités angloises dans cet hémisphère ne pouvoient ni comprendre ni expliquer.

» Immédiatement après la clôture de la dernière session, un de nos citoyens les plus distingués fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire en Angleterre; il avoit des instructions telles que nous ne pouvions pas douter qu'enfin cette longue discussion seroit terminée. A son arrivée, et avant qu'il eût délivré ses lettres de créance, il trouva un ordre du conseil prohibant, depuis et après le 1er décembre courant, l'entrée des ports et des colonies aux vaisseaux américains, à l'exception de ceux immédiatement sur nos frontières. A ces représentations, notre envoyé reçut une réponse que, par une ancienne maxime de politique en Europe, tout le commerce des colonies appartenoit à la mère-patrie, que toute participation à ce commerce par une autre nation étoit une faveur qui ne pouvoit former un sujet de négociation, mais qui pouvoit être réglée par les actes législatifs concernant les colonies; que le gouvernement anglois refusoit donc d'entrer en négociation sur ce sujet, et que comme les Etats-Unis n'avoient pas accepté purement et simplement les conditions par l'acte du parlement de juillet 1815, la Grande-Bretagne ne vouloit plus admettre les bâtiments des Etats-Unis, même sous les conditions que ces ports étoient ouverts aux autres nations.

» Nous avons été habitués à considérer le commerce avec les colonies angloises plutôt comme un échange de bénéfices que comme une faveur reçue; et qu'enfin nous avions donné un ample équivalent. Nous avons vu toutes les autres nations qui ont des colonies négocier avec les autres gouvernements, et leur accorder librement admission dans leurs colonies par un traité; et les autres nations de l'Europe, loin de nous refuser l'entrée de leurs colonies, nous ont assuré ce privilége par des traités. Mais la Grande-Bretagne ne nous laisse d'autre alternative, en refusant de négocier, que de régler ou prohiber entièrement son commerce, suivant que ces mesures peuvent affecter les intérêts de notre pays. Je vous recommande de n'avoir que cet objet en vue dans la discussion à laquelle vous allez vous livrer à ce sujet.

» Nous espérons que nos tentatives, infructueuses pour régler les intérêts dont nous venons de parler, n'auront pas d'effet sur les autres points en discussion entre les deux gouvernements. Nos limites au nord et au sud ne sont point encore déterminées. La commission qui doit régler les indemnités pour l'enlèvement des esclaves n'est pas sûre de réussir. Nos dispositions sont amicales et conciliantes, et nous ne pouvons abandonner sans beaucoup de peine l'espoir qu'enfin nous obtiendrons, non des faveurs, que nous ne demandons ni ne désirons, mais une réciprocité de bons offices.

» Nos relations avec les gouvernements américains de cet hémisphère sont toujours amicales : notre commerce avec eux augmente et sera avantageux pour les deux pays. Le congrès assemblé à Panama s'est ajourné, pour se réunir de nouveau dans un temps plus favorable au Mexique. La mort d'un de nos ministres dans son voyage à l'isthme, et les obstacles ordinaires dans la saison, qui empêchèrent le départ de l'autre, fu-

rent cause que nous ne fûmes pas représentés au premier congrès. Mais aucun acte de ce congrès n'appeloit sérieusement la présence d'un de nos ministres. Le membre survivant de l'ambassade, nommé pendant la session dernière, est parti pour sa destination; et un successeur à son digne collègue, si justement regretté, sera nommé par le sénat.

Un Traité d'amitié, de commerce et de navigation a été conclu l'été dernier par nos ministres plénipotentiaires, avec les Etats-Unis du Mexique; il sera mis sous les yeux du sénat pour recevoir son avis relativement à la ratification.

» Notre situation financière, l'état de nos revenus se présentent au premier coup d'œil comme moins favorables que l'année dernière à pareille époque. Les malheurs éprouvés par les classes commerçantes et manufacturières de la Grande-Bretagne ont eu leur contre-coup dans ce pays. La diminution dans les importations de l'extérieur a nécessairement entraîné une diminution dans les recettes du trésor. Ainsi le revenu net de cette année ne sera point égal à celui de l'année dernière. Cette diminution est toutefois en partie causée par l'état florissant de quelques-unes de nos manufactures, et c'est ainsi une compensation bien profitable à la nation. Il est aussi très-rassurant pour nous de reconnoître que, malgré le déficit courant, 11,000,000 ont été cette année employés à l'acquittement des intérêts de la dette publique, et 7,000,000 à l'extinction du capital de cette dette. La balance du trésor au 1er janvier dernier étoit de 5,201,650 dollars et $\frac{43}{100}$. Les recettes depuis ce temps jusqu'au 30 septembre dernier ont été de 19,585,932 dollars et $\frac{50}{100}$. Les recettes du trimestre courant, estimées à 6,000,000 de dollars, composeront avec les sommes perçues dans les trois premiers trimestres un revenu d'environ 25,000,000 $\frac{1}{2}$ pour cette année. Les

dépenses pendant les trois premiers trimestres se sont élevées à 16,714,226 dollars $\frac{44}{100}$. Les dépenses pour le quartier courant, en y comprenant les 2,000,000 à payer sur le capital de la dette, balanceront la recette. Ainsi les dépenses de l'année restant de plus de 1,000,000 au-dessous de la recette produiront dans la balance du trésor, au 1er janvier 1827, une augmentation proportionnelle. Au lieu de 6,200,000 dollars qui existoient l'année dernière, ce sera cette année 6,400,000 dollars.

» Le montant des droits perçus sur les marchandises importées depuis le commencement de l'année jusqu'au 30 septembre est estimé 21,250,000 dollars, et ce que doit fournir le trimestre courant est évalué à 4,250,000, faisant pour toute l'année 25,000,000 $\frac{1}{2}$. De cette somme, toute déduction faite, il reste 20,400,000 dollars pour le revenu net des douanes au commencement de 1827. Le produit de la vente des domaines publics, celui des dividendes des banques, et d'autres recettes accidentelles, portent à 23,000,000 de dollars cette somme, qui n'est guère inférieure au montant des dépenses de l'année que d'un peu plus que la portion de ces dépenses appliquée à l'amortissement de la dette publique d'après l'appropriation annuelle de 10,000,000 décrétée par l'acte du 3 mars 1827. Lorsqu'on passa cet acte, la dette publique s'élevoit à 123,000,000$\frac{1}{2}$. Au 1er janvier prochain, cette dette ne sera plus que de 74,000,000. Dans l'espace de dix ans nous aurons donc éteint 50,000,000 de la dette publique, plus la charge annuelle de 5,000,000 d'intérêt qui portoit sur eux. En 1817, sur les 10,000,000 alloués, il n'y en eut que 3 employés à l'extinction de la dette, 7 furent absorbés pour le paiement des intérêts. Des mêmes 10,000,000 il n'y en a que 4, cette année, affectés au paiement des intérêts, les 6 autres le sont à l'extinction du capital. Nous avons

déjà fait l'expérience qu'un revenu presqu'uniquement fondé sur les droits d'entrée et de tonnage est susceptible d'éprouver des accroissements et des diminutions considérables, suivant les fluctuations qui se font sentir dans le commerce du monde entier. Nous nous rappelons fort bien que même pendant les dix dernières années, les recettes du trésor n'ont pas toujours couvert ses dépenses, pendant que deux années consécutives il a fallu avoir recours à des emprunts pour remplir les obligations nationales. Les années suivantes comblèrent ce déficit jusqu'à ce qu'une nouvelle viscissitude fît encore décliner le revenu. Ces alternatives de hausse et de baisse, suivant les bonnes et les mauvaises saisons, la marche des gouvernements étrangers, les révolutions politiques, nuisent à l'accroissement comme au mauvais succès des manufactures, aux résultats des spéculations commerciales, et à quantité de causes qui se combinent diversement. Nos diverses fluctuations embrassent plusieurs périodes distinctes de deux à trois années. La dernière période de dépression a été de 1819 à 1822. Le mouvement inverse de hausse s'est maintenu depuis 1823 jusqu'au commencement de cette année. Nous n'avons plus à craindre une baisse comparable à celle de la première période, ou seulement assez forte pour nous rendre gênante l'application annuelle des 10,000,000 à la réduction de la dette. Toutefois il est bon que nous nous persuadions combien il nous importe de travailler à la fois, par la plus stricte économie et par tous les moyens honorables, à l'entière extinction de la dette.

Outre les 7,000,000 des emprunts de 1822, qui auront été éteints dans le cours de la présente année, il y a 9,000,000 qui, aux termes des marchés, seroient et sont déjà rachetables; de plus, 13,000,000 de l'emprunt de 1814 seront rachetables à la fin du présent

mois, et 9 autres millions à la fin de cette année. Le tout forme une masse de 31,000,000 de dollars portant un intérêt de 6 pour 100, et dont plus de 20,000,000 sont immédiatement rachetables, les 11 autres dans un peu plus d'un an. Qu'on laisse de ce total 15,000,000 continuer à l'intérêt de 6 pour 100 jusqu'à ce qu'on puisse les racheter dans le courant de 1827 ou 1828, il n'y a pas de doute que les 16,000,000 restant d'ici à quelques mois pourront être rachetés au moyen d'un emprunt à 5 pour 100 remboursable en 1829 et en 1830. Par cette opération on épargnera à la nation une somme d'un demi-million de dollars, et le remboursement de la totalité des 31,000,000 pendant ces quatre années sera grandement facilité, si ce n'est entièrement effectué.

» Un acte du Congrès du 3 mars 1825 autorisa pour une semblable opération un emprunt à $4\frac{1}{2}$ pour 100; mais alors tout l'argent en circulation étoit absorbé par les spéculations commerciales, et la mesure ne réussit qu'imparfaitement. Pendant la dernière session du Congrès, la situation des fonds n'étoit pas plus favorable à l'opération; mais dans le prompt changement qui suivit, si l'on eût été autorisé à racheter par un échange d'actions ou un emprunt à 5 pour 100; les $\frac{9}{1000}$ actuellement remboursables, il est moralement sûr qu'on eût gagné au profit du trésor 90,000 dollars.

» D'après les rapports des secrétaires de la guerre et de la marine, on verra quelle est la situation actuelle de nos forces sur terre et sur mer. L'organisation de l'armée n'ayant éprouvé aucun changement depuis 1821, je me bornerai à dire qu'elle est convenable à tous les objets pour lesquels une armée permanente en temps de paix peut être utile. On verra, par les rapports dont je viens de parler, que toutes les branches du service militaire se font remarquer par

l'ordre et la discipline ; que depuis le général en chef jusqu'au dernier des grades, tous les officiers sentent qu'ils ont été citoyens avant d'être soldats, et que la gloire d'une armée républicaine doit consister dans l'esprit de liberté et de patriotisme dont elle est animée. La construction des fortifications décrétées par le Congrès, et destinées à garantir nos rivages d'une invasion, la distribution des marques de reconnoissance et de justice aux pensionnaires de la guerre de la révolution, le maintien de nos relations pacifiques avec les tribus indiennes, ainsi que les travaux des routes et des canaux, qui ont déjà tant occupé l'attention du Congrès, l'occuperont encore dans cette session.

» Cinq millions de dollars seront demandés cette année pour le département de la guerre. Moins de $\frac{2}{5}$ de cette somme seront employés à l'entretien de l'armée, 1,000,000 $\frac{1}{4}$ consacré aux pensions militaires sont une foible récompense des services anciennement rendus à la nation. Une somme égale doit être employée aux fortifications, aux travaux intérieurs, aux diverses entreprises qui ont pour but d'assurer le repos et le bien-être des générations à venir. Les appropriations destinées à indemniser ces débris infortunés d'une race qui ne peut ni s'accommoder de la civilisation, ni résister à ses progrès, produisent des avantages capables de compenser ce qu'elles ont d'onéreux pour le trésor.

» Les allocations estimées nécessaires aux divers services du département de la marine paroissent devoir s'élever à 3,000,000 de dollars. A peu près moitié de cette somme est réclamée pour les dépenses courantes de notre marine : le reste constitue un fonds de propriété nationale, garantie de notre gloire et de notre force pour l'avenir. Ce fut à peine une année après la fin de la dernière guerre, et dans le temps où les charges les plus pesantes portoient sur le pays,

que le Congrès, par son acte du 29 avril 1816, vota l'allocation annuelle de 1,000,000 de dollars pendant huit ans, pour l'accroissement graduel de la navigation. Depuis lors l'allocation a été réduite à un demi-million pour six années, dont celle-ci est la dernière. La première appropriation de 1,000,000 par année a été rétablie par l'allocation faite il y a deux ans pour la construction de deux sloops de guerre; nous avons les résultats sous les yeux. Notre armée navale se compose de douze vaisseaux de ligne, vingt frégates, et un nombre proportionné de sloops; ces vaisseaux formeroient au besoin autour de nos côtes une ligne de fortifications flottantes combinée avec celles qui ont été commencées sur terre. L'accroissement graduel de la marine est un principe dont l'acte du 26 avril 1816 a été le premier développement, cet acte a commencé l'exécution d'un système destiné à influer sur le caractère et l'histoire de notre pays pendant une longue suite de siècles.

» Le congrès a déclaré à nos concitoyens et à la postérité qu'il étoit dans la destinée et le devoir de notre confédération de devenir, avec le temps et par un progrès rapide, une grande puissance navale. Il n'y a peut-être aucune partie de l'exercice des pouvoirs constitutionnels du gouvernement fédéral qui ait causé plus de satisfaction au peuple de l'Union américaine. Nous avons maintenu durant la paix des escadres dans l'Océan Pacifique, dans les mers des Indes occidentales et dans la Méditerranée, ainsi qu'une petite division établie en croisière sur les côtes orientales de l'Amérique du Sud. La piraterie, qui pendant plusieurs années a désolé les mers des Indes occidentales, a complétement cessé; dans la Méditerranée elle s'est accrue d'une manière affligeante pour les autres nations, et probablement sans la présence de notre escadre notre commerce auroit eu également

à en souffrir. La guerre qui a éclaté malheureusement entre le Brésil et la république de Buénos-Ayres a donné lieu à de très-grandes violations des principes de la part des officiers brésiliens, qui ont mis en avant, touchant le blocus et la navigation des neutres, des maximes et des usages auxquels nos commandants n'ont pas dû souscrire, et qui les ont mis dans la nécessité de résister. D'après les dispositions amicales que l'empereur du Brésil a toujours manifestées à l'égard des États-Unis, et les avantages que ses provinces retirent de leurs relations commerciales avec notre pays, il y a tout lieu de croire qu'il ne refusera pas d'accorder une juste réparation des dommages causés à plusieurs de nos concitoyens par ses officiers.

» Le rapport du directeur-général des postes présente des résultats qui prouvent la bonne administration de cette branche. Pendant la seconde moitié de 1824 et la première de 1825, les recettes excédèrent les dépenses d'une somme de plus de 45,000 dollars; l'année suivante fut encore plus productive, et l'augmentation des recettes dans l'année qui s'est terminée au 1er juillet dernier a été de 136,000 dollars. Dans le courant de cette année, sept cents nouveaux bureaux de poste ont été établis. Quand on réfléchit sous combien de rapports il importe d'étendre et d'activer le service des dépêches, on ne peut que se féliciter de l'accroissement de cette branche. Il n'y a plus un coin du pays qui soit privé de ce précieux moyen de communication, et plus la population s'accroît, plus le bienfait devient général.

» D'après les traités avec la France et l'Espagne, cédant respectivement la Louisiane et les Florides aux États-Unis, des dispositions devoient être prises pour fixer les titres de propriété émanés des gouvernements de ces nations. Quelques réclamations se sont élevées, et la foi publique, les droits des individus, aussi bien

que l'intérêt de la communauté, exigent que je recommande cet objet à l'attention de la législature.

» Conformément aux dispositions de l'acte du 20 mai dernier, relatif à l'érection d'une maison de correction (*penitentiary*), et à d'autres objets, il a été nommé trois commissaires chargés de choisir un site convenable à l'érection d'une maison de correction pour le district, et d'une prison pour le comté d'Alexandria : ce choix a été fait, et la construction du *penitentiary* s'avance avec une telle rapidité qu'elle sera probablement terminée avant la réunion du prochain Congrès. Cette considération vous montre combien il est urgent de préparer dans la session présente les règlements de cette prison, et de déterminer la classe de délits qui entraînera la réclusion dans cet édifice.

» En terminant cette communication, qu'il me soit permis de jeter un coup d'œil sur la carrière que nous avons parcourue depuis l'époque de notre origine comme confédération nationale jusqu'au temps présent. Depuis votre dernière réunion, le cinquantième anniversaire du jour où notre indépendance fut déclarée a été célébré sur tous les points de l'Union ; et dans ce jour où tous les cœurs se livroient à la joie, où toutes les voix s'ouvroient pour exprimer le bonheur au milieu des fêtes de la liberté et de l'indépendance, deux des principaux acteurs de notre auguste révolution, celui dont la main traça l'immortelle déclaration, et celui dont la voix éloquente la défendit à la tribune, ont été simultanément appelés au pied de l'Eternel pour rendre compte de leur conduite sur la terre. Ils sont partis accompagnés des bénédictions de leur patrie, à laquelle ils laissent l'héritage de deux grands noms, et le souvenir des plus brillants exemples. Si nous détournons nos pensées vers la condition de leur pays, quel contraste heureux ne voyons-nous pas entre le premier et le dernier jour de cette moitié d'un siècle,

quelle transition sublime de l'obscurité à la gloire! Si nous examinons la condition des individus aux deux extrémités du même espace de temps, nous les voyons au premier jour pleins de vigueur et de jeunesse, dévouer leurs vies, leur fortune et leurs talents à la cause de la liberté et de l'humanité; nous les voyons au dernier jour, alors qu'étendus sur un lit d'agonie il leur reste à peine le sentiment de l'existence, consacrer à la patrie leur dernière prière. Ne pouvons-nous espérer que pour eux aussi ce fut une époque de transition de l'obscurité à la gloire, et qu'au moment où leur dépouille mortelle entroit dans la tombe, leurs âmes affranchies voloient au sein de la Divinité? »

PAGE 124.

« Une population mêlée de deux millions neuf cent trente-sept mille blancs, etc. »

L'illustre et savant M. de Humboldt a donné ainsi le calcul des populations américaines espagnoles.

Lettre de M. Alex. de Humboldt *à M.* Ch. Coquerel, *pasteur à Amsterdam.*

« Vous désirez connoître, Monsieur, le rapport entre le nombre des habitants de l'Amérique qui appartiennent aux différentes communautés chrétiennes. Je crois posséder des matériaux assez précis sur les rapports des catholiques romains et des protestants; mais je n'entrerai pas aujourd'hui dans le détail des divisions de l'Église protestante ou évangélique. Voici

les résultats auxquels je crois pouvoir m'arrêter provisoirement, d'après les recherches laborieuses que j'ai faites, dans ces dernières années, sur la population du nouveau continent. Quelques évaluations partielles, par exemple, le nombre des catholiques dans la Louisiane, dans le Maryland et dans le Bas-Canada anglois, sont peut-être un peu incertaines; mais ces incertitudes affectent des quantités qui ont une foible influence sur le résultat définitif. Je pense que le nombre des protestants, dans toute l'Amérique continentale et insulaire, depuis l'extrémité méridionale du Chili jusqu'au Groënland, est à celui des catholiques romains comme 1 est à 2. Il existe, sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, quelques milliers d'individus qui suivent le culte grec. J'ignore le nombre des Juifs répandus sur la surface des États-Unis et dans plusieurs des îles Antilles. Leur nombre est peu considérable. Les Indiens indépendants qui n'appartiennent à aucune communauté chrétienne sont à la population chrétienne comme 1 est à 42. Les éléments numériques sur lesquels se fonde le tableau suivant se trouvent exposés en détail dans le volume III de mon *Voyage aux Régions équinoxiales*, livre IX, chapitre XXVI, qui va paroître incessamment.

Population totale de l'Amérique, 34,284,000

I. Catholiques romains.			22,177,000
a. *Amérique espagnole continentale.* . . .		15,985,000	
Blancs.	2,937,000		
Indiens.	7,530,000		
Races mixtes et nègres.	5,518,000		
	15,985,000		
b. *Amérique portugaise.*		4,000,000	
Blancs.	920,000		
Nègres.	1,960,600		
Races mixtes et Indiens.	1,120,000		
	4,000,000		
c. *États-Unis*, Bas-Canada et Guyane françoise.		538,000	
Haïti, Porto-Rico, et Antilles françoises..		1,639,000	
		22,177,000	
II. Protestants.			11,287,000
a. États-Unis.		9,990,000	
b. Canada anglais, Nouvelle-Écosse, Labrador.		260,000	
c. Guyane angloise et hollandaise, .		220,000	
d. Antilles angloises.		734,500	
e. Antilles hollandaises, danoises, etc.		82,500	
		11,287,000	
III. Indiens indépendants, non chrétiens.			820,000
			34,284,000

» Dans l'état actuel des choses [1], la population protestante augmente beaucoup plus rapidement dans le

[1] En admettant 34,284,000 pour la population entière de l'Amérique, on trouve d'après mes calculs, au nord de l'isthme de Pa-

Nouveau-Monde que la population catholique. Il est probable que, malgré l'état de prospérité à laquelle l'indépendance et des institutions libres vont élever l'Amérique espagnole, le Brésil et l'île d'Haïti, le rapport de 1 à 2 se trouvera, en moins d'un demi-siècle, considérablement modifié en faveur des communautés protestantes. Je crois qu'en Europe on peut compter (sur une population de 198 millions) à peu près 103 millions de catholiques romains, 52 millions de protestants, 38 millions qui suivent le rite grec, et 5 millions de mahométans. Le rapport numérique des protestants aux membres des Eglises catholiques romaine et grecque, est, par conséquent, approximativement comme 1 est à 2 $\frac{7}{10}$. Le rapport des protestants aux catholiques romains seuls est le même en Europe qu'en Amérique. Comme les différences de race et d'origine, l'individualité du langage et l'état de liberté domestique influent puissamment sur les dispositions des hommes pour tel ou tel culte, je vous communique en même temps, monsieur, quelques résultats de mes recherches les plus récentes sur ces divers objets.

» La population de l'Amérique offre actuellement :

Blancs.	13,162,000	— 38	pour 100.
Indiens.	8,610,000	— 25	— —
Nègres.	6,223,000	— 18	— —
Races mixtes. .	6,289,000	— 19	— —
	34,284,000		

» La population noire de 6,223,000 (sans mélange avec les blancs et les Indiens), se compose de 1,144,000

nama, 19,650,000; dans l'Amérique insulaire, 2,473,000; au sud de l'isthme de Panama, 12,161,000. L'Amérique espagnole seule a 16,785,000 habitans sur 371,380 lieues carrées de 20 au degré. Toute l'Amérique a 1,186,930 de ces lieues: l'Europe en renferme 304,700. (*Note de M. de Humboldt.*)

noirs libres, et 5,079,000 *noirs esclaves;* de ces derniers, il y en a 1,152,000 dans l'Archipel des Antilles; 1,620,000 dans les États-Unis, et 1,800,000 au Brésil. Le tableau suivant fait connoître approximativement la prépondérance des langues réparties en Amérique.

Langues angloise, parlée par. .	11,297,500	individus.
— espagnole.	10,174,000	—
— indiennes.	7,800,000	—
— portugaise.	3,740,000	—
— françoise.	1,058,000	—
— hollandoise, danoise, suédoise et russe. .	214,500	—
	34,284,000	

» D'où résulte pour les

Langues de l'Europe latine. . . .	14,930,000	Total pour les langues européennes . 26,442,000
Langues du rameau germanique. . . .	11,512,000	

Pour les langues indiennes. 7,842,000

» On n'a pas fait mention séparément de l'allemand, du gâle (irlandois) ou du basque, parce que les individus qui conservent la connoissance de ces trois langues mères savent en même temps l'anglois ou le castillan. Le nombre d'individus qui parlent usuellement les langues indiennes est dans ce moment, au nombre d'individus qui se servent des langues d'Europe, comme 1 est à $3\frac{2}{5}$. Par l'accroissement plus rapide de la population aux États-Unis, les langues du rameau germanique vont gagner insensiblement, dans le rapport numérique total, sur les langues de l'Europe latine; mais ces dernières se répandront en même temps, par l'effet de la civilisation croissante des peuples des races espagnole et portugaise, dans les villages indiens, dont à peine un vingtième de la po-

pulation entend quelques mots de castillan ou de portugais. Je crois qu'il existe encore plus de sept millions et demi d'indigènes, en Amérique, qui ont conservé l'usage de leurs propres langues, et qui ignorent presque entièrement les idiomes européens. Telle est aussi l'opinion de M. l'archevêque de Mexico et de plusieurs ecclésiastiques très-respectables, qui ont long-temps habité le Haut-Pérou, et que j'ai pu consulter à ce sujet. Le petit nombre d'Indiens (un million peut-être) qui ont entièrement oublié les langues indigènes, habitent les grandes villes et les villages très-populeux qui entourent ces villes. Parmi les individus qui parlent françois dans le nouveau continent, on trouve plus de 700,000 nègres de race africaine, circonstance qui, malgré les efforts très-louables du gouvernement haïtien pour l'instruction populaire, ne contribue pas à maintenir la pureté du langage. On peut admettre qu'en général, dans l'Amérique continentale et insulaire, il y a, sur 6,223,000 noirs, plus d'un tiers (au moins 2,360,000) qui parlent anglois, plus d'un quart qui parlent portugais, et un huitième qui parlent françois.

« Ces tableaux de la population américaine considérée sous les rapports de la différence des cultes, des langues et des idiomes, se composent d'éléments très-variables ; ils représentent approximativement l'état de la société américaine vers la fin de l'année qui vient de s'écouler. Il ne s'agit ici que des grandes masses ; les évaluations partielles pourront gagner peu à peu une précision plus rigoureuse ; il en est ainsi de tous les éléments numériques des sciences. »

Alexandre de Humboldt.

PAGE 126.

« Des nations chez lesquelles l'éducation politique est si peu avancée, laissent toujours des craintes pour la liberté. »

Il est difficile de douter de la vérité des récits qui peignent les mœurs de l'Amérique espagnole : la plupart des auteurs de ces récits sont des Anglois qui auroient un intérêt naturel à dissimuler l'état des choses dans ces républiques, en grande partie leur ouvrage. L'un est le colonel Hamilton, commissaire principal de S. M. B. dans la Colombie ; l'autre est un M. Miers, passé au Chili avec de l'argent, des ouvriers et des machines pour faire fortune. Le colonel Hamilton fut témoin d'une fête à Bogota ; il s'exprime ainsi :

« Les officiers de l'état civil et militaire se rendirent en grand apparat du palais à la cathédrale pour rendre des actions de grâces à l'occasion de la victoire de Bojarca, remportée par Bolivar sur le général espagnol Don Josè-Maria Barreyo, dans le mois d'août 1819 ; ensuite ce général fut fusillé sur la grande place, ainsi que trente-huit officiers espagnols. Un moine qui s'étoit montré turbulent, et qui avoit déployé beaucoup de zèle en faveur des Espagnols, fut réuni à ces victimes, ce qui faisoit quarante hommes à fusiller. Il est vraiment effrayant de reposer ses idées sur la manière horrible dont se faisoit la guerre entre les deux partis. Les dames de Bogota me parurent très-sensibles au sort du général Barreyo. Il avait autrefois commandé la garnison de cette place : c'était un très-bel homme, âgé de trente ans au plus, et renommé pour sa bravoure et sa galanterie ; on l'avoit surnommé *el Adonis de las mugeras*, l'Adonis des dames. Il montra beaucoup de courage lorsqu'on le fusilla.

« Le 9 août, toutes les troupes de la garnison s'assemblèrent à une lieue et demie de la route de Maracaïbo, et y firent la petite guerre en l'honneur de la victoire de Bojarca. Le vice-président commandoit une partie des troupes, et le colonel Paris étoit à la tête de l'autre. Le terrain étoit montueux, inégal et semé de grosses roches; il étoit particulièrement favorable aux mouvements des troupes légères; comme il étoit en descendant, les spectateurs placés en bas pouvoient voir aisément tous les mouvements. Deux ou trois accidents sérieux eurent lieu : quelques hommes de la milice avoient chargé leurs fusils avec de petits cailloux, qui blessèrent gravement plusieurs canonniers. Lorsque cette nouvelle parvint au milieu des spectateurs, ils s'empressèrent de se tenir à une distance respectueuse des deux armées. Nous fûmes bien étonnés de voir le colonel Blanco, ci-devant moine, à cheval, ayant le juge suprême de la haute cour en croupe. Que diroit le bon peuple de Londres s'il voyoit le lord chancelier en croupe derrière l'adjudant-général, à une revue passée par sa majesté dans la plaine de Hounslow? Ici cela ne sembloit pas extraordinaire. Il faisoit un fort beau temps : un grand nombre de dames à cheval s'étoient rendues sur le lieu, pour être témoins du combat.

» A Tocayan, en passant devant la prison, je fus surpris de la voir remplie de jeunes gens; j'en fis l'observation au commandant, ajoutant que je supposois qu'il s'étoit commis un bon nombre de vols dans le voisinage. Non, répliqua-t-il, nos habitants sont très-honnêtes et très-tranquilles; ces prisonniers sont seulement de jeunes volontaires de la province de Neyra, qui vont rejoindre un régiment nouvellement formé à Bogota; on les enferme pendant la nuit pour qu'ils ne désertent pas. »

Le sang-froid avec lequel le voyageur raconte la

fusillade de quarante personnes sur la grande place de Bogota est véritablement remarquable. Un commissaire de S. M. B. n'étoit-il pas assez puissant auprès de la république colombienne pour faire parler les droits de l'humanité?

M. Head, trompé comme M. Miers, n'a vu dans le Chili qu'un champ de carnage et de désolation. La Conception, capitale de la belle province du même nom, a vu périr les trois quarts de sa population, et n'est plus qu'un monceau de ruines. M. Miers affirme que le trésor public est pillé, que les places sont à l'encan, que le péculat et la corruption règnent partout, et qu'il n'y a ni bonne foi ni probité dans le gouvernement. Ces paroles sont dures; peut-être l'humeur les a-t-elle dictées en partie; mais les autres voyageurs font à peu près le même tableau du Chili, et la Grande-Bretagne n'a point reconnu l'indépendance de cette république.

Écoutons maintenant MM. Rengger et Longchamp sur la révolution du Paraguay.

« Un gouvernement où la mésintelligence s'étoit introduite dès le principe ne pouvoit être de longue durée. La Junte sentit elle-même la nécessité d'un changement; mais, rejetant les fautes commises sur la forme vicieuse de l'administration, elle déclara qu'elle n'avoit que des éloges à donner aux fonctionnaires qu'elle avoit employés; après quoi elle décréta un nouveau congrès et fit immédiatement procéder aux élections dans tout le pays. Ce fut à cette occasion qu'eut lieu une allocution bien propre à faire connaître l'état intellectuel des habitants. A Yquamandiu un capitaine des milices, qui s'étoit signalé par son zèle révolutionnaire, vouloit expliquer à ses compatriotes ce que c'étoit que la liberté; or, après avoir probablement repassé dans son esprit toutes les définitions qu'il en avait entendu donner, il ne trouva rien de mieux à leur dire, sinon que c'étoit la

foi, l'espérance et la charité. Les chefs de la révolution, qui n'étoient guère plus instruits que ce capitaine, désiroient cependant se constituer en république; mais qu'étoit-ce qu'une république? comment se gouvernoit-elle? ils l'ignoroient. Heureusement pour eux, ils possédoient un exemplaire de l'Histoire romaine de Rollin, premier bon livre qui eût pénétré dans le pays : ils résolurent aussitôt de la consulter. L'institution des magistrats temporaires, celle des consuls obtint leurs suffrages. Il n'en fut pas de même du sénat; ce corps constitué leur déplut. Peut-être ne le repoussèrent-ils que parce qu'ils n'auroient su où trouver des sénateurs.

» Quoi qu'il en soit, le nouveau Congrès se rassembla à l'Assomption en 1813. Jamais assemblée chargée de jeter les bases d'un gouvernement et de donner des chefs à l'état ne fut plus mal composée. Quoiqu'il y eût au Paraguay des hommes, sinon instruits, du moins doués d'un jugement sain, la plupart des choix tombèrent sur ce qu'il y avoit au monde de plus inepte. Ces députés passoient leur temps dans les tavernes; et comme ils n'avoient aucune opinion propre sur les affaires qui alloient se traiter, ils se faisoient instruire par d'autres sur ce qu'ils devoient dire ou voter. Le docteur Francia, à raison de ses connoissances, fut plus consulté que personne, et se créa ainsi une grande clientelle. Après quelques séances, le congrès, espèce de caricature digne du pinceau d'un Hogarth, abolit le gouvernement existant, et lui substitua, mais pour un an seulement, deux consuls, le docteur Francia et don Fulgencio Yegros, qui réunirent tous les pouvoirs. Habitués au régime d'un gouverneur, dont la volonté leur servoit de loi, les Paraguays s'inquiétoient fort peu de bien définir le pouvoir des consuls, et de limiter leur autorité; c'étoit comme une horde d'Indiens qui choisissoit ses caciques. Les consuls prirent possession de leurs places; le docteur Francia fit pressentir

dès cette circonstance le sort qu'il réservoit à son collègue. On leur avoit préparé deux chaises curules, c'est-à-dire deux fauteuils recouverts en cuir, qui portoient les noms, l'un de César, l'autre de Pompée : Francia s'empara du premier et laissa le second à Yegros, qui ne fut pas mieux traité dans la distribution du pouvoir. Après quelques débats il eut, à la vérité, la moitié des troupes sous ses ordres; mais chacun d'eux devant alternativement exercer, tous les quatre mois, l'autorité suprême, Francia s'arrangea si bien, qu'il commença cette rotation de manière que les quatre premiers et les quatre derniers mois de l'année lui étoient dévolus; après quoi le congrès devoit de nouveau se rassembler.

» Les affaires prirent, sous ce régime, une marche plus régulière. On établit une secrétairerie d'Etat. La *cabildo* rentra en activité comme tribunal de première instance, et ses membres furent en outre chargés de nouveau des diverses fonctions de police et de judicature, que chacun remplissoit déjà en particulier. On surveilla les commandants des *villas* et de la campagne. Les finances, qui avoient été négligées sous l'administration précédente, furent réglées. La troupe de ligne et la milice furent mieux organisées. Le docteur Francia surtout consacroit son temps et ses soins à exercer ses soldats et à se les attacher. Pour ôter aux Espagnols toute influence politique, les consuls rendirent, en mars 1814, un décret qui les frappoit de mort civile, et leur défendoit d'épouser des femmes blanches; acte auquel la jalousie n'étoit peut-être pas étrangère.

Les relations, jusque-là amicales, avec les pays voisins, devinrent équivoques. Le gouvernement de Buenos-Ayres cherchoit à se faire un parti dans le Paraguay, et à mettre ce nouvel état sous sa dépendance : le docteur Francia repoussa avec force les insinuations des envoyés de cette république. Il n'en étoit pas de

même de son collègue; pour son malheur Yegros n'étoit que trop enclin à les écouter. Le premier redoutoit la domination de Buenos-Ayres autant que celle des Espagnols, et sut même éloigner du pays plusieurs personnes notables qui étoient disposées à une réunion. D'un autre côté les différents de Buenos-Ayres avec Artigas, et la guerre que celui-ci faisoit aux Portugais, pouvoient avoir des suites fâcheuses pour le Paraguay.

» Quoiqu'il se commît toujours des actes arbitraires par des magistrats dont le pouvoir étoit si peu déterminé, cela se faisoit avec quelque apparence de formes; en sorte que, pour un pays comme le Paraguay, ce consulat pouvoit passer pour un gouvernement assez régulier. Mais le docteur Francia n'étoit point fait pour partager l'autorité suprême avec personne, et surtout avec un homme qu'il méprisoit, autant qu'il redoutoit son parti.

» Son ambition ne tarda pas à se mettre dans tout son jour, lorsqu'en 1814 le congrès se réunit pour renouveler le gouvernement. Afin de se débarrasser de son adversaire, il engagea l'assemblée à confier la direction de la république à un seul magistrat, à l'imitation des provinces voisines, qui avoient à leur tête soit un gouverneur, soit un directeur. Il proposa, en s'appuyant sur l'exemple des Romains, la dictature, comme unique moyen de sauver la république menacée au dehors. Voyant, le premier jour, que les voix se portoient sur don Fulgencio Yegros, il eut l'adresse d'empêcher qu'on ne passât au scrutin. Menacé du même résultat à la seconde séance, il usa du même artifice. Enfin le troisième jour, les députés comprirent le motif qui faisoit ajourner l'élection; et, las de vivre à leurs dépens dans la capitale, las surtout d'assister au Congrès, où ils ne faisoient que s'ennuyer, ils votèrent à une grande majorité pour le docteur

Francia. Celui-ci ne dut pas tout cependant à la lassitude; le soin qu'il eut de faire arriver, au moment le plus critique, une garde d'honneur de quelques centaines d'hommes dévoués, qui cernèrent l'église où siégeoient ces messieurs, lui valut sans doute plus d'un suffrage. Toutes ces raisons se réunirent pour faire nommer le docteur Francia dictateur pendant trois ans. A peine s'il y avoit alors, je ne dirai pas au Congrès, mais dans tout le Paraguay, une vingtaine de personnes qui sussent ce que le mot *dictateur* signifie; l'on n'y attachoit d'autre sens que celui de gouverneur: ces hommes simples ne se doutoient pas qu'ils alloient être pris au mot si cruellement. Le Congrès attribua en même temps à Francia le titre d'Excellence avec un traitement de 9,000 piastres, dont il ne voulut accepter que le tiers, disant que l'Etat avoit plus besoin d'argent que lui: marque d'un désintéressement dont il ne s'est jamais départi. »



NOTICE

SUR

LES FOUILLES DE POMPÉI.

PAGE 231.

(*Dans la note.*) « Je donne à la fin de ce volume des Notices curieuses sur Pompéi, et qui complèteront ma courte description. ».

On découvrit d'abord les deux théâtres, ensuite le temple d'Isis et celui d'Esculape, la maison de campagne d'Arrius Diomèdes, et plusieurs tombeaux. Durant le temps que Naples fut gouverné par un roi sorti des rangs de l'armée françoise, les murailles de la ville, la rue des tombeaux, plusieurs vues de l'intérieur de la ville, la basilique, l'amphithéâtre et le forum furent découverts. Le roi de Naples a fait continuer les travaux; et, comme les fouilles sont conduites avec beaucoup de régularité et se font dans le louable dessein de découvrir la ville plutôt que de chercher des trésors enfouis, chaque jour ajoute aux connoissances déjà acquises sur cet objet si intéressant et presque inépuisable.

La ville de Pompéi, située à peu près à quatorze milles au sud-est de Naples, étoit bâtie en partie sur une éminence qui dominoit une plaine fertile, et qui s'est considérablement accrue par l'immense quantité de matières volcaniques dont le Vésuve l'a recouverte.

Les murailles de la ville et les murs de ses édifices ont retenu dans leur enceinte toutes les matières que le volcan y vomissoit, et empêché les pluies de les emporter; de sorte que l'étendue de ces constructions est très-distinctement marquée par le monticule qu'ont formé l'amas des pierres ponces et l'accumulation graduelle de terre végétale qui le couvrent.

L'éminence sur laquelle Pompéi fut bâti doit avoir été formée à une époque très-reculée; elle est composée de produits volcaniques vomis par le Vésuve.

On a conjecturé que la mer avoit autrefois baigné les murs de Pompéi, et qu'elle venoit jusqu'à l'endroit où passe aujourd'hui le chemin de Salerne. Strabon dit, en effet, que cette ville servoit d'arsenal maritime à plusieurs villes de la Campanie, ajoutant qu'elle est près du Sarno, fleuve sur lequel les marchandises peuvent descendre et remonter.

Plusieurs faits que l'on observé à Pompéi sembleroient incompréhensibles si l'on ne se rappeloit pas que la destruction de cette ville a été l'ouvrage de deux catastrophes distinctes; l'une en l'an 63 de J. C., par un tremblement de terre; l'autre, seize ans plus tard, par une éruption du Vésuve. Ses habitants commençoient à réparer les dommages causés par la première, lorsque les signes précurseurs de la seconde les forcèrent d'abandonner un lieu qui ne tarda pas à être enseveli sous un déluge de cendres et de matières volcaniques.

Cependant des débris d'ouvrages en briques indiquoient sa position. Il se conserva, sans doute pendant long-temps, un reste de population dans son voisinage, puisque Pompéi est indiqué dans l'itinéraire d'Antonin, et sur la carte de Peutinger. Au treizième siècle, les comtes de Sarno firent creuser un canal dérivé du Sarno; il passoit sous Pompéi, mais on ignoroit sa position; enfin, en 1748, un laboureur ayant

trouvé une statue en labourant son champ, cette circonstance engagea le gouvernement napolitain à ordonner des fouilles.

A l'époque des premiers travaux, on versoit dans la partie que l'on venoit de déblayer les décombres que l'on retiroit de celle que l'on s'occupoit de découvrir ; et, après qu'on en avoit enlevé les peintures à fresque, les mosaïques et autres objets curieux, on combloit de nouveau l'espace débarrassé : aujourd'hui l'on suit un système différent.

Quoique les fouilles n'aient pas offert de grandes difficultés par le peu d'efforts que le terrain exige pour être creusé, il n'y a pourtant qu'une septième partie de la ville de déterrée. Quelques rues sont de niveau avec le grand chemin qui passe le long des murs, dont le circuit est d'environ seize cents toises.

En arrivant par Herculanum, le premier objet qui frappe l'attention est la maison de campagne d'Arrius-Diomédès, située dans le faubourg. Elle est d'une très-jolie construction, et si bien conservée, quoiqu'il y manque un étage, qu'elle peut donner une idée exacte de la manière dont les anciens distribuoient l'intérieur de leurs demeures. Il suffiroit d'y ajouter des portes et des fenêtres pour la rendre habitable ; plusieurs chambres sont très-petites, le propriétaire étoit cependant un homme opulent. Dans d'autres maisons de gens moins riches, les chambres sont encore plus petites. Le plancher de la maison d'Arrius-Diomédès est en mosaïques ; tous les appartements n'ont pas de fenêtres, plusieurs ne reçoivent du jour que par la porte. On ignore quelle est la destination de beaucoup de petits passages et de recoins. Les amphores, qui contenoient le vin, sont encore dans la cave, le pied posé dans le sable, et appuyées contre le mur.

La rue des tombeaux offre, à droite et à gauche, les sépultures des principales familles de la ville ; la plu-

part sont de petite dimension, mais construites avec beaucoup de goût.

Les rues de Pompéi ne sont pas larges, n'ayant que quinze pieds d'un côté à l'autre, et les trottoirs les rendent encore plus étroites ; elles sont pavées en pierres de lave grise et de formes irrégulières, comme les anciennes voies romaines : on y voit encore distinctement la trace des roues. Il ne reste aux maisons qu'un rez-de-chaussée, mais les débris font voir que quelques-unes avoient plus d'un étage ; presque toutes ont une cour intérieure, au milieu de laquelle est un *impluvium* ou réservoir pour l'eau de pluie, qui alloit ensuite se rendre dans une citerne contiguë. La plupart des maisons étoient ornées de pavés mosaïques, et de parois généralement peintes en rouge, en bleu et en jaune. Sur ce fond, l'on avoit peint de jolies arabesques et des tableaux de diverses grandeurs. Les maisons ont généralement une chambre de bains qui est très-commode ; souvent les murs sont doubles, et l'espace intermédiaire est vide : il servoit à préserver la chambre de l'humidité.

Les boutiques des marchands de denrées, liquides et solides, offrent des massifs de pierre souvent revêtus de marbre, et dans lesquels les vaisseaux qui contenoient les denrées étoient maçonnés.

On a pensé que le genre de commerce qui se faisoit dans quelques maisons étoit désigné par des figures qui sont sculptées sur le mur extérieur ; mais il paroît que ces emblèmes indiquoient plutôt le génie sous la protection duquel la famille étoit placée.

Les fours et les machines à moudre le grain font connoître les boutiques des boulangers. Ces machines consistent en une pierre à base ronde ; son extrémité supérieure est conique et s'adapte dans le creux d'une autre pierre qui est, de même, creusée en entonnoir dans sa partie supérieure : on faisoit tourner la pierre

d'en haut par le moyen de deux anses latérales que traversoient des barres de bois. Le grain, versé dans l'entonnoir supérieur, tomboit par un trou entre l'entonnoir renversé et la pierre conique. Le mouvement de rotation le reduisoit en farine.

Les édifices publics, tels que les temples et les théâtres, sont en général les mieux conservés, et par conséquent ce qu'il y a jusqu'à présent de plus intéressant dans Pompéi.

Le petit théâtre qui, d'après des inscriptions, servoit aux représentations comiques, est en bon état; il peut contenir quinze cents spectateurs: il y a, dans le grand, de la place pour plus de six mille personnes.

De tous les amphithéâtres anciens, celui de Pompéi est un des moins dégradés. En enlevant les décombres, on y a trouvé, dans des corridors qui font le tour de l'arène, des peintures qui brilloient des couleurs les plus vives; mais à peine frappées du contact de l'air extérieur, elles se sont altérées. On aperçoit encore des vestiges d'un lion, et un joueur de trompette vêtu d'un costume bizarre. Les inscriptions, qui avoient rapport aux différents spectacles, sont un monument très-curieux.

On peut suivre sur le plan les murailles de la ville; c'est le meilleur moyen de se faire une idée de sa forme et de son étendue.

« Ces remparts, dit M. Mazois, étoient composés d'un terre-plein terrasse et d'un contre-mur; ils avoient quatorze pieds de largeur, et l'on y montoit par des escaliers assez spacieux pour laisser passage à deux soldats de front. Ils sont soutenus, du côté de la ville, ainsi que du côté de la campagne, par un mur en pierres de taille. Le mur extérieur devoit avoir environ vingt-cinq pieds d'élévation; celui de l'intérieur surpassoit le rempart en hauteur d'environ huit pieds. L'un et l'autre sont construits de l'espèce de lave qu'on

appelle *piperino*, à l'exception de quatre ou cinq premières assises du mur extérieur qui sont en pierres de roche ou travestin grossier. Toutes les pierres en sont parfaitement bien jointes : le mortier est en effet peu nécessaire dans les constructions faites avec des matériaux d'un grand échantillon. Ce mur extérieur est partout plus ou moins incliné vers le rempart; les premières assises sont, au contraire, en retraite l'une sur l'autre.

« Quelques-unes des pierres, surtout celles de ces premières assises, sont entaillées et encastrées l'une dans l'autre de manière à se maintenir mutuellement. Comme cette façon de construire remonte à une haute antiquité, et qu'elle semble avoir suivi les constructions pélasgiques ou cyclopéennes, dont elle conserve quelques traces, on peut conjecturer que la partie des murs de Pompéi, bâtie ainsi, est un ouvrage des Osques, ou du moins des premières colonies grecques qui vinrent s'établir dans la Campanie.

« Les deux murs étoient crénelés de manière que, vus du côté de la campagne, ils présentoient l'apparence d'une double enceinte de remparts.

« Ces murailles sont dans un grand désordre que l'on ne peut pas attribuer uniquement aux tremblements de terre qui précédèrent l'éruption de 79. Je pense, ajoute M. Mazois, que Pompéi a dû être démantelé plusieurs fois, comme le prouvent les brèches et les réparations qu'on y remarque. Il paroît même que ces fortifications n'étoient plus regardées, depuis longtemps, comme nécessaires, puisque, du côté où étoit le port, les habitations sont bâties sur les murs, que l'on a, en plusieurs endroits, abattus à cet effet.

Ces murs sont surmontés de tours qui ne paroissent pas d'une si haute antiquité; leur construction indique qu'elles sont du même temps que les réparations faites aux murailles; elles sont de forme quadrangulaire, servent en même temps de poterne, et sont

placées à des distances inégales les unes des autres.

« Il paroît que la ville n'avoit pas de fossés, au moins du côté où l'on a fouillé; car les murs, en cet endroit, étoient assis sur un terrain escarpé. »

On voit que par leur genre de construction, les remparts sont les monuments qui résisteront le mieux à l'action du temps. Malgré l'attention extrême avec laquelle on a cherché à conserver ceux qui ont été découverts, l'exposition à l'air, dont ils étoient préservés depuis si long-temps, les a endommagés. Les pluies d'hiver, extrêmement abondantes dans l'Europe méridionale, font pénétrer graduellement l'humidité entre les briques et leur revêtement. Il y croît des mousses, puis des plantes qui déjoignent les briques. Pour éviter la dégradation, on a couvert les murs avec des tuiles, et placé des toits au-dessus des édifices.

Le plan indique cinq portes, désignées chacune par un nom qui n'a été donné que depuis la découverte de la ville, et qui n'est fondé sur aucun monument. La porte de Nola, la plus petite de toutes, est la seule dont l'arcade soit conservée. La porte la plus proche du forum, ou quartier des soldats, est celle par laquelle on entre; elle a été construite d'après l'antique.

Quelques personnes avoient pensé qu'au lieu d'enlever de Pompéi les divers objets que l'on y a trouvés, et d'en former un muséum à Portici, l'on auroit mieux fait de les laisser à leur place; ce qui auroit représenté une ville ancienne avec tout ce qu'elle contenoit. Cette idée est spécieuse, et ceux qui la proposoient n'ont pas réfléchi que beaucoup de choses se seroient gâtées par le contact de l'air, et qu'indépendamment de cet inconvénient on auroit couru le risque de voir plusieurs objets dérobés par des voyageurs peu délicats; c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Il faudroit pour

songer même à meubler quelques maisons, que l'enceinte de la ville fût entièrement déblayée, de manière à être bien isolée, et à ne pas offrir la facilité d'y descendre de dessus les terrains environnants; alors on fermeroit les portes, et Pompéi ne seroit plus exposé à être pillé par des pirates terrestres.

L'on n'a eu dessein dans cette notice que de donner une idée succincte de l'état des fouilles de Pompéi, en 1817. Pour bien connoître ce lieu remarquable, il faut consulter le bel ouvrage de M. Mazois [1]. L'on trouve aussi des renseignements précieux dans un livre que M. le comte de Clarac, conservateur des antiques, publia, étant à Naples. Ce livre, intitulé *Pompéi*, n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, et n'a pas été mis en vente. M. de Clarac y rend un compte très-instructif de plusieurs fouilles qu'il a dirigées.

Il est d'autant plus nécessaire de ne consulter sur cet objet intéressant que des ouvrages faits avec soin, que trop souvent des voyageurs, ou même des écrivains qui n'ont jamais vu Pompéi, répètent avec confiance les contes absurdes débités par les *ciceroni*. Quelques journaux quotidiens de Paris ont dernièrement transcrit un article du *Courrier* de Londres, dans lequel M. W.... abusoit étrangement du privilége de raconter des choses extraordinaires. Il étoit question, dans son récit, d'argent trouvé dans le tiroir d'un comptoir, d'une lance encore appuyée contre un mur, d'épigrammes tracées sur les colonnes du quartier des soldats, de rues toutes bordées d'édifices publics.

Ces niaiseries ont engagé M. M..., qui a suivi pendant douze ans les fouilles de Pompéi, à communiquer au *Journal des Débats*, du 18 février 1821, des observations extrêmement sensées.

[1] *Ruines de Pompéi*, in-folio.

« Il est sans doute permis, dit M. M..., à ceux qui visitent Pompéi, d'écouter tous les contes que font les *ciceroni* ignorants et intéressés, afin d'obtenir des étrangers qu'ils conduisent quelques pièces de monnoie; il est même très-permis d'y ajouter foi, mais il n'y a plus que de la simplicité à les rapporter naïvement comme des vérités, et à les insérer dans les journaux les plus répandus.

» La relation de M. W... me rappelle que le chevalier Coghell, ayant vu au Muséum de la reine de Naples des *Artoplas*, ou tourtières pour faire cuire le pain, les prit pour des chapeaux, et écrivit à Londres qu'on avoit trouvé à Pompéi des chapeaux de bronze extrêmement légers.

» Les fouilles de Pompéi sont d'un intérêt trop général, les découvertes qu'elles procurent sont trop précieuses, sous le rapport de l'histoire de l'art et de la vie privée des anciens, pour qu'on laisse publier des relations niaises et erronées, sans avertir le public du peu de foi qu'elles méritent. »



LETTRE

DE

M. TAYLOR A M. Ch. NODIER,

SUR LES VILLES

DE POMPÉI ET D'HERCULANUM.

« Herculanum et Pompéi sont des objets si importants pour l'histoire de l'antiquité, que pour bien les étudier, il faut y vivre, y demeurer.

» Pour suivre une fouille très-curieuse, je me suis établi dans la maison de Diomède; elle est à la porte de la ville, près de la voie des tombeaux, et si commode, que je l'ai préférée aux palais qui sont près du forum. Je demeure à côté de la maison de Salluste.

» On a beaucoup écrit sur Pompeï, et l'on s'est souvent égaré. Par exemple, un savant, nommé Martorelli, fut employé, pendant deux années, à faire un mémoire énorme pour prouver que les anciens n'avoient pas connu le verre de vitre, et quinze jours après la publication de son in-folio on découvrit une maison où il y avoit des vitres à toutes les fenêtres. Il est cependant juste de dire que les anciens n'aimoient pas beaucoup les croisées; le plus communément le jour venoit par la porte; mais enfin, chez les patriciens, il y avoit de très-belles glaces aux fenêtres,

aussi transparentes que notre verre de Bohême, et les carreaux étoient joints avec des listels de bronze de bien meilleur goût que nos traverses en bois.

» Un voyageur de beaucoup d'esprit et de talent, qui a publié des lettres sur la Morée, et un grand nombre d'autres voyageurs, trouvent extraordinaire que les constructions modernes de l'Orient soient absolument semblables à celles de Pompéi. Avec un peu de réflexion cette ressemblance paroîtroit toute naturelle. Tous les arts nous viennent de l'Orient ; c'est ce qu'on ne saurait trop répéter aux hommes qui ont le désir d'étudier et de s'éclairer.

» Les fouilles se continuent avec persévérance et avec beaucoup d'ordre et de soin : on vient de découvrir un nouveau quartier et des thermes superbes. Dans une des salles, j'ai particulièrement remarqué trois siéges en bronze, d'une forme tout-à-fait inconnue, et de la plus belle conservation. Sur l'un des deux étoit placé le squelette d'une femme, dont les bras étoient couverts de bijoux, en outre des bracelets d'or, dont la forme étoit déjà connue ; j'ai détaché un collier qui est vraiment d'un travail miraculeux. Je vous assure que nos bijoutiers les plus experts ne pourroient rien faire de plus précieux ni d'un meilleur goût.

» Il est difficile de peindre le charme que l'on éprouve à toucher ces objets sur les lieux mêmes où ils ont reposé tant de siècles, et avant que le prestige ne soit tout-à-fait détruit. Une des croisées étoit couverte de très-belles vitres, que l'on vient de faire remettre au Musée de Naples.

» Tous les bijoux ont été portés chez le roi. Sous peu de jours ils seront l'objet d'une exposition publique.

» Pompéi a passé vingt siècles dans les entrailles de la terre ; les nations ont passé sur son sol ; ses

monuments sont restés debout, et tous ses ornements intacts. » Un contemporain d'Auguste, s'il revenoit, pourroit dire : « Salut, ô ma patrie! ma demeure est » la seule sur la terre qui ait conservé sa forme, et » jusqu'aux moindres objets de mes affections. Voici » ma couche; voici mes auteurs favoris. Mes peintures » sont encore aussi fraîches qu'au jour où un artiste » ingénieux en orna ma demeure. Parcourons la ville, » allons au théâtre; je reconnois la place où, pour la » première fois, j'applaudis aux belles scènes de *Te-* » *rence* et d'*Euripide*. »

« Rome n'est qu'un vaste musée; *Pompéi est une* » *antiquité vivante*. »



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.





